
3 1761 04780376 2


TERQUEM
OKSELLER
S 19, RUE SCRIBE
YORK 16 BEAVER ST



BIBLIOTHÈQUE ESPAGNOLE.

— I —

AMBROSIO DE SALAZAR

ET

L'ÉTUDE DE L'ESPAGNOL

EN FRANCE

SOUS LOUIS XIII

PAR

Alfred MOREL-FATIO

PARIS
ALPHONSE PICARD ET FILS
Libraires-éditeurs
82, RUE BONAPARTE

TOULOUSE
ÉDOUARD PRIVAT
Libraire-éditeur
45, RUE DES TOURNEURS

1901

AMBROSIO DE SALAZAR

ET

L'ÉTUDE DE L'ESPAGNOL EN FRANCE

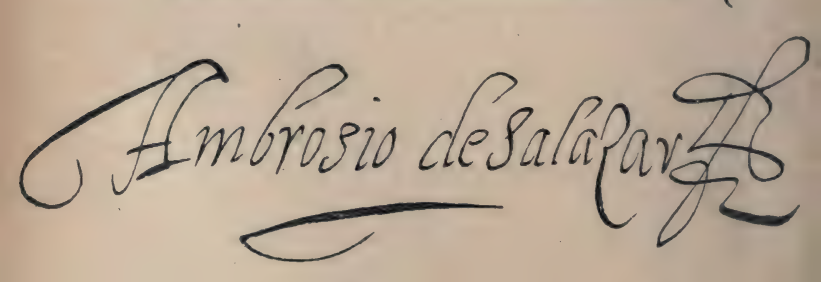
SOUS LOUIS XIII

Contra aduersa Fortuna

Año.
1617
Su edad
42

Ambrosio de Salazar Secret.º interprete Español de su Ma.
xpianissima Luis xiij Rey de Francia y de Nauarra

Paciencia y tolerancia



BIBLIOTHÈQUE ESPAGNOLE.

— I —

BROSIO DE SALAZAR

ET

L'ÉTUDE DE L'ESPAGNOL

EN FRANCE

SOUS LOUIS XIII

PAR

Alfred MOREL-FATIO

PARIS
ALPHONSE PICARD ET FILS
Libraires-éditeurs
82, RUE BONAPARTE

TOULOUSE
ÉDOUARD PRIVAT
Libraire-éditeur
45, RUE DES TOURNEURS

1900

AVANT-PROPOS

J'ai jadis essayé d'expliquer sous quels aspects l'Espagne s'est fait connaître à la France depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, quelles œuvres, quels genres littéraires elle réussit à importer chez nous, et dans quelle mesure, grâce à ces communications et au contact plus ou moins intime, suivant les époques, des habitants des deux pays, nous nous sommes peu à peu initiés aux choses et aux idées de la nation voisine[1]. *Cette étude n'était qu'une première exploration, un premier jalonnement de la route. Il faut maintenant la refaire étape par*

1. *L'Espagne en France,* dans mes *Études sur l'Espagne,* 1re série, 2e édition. Paris, 1895.

étape, comme nos pèlerins de Saint-Jacques, mais en y marquant autre chose que les hospices et les auberges. Le « Voyage d'Espagne » offre aux Français d'autres curiosités et nous ménage encore de précieuses découvertes, même dans les régions en apparence très connues. Tout n'a point été dit sur le roman de chevaleries, ni sur le roman picaresque, ni même sur le théâtre, malgré tant de travaux et d'enquêtes, ni sur la poésie pastorale, ni sur les casuistes et les mystiques, ni sur le conceptisme. *Dans ces manifestations diverses de la pensée ou de l'imagination espagnole qui représentent le mieux son génie à l'étranger, il reste beaucoup à étudier. Il y a encore dans le vaste champ de nos littératures latines des sentiers qui s'entrecroisent, des sources qui, après avoir jailli, se perdent et reparaissent là où on s'y attendrait le moins, des bandes de terrain fort embroussaillées où il faut porter la serpe et ouvrir des clairières.*

Aujourd'hui, j'entreprends d'aménager un petit compartiment peu exploré de

« l'Espagne en France » ; je voudrais montrer comment de modestes grammairiens, maîtres de langue et interprètes, ont créé et organisé l'enseignement du castillan chez nous, dans quel esprit et avec quels moyens Espagnols et Français ont en même temps, sinon en commun, accompli cette tâche, et quels furent les résultats positifs de cette concurrence assez vive et riche en incidents personnels, qui en font un curieux épisode de la fameuse rivalité entre les deux nations. La première moitié du dix-septième siècle est la seule époque de notre histoire où des Français en assez grand nombre se soient sérieusement appliqués à l'étude de la langue espagnole, alors considérée comme l'une de celles qu'un honnête homme *devait connaître et pratiquer. Comment ces efforts ont-ils été secondés par les maîtres qui s'employaient à instruire nos* cavaliers, *à leur inculquer, avec les règles grammaticales élémentaires et une prononciation correcte, les secrets du beau langage de cour, les élégances, les subtilités et les*

pointes de la littérature à la mode; jusqu'où, en un mot, a été portée sous Louis XIII, dans le milieu des courtisans, des diplomates, des lettrés et des simples amateurs, la connaissance du castillan, et jusqu'où l'initiation à la vie, aux coutumes et aux idées des Espagnols s'est-elle étendue chez nos Français, si friands en ce temps-là d'exotisme? C'est à quoi se proposent de répondre les pages de ce petit livre, où j'ai groupé, autour de la biographie d'un des maîtres de langue espagnole les plus en renom de cette époque, tous les renseignements qu'il m'a été donné de réunir sur ses principaux concurrents et, en général, sur l'étude de l'espagnol en France au moment de la plus grande vogue de cet idiome chez nous.

Juin 1900.

AMBROSIO DE SALAZAR

ET

L'ÉTUDE DE L'ESPAGNOL EN FRANCE

SOUS LOUIS XIII

CHAPITRE PREMIER.

LES DÉBUTS DE SALAZAR ET SES PREMIERS ÉCRITS.

Le maître de langue espagnole dont je me propose de faire connaître la vie et les écrits nous a donné lui-même comme un embryon d'auto-biographie dans une petite pièce rimée de son *Miroir général de la grammaire* publié pour la première fois à Rouen en 1615. La pièce en vers alexandrins fort boiteux, intitulée *La vida del autor*, nous in-

forme qu'il servit en France pendant la Ligue, sans doute sous les ordres de quelque général de Philippe II, mais que la mort d'un protecteur puissant le réduisit à la pauvreté :

En la liga de Francia las armas siempre truxe,
Por la muerte de un grande à pobre me reduxe ;

qu'en conséquence, il fut contraint de prendre un autre métier, celui de maître d'école : dans son pays, je pense, bien qu'il ne le dise pas explicitement. Après quoi la Fortune, qui lui en voulait toujours, continua de le persécuter. Rentré en France, la mort d'un second protecteur le précipita dans un nouvel abîme de misères :

Retireme à enseñar los niños con escuela,
Y despues bolvi en Francia, mas Fortuna que buela
Me persiguio otra vez, pues por la muerte de otro
Quedé mucho mas pobre.

Sans sou ni maille, déchiré et déguenillé (*despedaçado y roto*), il eut par hasard l'idée de s'établir à Rouen et se mit à y enseigner la langue de Castille :

Y despues no sabiendo lo que de mi seria,
Me vine aqui à Rouan por una fantasia,
Do he enseñado à muchos la lengua de Castilla.

« Je vis, continue-t-il, de ce que chacun « veut bien me donner; je me contente de « servir mes élèves, sans rien désirer de plus, « et eux ont ma langue en otage. Entre « temps, j'ai composé trois livres en deux « langues; ce *Miroir* est le quatrième. » Et la notice se termine par des vœux de bonheur qu'il adresse au nouveau couple royal, à Louis XIII et à sa femme Anne d'Autriche dont il implore la générosité. En 1615, Salazar avait quarante ans : c'est ce qui ressort de l'inscription de son portrait estampé dans le *Miroir* en face de sa biographie : *Ambrosio de Salazar, anno œtatis sue 40;* et aussi d'un autre portrait de deux ans postérieur, très soigneusement gravé et sans doute beaucoup plus ressemblant, qui orne plusieurs de ses ouvrages et qu'il m'a paru à propos de mettre en tête de ce livre. Dans ce second portrait, la légende est encore plus explicite :

« Año 1617. Su edad 42. » Ainsi, d'après ces deux documents iconographiques, Salazar serait né, soit en 1575, soit en 1574 ou 1576, suivant que l'on compte ou non des années révolues. Ces dates ne concordent pas exactement avec une autre déclaration non moins explicite de l'auteur que l'on trouve dans l'avant-propos de son *Trésor de diverses leçons*, achevé d'imprimer le 1er septembre 1636 et dont le privilège est du 1er septembre 1631. Là il se donne soixante-quatre ans : « O mon « Dieu, qu'à la fin de soixante-et-quatre ans « de mon aage, après avoir employé trente « d'iceux à enseigner en France au Roy, à « plusieurs princes, seigneurs et dames, après « m'avoir bruslé les sourcils pour mettre en « lumiere douze livres... » Qu'on retranche ces soixante-quatre ans de 1636, date de l'impression, il reste 1572, qu'on peut aussi ramener soit à 1571, soit à 1573[1]. Il y aurait donc, selon les cas, une ou plusieurs années

1. Dans un autre ouvrage, les *Tres tratados*, Salazar accuse soixante et onze ans en 1643, ce qui répond bien à la déclaration du *Trésor de diverses leçons*.

de différence entre les deux calculs. La vraisemblance porterait à choisir la date la plus ancienne, car pour que Salazar ait pu combattre en France pendant la Ligue, il faut supposer qu'il avait une vingtaine d'années vers 1590; mais, d'autre part, il convient de se rappeler qu'on servait de bonne heure dans les armées à cette époque, et qu'au point de vue espagnol la Ligue a duré jusqu'au traité de Vervins, en 1598. Salazar peut donc être né en 1575, comme le veulent ses portraits, et avoir cependant bataillé sous Velasco, Fuentes ou Feria.

Quoi qu'il en soit de cette date de naissance, ce qui ne supporte pas de discussion, c'est le lieu d'origine de notre professeur. Salazar a vu le jour à Murcie. Nous en pouvons attester et le privilège du 1er août 1612, accordé à son *Inventaire général d'Espagne* qui le qualifie de *Murciano*, et le titre de son *Libro de armas*, description des armoiries des grandes familles espagnoles, publié à Paris en 1642, et qui se dit « *hecho y ordenado... por Ambrosio de Salazar, murciano.* » De

plus, diverses allusions qu'on peut recueillir dans deux ouvrages de Salazar, le *Miroir de la grammaire* et son *Inventaire général d'Espagne* confirment surabondamment ces premières données. Dans le *Miroir* comme dans l'*Inventaire*, il parle avec complaisance des choses èt des gens de Murcie, comme quelqu'un qui appartient au terroir, qui l'aime et le connaît à fond. Voici des passages du *Miroir* :

« Pleust à Dieu, Monsieur Guillaume, que « nous eussions tousiours de toutes ces sor- « tes de fruits, pour ce qu'en la plus grande « partie d'Espagne il n'y a pas telle quantité « de fruit; *i'en ay veu la plus grande partie* « *d'iceux au iardin de Murcie*... » (p. 68). — « *Bancal* signifie une pièce de terre, *comme* « *il y en a au royaume de Murcie*, ou sont « les meuriers pour nourrir les vers à soye. » Et il cite une romance populaire où apparaît le mot *bancal* (p. 405). — « Ce mot de *con-* « *traste*, c'est un lieu ou l'on poise la soye « nouvellement filée *au royaume de Murcie* « et Grenade » (p. 424). — « Pour le fait de

« se mocquer à propos, les Espagnols sont « fort propres plus qu'autre nation que ce « soit, pource que se rencontrant aux che- « mins se disent les uns aux autres tout le « mal qu'ils peuvent ; ils font la mesme chose « l'aoust aux champs quand ils sont par « trouppes. *Le mesme font sur les heritages « du iardin de Murcie,* quand on recueille « les fueilles des meuriers pour nourrir les « vers à soye, qu'il se donnent des brocards « les uns aux autres comme des fols, estans « sur les arbres » (p. 487).

De l'*Inventaire,* il faut citer presque toute sa description du royaume de Murcie, plus développée que celle de n'importe quelle province d'Espagne et dont les derniers mots sont suffisamment caractéristiques et établissent sans conteste l'origine de l'auteur :

Il faut sçauoir qu'en l'an de la nativité de nostre seigneur et redempteur Iesus-Christ 1241, le roy don Alonse VI[1], nommé empereur, ayant delivré ceste cité d'entre les mains des Mores, après l'avoir

1. Non pas Alphonse VI, mais Alphonse X.

soubmise à son pouvoir, elle fut rangée à la foi catholique, car elle avoit été gaignée par les Mores[1] en l'an 716 et reduicte en la mesme année. De maniere que par l'espace de 525 ans elle fut en la puissance des Mores et depuis elle a esté tousiours fidelle à ses roys.

Cette cité est peuplée de dix mille habitans et a de circuit une lieuë et demy des lieues d'Espagne. Elle est scituée en une plaine, et en toute la ville il n'y a point de ruë qui aille par descente et qui panche en bas : elle est à neuf lieuës de la mer et quatre du royaume de Valence...

Il y a en ceste ville de Murcia un gouverneur qui est souverain, un lieutenant general et un civil, douze conseillers, vingt-quatre greffiers, douze procureurs et plus de trente advocats, pour ce qui est du seculier. Il y a aussi deux boucheries, aux portes desquelles se tient tousiours un portier pour peser la chair qui a esté acheptée, pour sçavoir si le poids est bon ou faux, car on n'y vend pas autrement la chair qu'à la livre. Les boutiques sont rangées à part, et en l'une se vend la chair de vache, en l'autre le bœuf, en l'autre le porc, en l'autre le veau, en

1. Il y a dans le texte, après *catholique :* « et gaignée sur les Mores, en l'an 716 », etc., ce qui n'a aucun sens.

l'autre le mouton, en l'autre la chievre, en l'autre l'agneau et en l'autre la brebis. Tellement que l'on ne peut empieter sur la vente de l'autre; car la iustice y tient la main et y fait des visites d'ordinaire. Quant aux fruits, comme poires, pommes, grenades, poires de coing, abricots, peches, alberges, figues, raisins, dattes, tout cela se vend à la livre, iusques au pain, lequel on pese pour sçavoir si on le vend selon le coust du bled, à quoy l'on tient l'œil fort soigneusement. Celuy qui achepte en demande une livre, deux ou trois, et il l'apprend combien il vaut par un bordereau qui est attaché en un pillier par la propre main de la Iustice. Et si, aucun ne peut vendre son pain que premier il n'ayt esté visité. Quant aux autres provisions, chacun les vend comme il peut. Il y a en tout une emerveillable police, de maniere que si quelqu'un a failli, on le contraint d'aller par les ruës monté sur un asne, et le foüette-t-on par derriere : à chaque carrefour, on luy donne un, deux, trois, quatre ou cinq coups, et à autant de coups de foüet qu'il est condamné, autant luy en donne-t-on en chaque coing de ruë. La Iustice le suit à cheval, devant laquelle marche une trompette qui dit à haulte voix : « C'est la punition que Sa Majesté, ou Sa Iustice en son nom, commande estre faicte de cet homme ou

cette femme ou de quelqu'autre personne, convaincue de larrecin (ou d'un autre mesfaict), pour lequel elle est condamnée à cinq cens coups de foüet (ou moins), selon que le crime est égal au supplice[1]. » Alors on sonne derechef la trompette et le bourreau donne au criminel autant de coups ausquels il a esté condamné. Que s'il en baille davantage, on le foüette luy mesme. Lorsqu'on mene pendre ou bruler quelque criminel, il est monté sur un asne, la trompette publiant à haute voix son mesfait. Il suffit d'avoir dit cecy en passant... Lorsqu'on sonne le toccin au tour du port de Murcia, le gouverneur est obligé de s'y en aller avec ses gens et s'acheminer à Carthagene pour deffendre la coste des Mores, lesquels, comme voleurs, ne cessent de faire des courses; et par ainsi ne peuvent entrer ny de iour ny de nuit sans estre veuz. Ils entrent neantmoins par plusieurs fois et saccagent les lieux les plus lymitrophes, sans qu'il y vienne du secours, principalement lorsqu'ils sont en grand nombre. L'incommodité que ceux de Carthagene reçoivent de ces émotions est du tout grande, parce qu'ils sont parfois contraints de sauter de

1. Ces derniers mots ne traduisent pas du tout l'expression espagnole : *Quien tal haze que tal pague*, c'est-à-dire : qu'il paye en raison du délit qu'il a commis.

leurs licts en bas et s'en aller tous en chemise au chasteau, *comme i'ay veu, m'y estant treuvé*, estre advenu aux hommes et aux femmes : bien que neantmoins cela n'advienne gueres souvent, parceque par fois ils sont arrestés par la garde de Sangonera. Tout le païs qui est entre Murcia et Cartagene est presque desert et depeuplé, parceque ce ne sont que montagnes, et quelquefois il ne s'y treuve point aucune goutte d'eau en esté pour boire le long du chemin : *comme il m'est advenu à moy mesme*. Tellement que ceux qui voyagent sont contraincts la plus part du temps de porter avecques eux des provisions...

En ceste cité (de Murcie) sont produites des soyes fort fines et en si grand nombre que si ie voulois mettre icy par ordre de quelle façon on les cueille, il faudroit un livre à part. Il y a les meilleurs iardins et les plus plantureux qui se puissent voir en toute l'Europe, parce qu'ils s'arrousent tous avec l'eau de la riviere. On y cueille aussi grande quantité d'oranges, de limons et de citrons, *desquels i'en ay veu de si grands au iardin des Theatins*, qu'on les compare en grosseur à la teste d'un homme. On y voit aussi de fort bonnes pepinieres[1] et des cannes dou-

1. Le texte espagnol porte : *melonares, albudecas, berenge-*

ces, desquelles on tire grande quantité de sucre. A deux lieuës de la cité, on y cueille du ris en grand nombre, ensemble des lentilles, poids chiches et autres tels legumages. Il y a aussi en ce iardin plusieurs oliviers, amandiers et vignes, et s'y voyent des moulins ou se fait le meilleur huille qui soit en toute l'Espagne. En ce mesme iardin, il y a grand nombre de muriers, arbres fort propres à nourrir les vers à soye. Pour ce qui est du vin, c'est le meilleur qui soit en toute la Castille, et quant au bled, la plus grande partie se cueille au territoire de Lorca. Ce lieu ne manque pas aussi de ruches, d'où se tire le meilleur miel qui soit en Espagne.

Le temps y est fort sain et tempéré, car si cela estoit autrement, le peuple y mourroit en grand nombre : ce que ie dis, parce que lors qu'on file la soye, les licts[1] qu'on tire des paniers et du mestier, on les iette en plaine ruë, avec tous les vers morts et corrompus, d'où s'engendrent plusieurs mouches guespes, desquelles se pourroient ensuivre beaucoup de grandes maladies si le terrain n'estoit sain.

nas, c'est-à-dire : des melonnières, des melons d'eau et des aubergines.

1. Dans le texte espagnol, il y a cette note en manchette : « Lechos es la suziedad que sacan de donde an estado los gusanos de la seda. »

L'eglise cathedrale est nommée saincte Marie, bastie avec une grande curiosité et où il y a plus de quatre cens chappelles, avec un clocher si haut et qui a de si bonnes rentes que, si l'œuvre s'achevoit, les revenus finiroient aussi. Il est si haut et si large et a des escaliers si bien faicts que les chariots attellez avec des bœufs et chevaux y peuvent monter iusques au sommet; au mesme endroict où se voyent les cloches, on y monte la pierre. Si ie me mettois à escrire les particularités de ceste cité, il seroit besoin d'un livre entier, et *ie me contente d'en avoir esté tesmoin oculaire.*

La préférence aussi que Salazar donne dans le *Miroir* à l'espagnol andalous sur toutes les autres variétés du castillan trahit bien un naturel et un habitant de la *huerta* de Murcie : « Ie me tiendray seulement à la « langue qu'on nomme de Castille, pource « qu'elle florist aux loix et aux autres choses « d'importance, nonobstant qu'on parle tous- « iours castillan en chasque province ou « royaume, *encore que ie vous promets que,* « *quant est de moy, la langue d'Andalou-* « *sie me plaist bien plus qu'aucune autre,*

« ny mesme la castillane ne s'approche de « beaucoup, parce qu'il n'y a pas long temps « qu'on parloit fort grossierement en Cas- « tille[1]. »

Voilà qui semble acquis et prouvé : Ambrosio de Salazar, quelle que fût d'ailleurs l'origine de sa famille, naquit à Murcie ou, tout au moins, dans un lieu quelconque de l'ancien royaume de ce nom. Comment donc s'expliquer qu'on l'ait baptisé madrilègne? Juan Perez de Montalban, le premier recenseur des écrivains natifs de la capitale espagnole, comprend notre Salazar dans son *Indice de los ingenios de Madrid*, sous le n° 7 : « Ambrosio de Salazar, secretario y « interprete español de la Reyna Christia- « nissima : una Almoneda general de los « reinos de España, y un tratado de las co- « sas mas nobles (*sic*) de Francia[2] », sans rien dire de plus. Alvarez y Baena, qui ne

1. *Miroir général de la grammaire*, p. 51. Dans un autre passage de ce livre (p. 349), il invoque, à propos de l'*h* muette, la prononciation andalouse.

2. *Para todos*, 5e édition ; Madrid, 1635, fol. 275 v°.

demandait qu'à grossir ses *Enfants de Madrid* du plus grand nombre possible de noms, n'a pas hésité à accueillir le Salazar que lui fournissait son prédécesseur : fort de l'autorité de Montalban, il ne justifie en quoi que ce soit cette insertion dans son répertoire[1]. En, revanche, Nicolas Antonio, qui avait eu connaissance du *Libro de armas*, sur le titre duquel figurait l'épithète de *Murciano*, s'en tient à ce témoignage : « Ambro-« sii de Salazar Murciani nomen prae se « fert liber *De armas de los mayores seño-« res de la España con las colores en cada « escudo*. Parisiis, 1642, in-4°[2]. »

Toutefois, du fait qu'Ambrosio est né à Murcie ou aux alentours, il ne faudrait pas conclure que sa famille fût de longue date établie dans cette partie de l'Espagne. Salazar était à l'époque qui nous occupe un nom très répandu dans toute l'étendue de la péninsule ; il y avait des Salazar à Madrid et il y en avait ailleurs ; mais les bons Salazar, les Salazar

1. *Hijos de Madrid*, Madrid, 1789, t. I, p. 80.

2. *Bibl. hispana nova*, t. I, v° *Ambrosio de Salazar*.

nobles, de *solar conocido,* se tenaient pour Biscayens, au moins d'origine. Tout hispanisant connaît quelque chose de l'histoire des Salazar de Biscaye, soit par le *Libro de las buenas andanzas é fortunas* de Lope García de Salazar, ce Froissart du *Señorío* et de sa propre maison, soit, à défaut de cette chronique, par l'aimable récit où Antonio de Trueba a rafraîchi l'héroïque radotage du vieux chroniqueur du quinzième siècle[1]. A tort ou à raison, notre Ambrosio se considérait comme appartenant aux bons Salazar et n'hésitait pas à s'octroyer leur blason. « Son de las montañas « de Vizcaya, dit-il des Salazar, dans son « *Libro de armas*, y uvo algunos que se « hallaron en la conquista de Toledo ; y un « cavallero llamado Lope Garcia de Salazar « mato un gigante que hazia gran mal en « el campo christiano, peleando cuerpo a « cuerpo. » Puis il décrit leurs armes : « Traen « una torre con un puente levadizo y un ar-

1. *Los Salazares* dans *Capítulos de un libro sentidos y pensados viajando por las Provincias Vascongadas,* Madrid, 1864, pp. 87 à 147.

« bol a la puerta y abaxo ay una puente con « unas ondas de mar y por orla treze estre- « llas. » Cette tour, ce pont-levis, cet arbre devant la porte, et l'autre pont, tout cela se retrouve dans les portraits du maître de langue, et dans l'écu qui orne celui de 1617 apparaissent même cinq étoiles sur les treize que le roi concéda au Salazar vainqueur du géant. On voit qu'Ambrosio s'est montré discret. Au surplus, que savons-nous? Il avait peut-être tout autant de droits à se rattacher aux Salazar *étoilés* que bien d'autres plus puissants et plus huppés. Sa misère et sa profession ne sont pas un obstacle : on n'ignore pas que les Biscayens, quoi qu'ils fassent, ne dérogent jamais, à tel point qu'ils se permettent, hors de chez eux, par convention tacite, l'exercice des arts mécaniques, pourvu que rentrés au bercail ils reprennent la vie noble. Ambrosio, lui ne fit peut-être rien de *mécanique* à l'étranger; en tout cas, en instruisant les petits enfants, ou bien en remplissant l'emploi de « pédant » à Paris et à Rouen chez les gentilshommes ou les riches bourgeois, il

ne se déclassait nullement : il gardait immaculée sa *comun reputacion y opinion de hidalgo.*

Quand Salazar revint-il en France? Dès les premières années du dix-septième siècle, puisque l'avant-propos du *Trésor de diverses leçons,* publié en 1636, accuse trente années d'enseignement dans notre pays; que deux exemplaires manuscrits de son *Libros de armas* portent la date de Rouen 1611, et qu'on peut, en outre, induire de la *Vida del autor* qu'avant de s'improviser maître de langue espagnole il avait déjà passé quelque temps au service d'un grand personnage français. Les commencements de sa carrière de professeur durent être laborieux. Dans un pays encore très hostile au nom espagnol, la lutte pour l'existence offrait de grosses difficultés; sans compter que le pauvre Salazar eut, à ce qu'il semble, à se défendre aussi contre la jalousie de ses propres compatriotes, tristes épaves de la Ligue ou membres de ce groupe d'émigrés espagnols pour cause de religion ou de politique que Henri IV

avait intérêt à recueillir dans ses états. Continuellement Salazar, dans les préfaces de ses livres, se plaint des envieux et des médisants, et se sachant (ou se croyant) persécuté, il implore ses patrons contre les détracteurs. Or, bien qu'il ait eu, comme on le verra, surtout maille à partir avec un concurrent français, cette perpétuelle inquiétude et ces constantes lamentations indiquent, ce semble, qu'il comptait aussi parmi ses compatriotes des ennemis, tout au moins des rivaux peu bienveillants qu'offusquait sa prétention exagérée d'être, en France, le seul Espagnol professeur de belle langue castillane reconnu et patenté.

Mais les temps s'annonçaient meilleurs. Deux nations longtemps alliées, — à tel point que leur « confédération » eut pendant une période du moyen âge la valeur d'un principe de droit public qu'on mentionnait dans les instruments diplomatiques, — ces nations, devenues ennemies au seizième siècle, allaient de nouveau se rapprocher. Henri IV mort, le projet des mariages espagnols, formé déjà

par sa diplomatie mais entravé et ajourné par diverses circonstances, ne pouvait manquer d'aboutir. Il aboutit, en effet, et les fameux mariages furent officiellement publiés au commencement de l'année 1612. L'Espagne nous envoyait une infante, la fille aînée de Philippe III, et nous lui envoyions une princesse, la fille de Henri IV.

Salazar profita très habilement de ces heureux événements ; il comprit que l'arrivée d'une infante en France lèverait toute quarantaine sur les choses d'Espagne, que les Espagnols, protégés par leur royale compatriote, circuleraient désormais librement chez nous, qu'on n'entraverait plus leurs entreprises, qu'on ne les traiterait plus en suspects. Il comprit que sa carrière allait enfin se dessiner, que le moment était venu d'agir et de se faire connaître. Or, le meilleur moyen qu'il put choisir pour se recommander à l'attention du public français lui parut être de mettre son nom sur le titre d'un livre. Et ce livre, il eut l'idée heureuse de le consacrer à son pays d'origine. Il en fit un manuel pra-

tique d'information et d'orientation à l'usage des Français curieux de s'initier à la géographie, à l'histoire, aux institutions et aux coutumes de la nation voisine, qu'on n'apercevait chez nous qu'au travers d'un voile épais, tissé de toutes les ignorances et les calomnies accumulées par cent ans de luttes et de haines.

Le mois d'août 1612 vit donc apparaître le premier fruit du labeur de notre Salazar, sous la forme d'un livre ou plutôt de deux livres, car l'auteur voulut que cette œuvre hispano-française, trait d'union entre les deux pays, parlât les deux langues ; il en fit deux versions, l'une espagnole, l'autre française. Le texte espagnol porte le titre suivant :

Almoneda | general | de las mas cvrio- | sas recopilaciones | de los Reynos de España. | Dirigida | *A la Serenissima, prudentissima y virtuosa Princesa* | *M*aria de *M*edicis, *Reyna Regente.* | Por Ambrosio de Salazar. | En Paris. | Por Antonio dv Brveil en la calle de | Santiago, en la Co-

rona. | M. DC. XII. | *Con Priuilegio de su Magestad.*

In-8° de 6 ff. prél., 210 ff. chiffrés et 8 ff. non chiffrés. Le privilège octroyé à Antoine du Brueil, marchand libraire juré en l'Université, est du 1er août 1612; l'achevé d'imprimer du 9 août de la même année.

Au centre de ce titre resplendit un bel écusson bien gravé aux armes d'Espagne entourées de la Toison, comme si l'auteur avait voulu donner une sorte d'estampille officielle à son livre. La dédicace à Marie de Médicis n'offre rien d'intéressant.

Plus instructive est l'épître au lecteur. Salazar nous y apprend qu'il a beaucoup travaillé pour réunir les matériaux de son ouvrage, mais que, pressé par l'imprimeur, il a dû lui remettre des brouillons au lieu de copies bien revisées; de là des erreurs, sans compter qu'il règne une grande incertitude chez les historiens de son pays. Il a fait ce qu'il a pu, écrivant, effaçant, récrivant bien des fois les mêmes choses pour atteindre au

but, c'est-à-dire à l'exactitude. Qu'on lui tienne compte, par conséquent, de són bon vouloir et de son ingénuité; que l'envieux garde son venin, qu'il se taise, c'est le plus sûr, car — et il nous sert, à la façon de son pays, quelques proverbes — *Quien del mundo quiero gozar a de ver, oyr y callar,* et *En la boca cerrada no entra moxca,* et *Al buen callar llaman santo.* D'ailleurs, comme il a été « témoin oculaire » de la plupart des choses qu'il raconte, on ne le prendra pas facilement en faute ; qu'ils y aillent voir, ceux qui ne le croiront pas sur parole. D'une autre chose encore il doit s'excuser : de beaucoup de fautes typographiques. Absent au moment de l'impression, Salazar n'a pas pu surveiller le compositeur, et ce dernier, ignorant de la langue espagnole, a laissé passer force *c* sans *cerilla* et force *n* sans *tilde;* mais *Donde ay fuerça, derecho se pierde,* et dans la seconde édition qui paraîtra avec une description des Indes du roi d'Espagne, toutes ces fautes seront soigneusement corrigées.

Peu de temps après avoir mis en vente le

texte espagnol de cette *Almoneda*, le marchand libraire Antoine du Brueil livrait à sa clientèle l'

INVENTAIRE | GENERAL | DES PLVS CVRIEV- | SES RECHERCHES DES | Royaumes d'Espagne. | *Nouuellement Composé en langue Castil-* | *lane. Par* A. DE SALAZAR. | Et mis en Fran-çois par luy mesme. | A PARIS, | Chez Anthoine du Brueil rue S. Iacques au | dessus de S. Benoist, à la Couronne. | M. DC. XII. | *Auec Priuilege du Roy.*

In-8° de 4 ff. prél., 178 ff. chiffrés et 34 ff. non chiffrés. Même privilège que dans l'édition espagnole ; point d'achevé d'imprimer.

Cette édition française diffère quelque peu de la précédente. D'abord, à sa première dédicace à la reine régente, Salazar en a substitué une autre à « Monseigneur de la Varenne, chevalier de l'ordre du Roy, conseiller en son conseil d'Estat et gouverneur de la ville et chasteau d'Angers, general des postes de France », qui avait eu l'occasion, paraît-il, de protéger notre Espagnol : « Comme les

« ingratz et mescognoissans sont tant odieux,
« non seullement à Dieu mais aux hommes,
« ne voulant estre du nombre d'iceux, ayant
« receu de vous une infinité de benefices,
« comme i'eus fait imprimer les recherches
« des Royaumes d'Espagne en langue castil-
« lane et dediez (*sic*) à la Reyne Regente,
« considerant que la France curieuse y pren-
« droit plus de plaisir, les mettant en sa lan-
« gue maternelle, pour m'aquitter en partie
« en quoy je suis obligé, les ay dediées à
« V. S. » Puis, de cette dédicace, l'on passe tout de suite à la table des chapitres, Salazar ayant jugé inutile de reproduire ici son avis au lecteur. A l'intérieur, dans la disposition des matières, quelques petites modifications : ainsi l'édition espagnole mettait le tableau comparatif des monnaies espagnoles et françaises après la *Guia de caminos*, l'édition française fait le contraire et présente la *Guide des chemins* comme une sorte d'appendice au volume. Cela n'a aucune importance et les deux livres nous offrent bien, dans l'une et l'autre langue, exactement la même matière,

ou, pour mieux nous conformer à la pensée de l'auteur, la même « marchandise. » *Almoneda*, ce nom d'origine arabe, désigne la vente à l'encan et, anciennement aussi, en vieil espagnol, le lieu où se faisait cette vente, le marché, le *souc*. Salazar nous vend de tout comme au bazar, et sa pacotille de choses d'Espagne est assez variée pour contenter tous les acheteurs. En onze chapitres, il nous détaille l'histoire des premiers habitants de l'Espagne depuis Noé jusqu'aux Goths; puis l'histoire de ceux-ci jusqu'au roi Philippe III; puis la description des royaumes d'Espagne y compris les dernières conquêtes sur les Mores, avec la « brieve declaration » de la différence qu'il y a entre *cité* et *ville;* puis la généalogie de tous ceux qui ont gouverné quelque partie de l'Espagne, païens, chrétiens ou Mores, et le catalogue des saints, martyrs, papes, savants et autres illustres Espagnols; puis un traité des rentes et revenus du roi d'Espagne; puis une méthode de blason avec la description des armes des grandes maisons espagnoles; puis les listes des archevêques,

abbés, prieurs et commandeurs des ordres militaires; puis l'état des conseils, conseillers, auditeurs, secrétaires et autres officiers ou magistrats; puis la maison du Roi, et enfin l'itinéraire ou « la guide des chemins d'Espagne. » Le tout en fort piètre espagnol et en français plus mauvais encore. Évidemment, Salazar connaissait assez bien sa langue et pouvait l'enseigner pratiquement, comme un maître d'école; mais il éprouvait plus de peine à l'écrire correctement, parce qu'il manquait un peu trop d'études sérieuses et de lecture. Quant au contenu de son premier livre, il ne faut pas se montrer trop difficile : la partie historique, assurément, très sommaire et insignifiante, ne vaut pas grand'chose, et il y aurait bien à reprendre aussi dans les autres parties; toutefois, ces renseignements très nombreux, sinon très exacts et très complets, sur les classes, les institutions, l'administration, le gouvernement de l'Espagne avaient leur utilité. Bien des Français puisèrent dans ce petit livre leurs premières notions des choses de l'état voisin

qu'ils ignoraient profondément; et ils y apprirent ces choses par le nom même qu'elles portaient dans le pays d'origine, en consultant le texte espagnol que plusieurs durent préférer à la version française si péniblement écrite et parfois si obscure. Ce manuel de Salazar a pu préparer quelques-uns de nos compatriotes, diplomates, marchands, religieux ou pèlerins, à entreprendre le voyage d'Espagne; il leur a peut-être épargné plus d'une mésaventure en les instruisant de certaines procédures particulières de la justice ou du gouvernement, en les avertissant indirectement de tous les inconvénients que le régime des douanes intérieures entre les divers états de la Péninsule et la lourde fiscalité espagnole causaient aux voyageurs étrangers.

Le manuscrit de l'*Almoneda* que Salazar remit à Du Breuil comprenait plus de choses que n'en renferme le volume imprimé; nous savons cela par un passage du privilège : « Nostre bien aymé Anthoine du Breuil, « marchand libraire juré en l'Université du« dit Paris, nous a fait remonstrer qu'il a

« recouvré un livre en espagnol intitulé : « *Almoneda general de las mas curiosas* « *recopilaciones de España, y algunos dis-* « *cursos de las Indias Orientales y Occiden-* « *tales, con una gramatica,* composé par « *Ambrosio de Salazar, Murciano,* qu'il a « faict traduire en françois, sous le titre « d'*Inventaire* », etc. Le volume devait donc contenir un chapitre sur l'Amérique et une grammaire, que Du Breuil renonça à publier, sans que nous sachions pourquoi, Salazar ne s'étant point expliqué sur ces suppressions; il nous dit seulement, dans l'avis au lecteur, qu'il souhaite de bientôt livrer au public une seconde édition augmentée et mieux corrigée de son ouvrage, où se trouvera le chapitre relatif aux Indes du roi d'Espagne, mais il ne parle pas de la grammaire, que déjà alors, sans doute, il se réservait de publier en un volume à part. La seconde édition de l'*Almoneda* n'a jamais vu le jour : le Musée Britannique possède bien de la version française de ce livre un exemplaire avec la date de Paris 1615, mais cet exemplaire

n'a de nouveau que le titre, le reste est conforme au texte de 1612.

Dans sa *Vida*, Salazar déclare avoir fait imprimer trois ouvrages avant son *Miroir général de la grammaire* :

Entre tanto he compuesto tres libros en dos lenguas
Y este *Espejo* es el quarto : Dios me saque de menguas !

Nous connaissons le premier; voyons les deux autres. D'abord, un petit livre de prières, un « exercice quotidien », auquel il donna le titre mystique de *Verger de l'âme,* et qu'il composa à l'usage des personnes pieuses qui en France désiraient prier en espagnol à l'église. On ne le trouve plus chez nous et je l'ai en vain cherché soit à Paris, soit dans les catalogues de nos bibliothèques de province; mais N. Antonio et Alvarez y Baena en donnent exactement le titre : *Vergel del alma y manual espiritual*, Rouen, 1613, in-24, et ce dernier bibliographe parle de la préface de l'auteur en termes qui montrent qu'il l'a eue sous les yeux. Le seul renseignement que je puisse ajouter à ceux de ces savants espagnols

est que le petit livre dévot trouva en France un traducteur, un Dom Megret, qui le mit dans notre langue sous le titre de : *Le Jardin ou Parterre spirituel, dans lequel on peut cueillir des fleurs de piété et de dévotion, traduit du « Verger de l'âme » de Ambrosio de Salazar, Espagnol.* La bibliothèque de Moulins possède de cette version un exemplaire manuscrit qui provient du monastère de la Visitation du même lieu; je ne pense pas qu'elle ait jamais été imprimée.

Le troisième ouvrage antérieur au *Miroir de la grammaire,* et dont voici le titre, a plus d'intérêt :

LAS | CLAVELLINAS | DE RECREACION. | Donde se contienen sentencias, auisos, exem- | plos, y Historias muy agradables para todo | genero de personas desseosas de leer cosas | curiosas, en dos lenguas, Francesa y Castel | lana. *LES ŒVILLETS DE | RECREATION. | Où sont contenües Sentences, aduis, exemples, et | Histoires tres-agreables, pour toutes sortes de per- | sonnes desireuses de lire choses cu-*

rieuses, és deux | langues Françoise et Espagnolle. | Dédié à M. Gobelin, *sieur de la Marche, | Conseiller du Roy et controlleur general de ses | finances en la géneralité de Roüen.* | Por Ambrosio de Salazar. | *A Roven,* | chez Adrien Morront, tenant sa | boutique dans l'Estre nostre Dame. | 1614. | *Auec Priuilege du Roy.*

In-8º de 12 ff. prél., 336 pp. et 1 f. non chiffré.

La dédicace à M. Gobelin est des plus humbles. L'auteur prosterné (*pecho por tierra*) se déclare prêt à sacrifier sa vie pour son bienfaiteur, à qui il doit déjà tant de faveurs insignes et dont il implore maintenant l'appui « dans cette mauvaise passe » (*en este trance*) pour imposer silence à ceux qui voudraient le mordre. Toujours ces médisants qui hantent sa cervelle ! Dans l'avis au lecteur, l'antienne recommence. L'Espagnol se plaint d'un méchant homme auquel il a enseigné, pendant trois mois, la langue castillane et qui, pour tout paiement, a prétendu censurer le titre de cette *Almoneda general,* dédiée à

l'incomparablement vertueuse reine régente. « Il ferait mieux de se taire et d'aller appren- « dre le castillan avec les rustauds de la Man- « che, qui en savent plus qu'il n'en sait ; et « qu'il prenne garde à lui, car dans le pro- « chain livre que je consacrerai à la louange « des femmes, je le nommerai par son nom « et découvrirai le pot aux roses, et mes clien- « tes le poursuivront à coups de patins (*le « daran de chapinazos*) ». Salazar ne donne pas ces *Œillets* comme étant de sa culture, il les a cueillis dans divers jardins et son seul mérite consiste à en avoir fait un joli bouquet. Personne ne tire de sa tête tout ce qu'il écrit ; chacun se réclame plus ou moins de la pensée des autres. L'important est que ce livre bilingue réponde à son objet et qu'on tienne compte au traducteur de la peine qu'il a prise pour mettre en français tant d'histoires et de sentences espagnoles. Parmi les pièces préliminaires du volume, figure un dizain, adressé à M. Gobelin, et qui roule toujours sur le sujet de la médisance. *Facit indignatio versum.* « La langue du médisant est un

« canon de coursive, et l'injure qu'il lance « une balle de plomb ardent. Aujourd'hui, je « suis de garde et me crois en état de résister « à ses coups de bec, dans ce fort dont vous « êtes la muraille et qui tiendra toujours « bon.

Es un cañon de cruxia
La lengua del maldiziente,
Y es bala de plomo ardiente
Qualquiera apodo que embia.
Yo soy de guardia este dia
Y pienso de ser capaz
Contra tiros del mordaz;
Porque, siendo vos su muro,
Este fuerte esta seguro
En la guerra y en la paz.

Pas très bon ce dizain et d'une grammaire douteuse : Gallardo y a souligné l'expression *Yo soy de guardia* pour *estoy de guardia,* où il a vu sans doute un gallicisme.

Les *Œillets de récréation* sont un recueil d'historiettes et de plaisanteries puisées un peu partout, dans le genre de la *Floresta* de Melchor de Santa Cruz de Dueñas, ce répertoire de pointes espagnoles fort apprécié chez

nous et qu'un sieur Pissevin s'employa à mettre en français : *La Floresta Spagnola ou le Plaisant Bocage, contenant plusieurs comptes, gosseries, brocards, cassades et graves sentences de personnes de tous estats* (Lyon, 1600). Les *Œillets* n'offrent pas la richesse du *Bocage,* et surtout contiennent bien moins de contes et de bons mots proprement espagnols. Salazar a trop puisé dans Valère Maxime, dans les *novellieri* italiens et dans n'importe quel livre d'anecdotes. Çà et là, quelques drôleries assez amusantes. L'histoire de l'avare qui se faisait raser seulement pendant le déclin de la lune, ayant observé que la barbe coupée à ce moment-là repoussait plus lentement, et qui aux plaisanteries que lui valait son avarice répondait en citant la lettre de Nicolas Clynaert, où l'humaniste flamand se plaint de la cherté des barbiers espagnols et conclut en disant : *Non miror plures esse barbatos in Hispania quam sint in Flandria*[1]. Ou bien l'histoire, contée déjà

1. *Nic. Clenardi Epistolarum libri duo,* Anvers, 1566, p. 10.

dans le *Galateo* de Gracian Dantisco, du gentilhomme, qui, pour donner à ses hauts-de-chausses l'amplitude prescrite par la mode régnante, les bourra de son, ne s'apercevant pas, hélas! qu'ils n'étaient point imperméables et que, par un petit pertuis de leur circonférence, le son s'échappait gentiment, comme farine d'un sac trop gonflé : à la grande joie de belles dames au milieu desquelles paradait le galant, tout glorieux de cette hilarité qu'il attribuait au charme de sa conversation.

Même l'avantage que présente le bouquet d'anecdotes de Salazar de donner, en face du texte espagnol, une version française, n'a pas dû lui assurer un très grand succès et faire oublier le *Bocage* beaucoup plus touffu de Santa Cruz, dont une édition bilingue paraissait à Bruxelles, précisément en cette année 1614; toutefois, les *Œillets* refleurirent une première fois à Rouen, en 1622, chez le même libraire, une seconde fois à Bruxelles, chez Jean Pepermans, en 1625.

Nous touchons maintenant à l'œuvre capi-

tale d'Ambrosio de Salazar, celle qui l'a consacré maître de sa langue maternelle en France, celle aussi qui lui a valu quelques ennuis, comme on le verra par la suite. Le 24 septembre 1614, le Roi octroyait au sieur de Salazar un privilège de six ans pour un livre intitulé : *Miroir general de la grammaire fait en dialogues pour sçavoir la naturelle prononciation de la langue espagnolle :* tel était le titre de la grammaire annoncée déjà, ainsi qu'il a été dit, dans le privilège de l'*Almoneda*. Elle parut à Rouen, chez le même libraire, Adrien Morront, qui avait déjà publié les *Œillets de récréation* et auquel Salazar céda la jouissance de son privilège, le 10 octobre 1614. Le livre, bilingue comme le précédent, s'annonce ainsi :

ESPEXO | GENERAL DE | LA GRAMATICA EN DIA- | LOGOS, PARA SABER LA NATURAL | y perfecta pronunciacion de la lengua Castel- | lana. Seruira tambien de Vocabulario para aprenderla con mas facilidad, con algunas Hi- | storias graciosas y sentencias muy de

notar. | Todo repartido por los siete dias de la semana, | donde en la séptima son contenidas las phrasis | de la dicha lengua hasta agora no vistas. | Dirigido à la Sacra y Real Magestad del Christia- | nissimo Rey de Francia y de Nauarra. | Por AMBROSIO DE SALAZAR. | MIROIR | GENERAL DE | *LA GRAMMAIRE EN DIALOGVES* | *pour sçauoir la naturelle et parfaite prononciation de la* | *langue Espagnolle. Seruira aussi de Dictionnaire pour* | *l'apprendre auec plus grand* (sic) *facilité. Il y* (sic) *aussi aucunes* | *Histoires gracieuses et sentences notables, le tout diuisé* | *par les sept iours de la sepmaine, ou en la septiéme Iournee* | *sont contenus* (sic) *les phrazes de ladite langue non encore veuës* | *iusques à maintenant.* | *A ROVEN*, | chez ADRIEN MORRONT, dans l'Estre nostre | Dame, pres les Changes. | 1614. | *Auec priuilege du Roy.*

In-8° de 12 ff. prél. non chiffrés; 521 pp. chiffrées et 3 ff. non chiffrés de table. Le feuillet prél. 1 contient un frontispice gravé où figurent les armes de France et de Navarre et les portraits en pied du roi

et de la reine régente; au centre le titre abrégé du livre dans les deux langues et au bas l'adresse : A Rouen | chez Adrien | Morront dans | l'estre N. D. | 1615. Au v° du f. prél. 2, qui contient le vrai titre, se trouve un méchant bois représentant une femme tenant de la main gauche un miroir et de la main droite un livre qu'un enfant lit auprès d'elle. Au v° du f. prél. 5, le portrait de Salazar « ætatis sue 40 » et ses armes. A la page 521, après un second avis au lecteur : « Acabose este Espejo el postrer dia del mes de agosto. »

Rien à tirer de la dédicace au Roi, parfaitement banale, si ce n'est peut-être cette dernière phrase : « Recevez donc, sacrée Maiesté, « ce travail, bien que d'un estranger, toutes « fois vostre, et permettez à cest humble sien « autheur demeurer eternellement à Vostre « Maiesté, ce que ce foudre de la guerre et « doux agneau de la paix, ce grand Henry IIII « (que Dieu absoluë) avoit ià accepté », qui donnerait à entendre que Salazar avait déjà joui de la protection du père de Louis XIII; mais en quelle mesure et sous quelle forme, c'est ce que notre Espagnol omet de nous dire.

Dans l'avis au lecteur, après quelques gentillesses aux personnes inintelligentes qu'il n'essaiera pas d'éclairer sur le mérite de son livre, — autant savonner la tête d'un âne ou tirer une bonne flèche de la queue d'un pourceau — il nous explique qu'apprendre une langue aussi claire que la langue espagnole n'est pas la mer à boire; inutile de faire grande dépense ni de « se mouiller les pieds « aux passages et rivieres qui se rencontrent « avant que parvenir aux monts Pirénés »; il suffit de l'étudier — et ici apparaît M. Josse — « avec l'aide de ce livre, car, dit-il, je vous « puis asseurer avoir cogneu personnes qui « l'ont apprise par la seule lecture, en sorte « qu'ils osent entreprendre disputer contre « ceux qui (y) ont passé leur enfance en « Espagne ». Salazar se fait donc fort de nous mettre en état de parler proprement l'espagnol, pourvu que nous achetions son livre; c'est « l'espagnol en sept leçons, » comme disent certains prospectus de nos jours. Et sa méthode a ceci de très avantageux, qu'elle enseigne en jouant. Nous apprendrons le plus

pur castillan en nous promenant sur les quais de Rouen, en descendant le cours de la rivière; les règles subtiles de la prononciation, les temps des verbes irréguliers, toutes les difficultés quelles qu'elles soient de la langue s'infiltreront petit à petit dans la conversation que le maître espagnol Alonso, soutiendra avec son disciple français Guillaume, qui sera bien surpris, à la fin de la semaine, d'en savoir aussi long. En somme, grammaire homéopathique, à petites doses très espacées, et dans les intervalles des récits amusants, des propos familiers, des mots « équivoques » et des explications curieuses sur certaines choses d'Espagne, indispensables à connaître. Pour se rendre compte des mérites de ce système et pour noter au passage, parmi les informations de Salazar, celles qui présentent quelque intérêt, le plus simple est encore de suivre les deux péripatéticiens dans leur promenade.

Sur les considérations générales, l'utilité de l'étude des langues, l'histoire linguistique du monde et de l'Europe en particulier, etc.,

nous n'insisterons pas, la doctrine du bon Salazar, recueillie dans les Larousse de l'époque, n'étant point de celles qui frappent par leur nouveauté ni leur profondeur. Notons seulement ce petit cours d'histoire littéraire comparée : « Le latin fut corrompu, de laquelle corruption sont nez l'italien, françois et espagnol. L'italien a demeuré longuement impoli, parce qu'il ne se trouvoit personne qui y mist soin et cerchast de luy donner pollissement, jusques à Dante, Petrarque et Boccace, qui l'ont beaucoup embelli par leur conceptions ingenieusement exprimées et elegamment couchées en prose et en vers, en quoy ils ont esté suivis par les autres non moins sçavans et eloquens, qui ont pareillement enrichy ce language de plusieurs belles œuvres et traductions. Autant en est-il advenu à l'espagnol par Grenade, Loys Vives et Castilleio et, du temps de l'empereur Charles Quint, Don Anthoine de Guevare et plusieurs autres, et au françois, qui a esté rendu depuis cinquante ans plus elegant qu'il n'estoit

« auparavant par la diligence d'aucuns excel-
« lens personnages qui ont composé beau-
« coup de livres, comme Ronsart, du Bartas,
« Desportes et autres ». Il n'y a rien à dire de ces derniers noms : Ronsard, Du Bartas, Desportes, ce triumvirat passait, en 1614, aux yeux même de beaucoup de Français, pour représenter très complètement le génie poétique de la France; mais certaines autorités espagnoles étonnent un peu : Castillejo, gentil chansonnier, une manière de Marot, n'eut pas l'influence que lui prête Salazar, et quant à Louis Vives, l'humaniste et moraliste de Valence, il n'a, comme chacun sait, jamais écrit qu'en latin.

On a vu déjà, plus haut, que Salazar, en sa qualité de Murcien, donnait la palme au castillan d'Andalousie : c'est là tout ce qu'on peut relever d'intéressant dans la dissertation linguistique qui ouvre la « seconde journée ». Puis le dialogue passe à un autre sujet. Guillaume convie Alonso à souper; il veut lui faire goûter d'un petit cochon farci à la mode d'Espagne. Là-dessus grande discussion sur

la façon de rôtir les viandes : « *Alfonce.* On « s'estonne fort en Espagne de telle façon de « rostir la volaille avec du lard, le mettant « par lardons dans le gibier, et quand on les « porte rostis à table, il y a autant de lard « comme d'autre chair; ie ne sçay l'appetit « qu'ils trouvent en cela, et plus (et surtout) « la noblesse. — *Guillaume.* Ce n'est point « merveille, pour ce que ie ne sçay comme « l'on peut rostir la volaille sans larder, puis- « qu'elle se seiche à la broche. — *Alfonce.* « En Espagne, l'on met la volaille à la bro- « che et l'on prend apres deux ou trois plu- « mes, faites en maniere d'un petit pinceau, « et ayant fait fondre au feu un peu de lard, « à mesure que la volaille se rostit, la vont « lardant avec le lard, s'aydant desdites plu- « mes; il y en a d'autres qui les lardent « avec du beurre, mais le lard est beaucoup « meilleur. » Après le repas, agrémenté par ces conversations culinaires, les amis vont faire un tour de promenade et remettent au lendemain la suite de leurs entretiens.

Le troisième jour, déjeuner chez Alphonse, à qui son ami exprime la satisfaction qu'il a éprouvée en constatant que la langue castillane se parle comme elle s'écrit et qu'on ne laisse perdre que fort peu de lettres en parlant. L'important, réplique Alphonse, est de prononcer correctement — *cortar ladinamente* — ce qu'on n'obtient qu'en parlant avec une certaine gravité. Mais Guillaume n'entend pas l'idiotisme *cortar* : « Si l'on vous coupait la « langue, on ne pourroit parler ni d'une façon « ni de l'autre. » A quoi Alphonse répond que parler le « *cortadamente* est ce que dit le « français *correctement*, et dire *ladinamente*, « c'est parler sans *titubear*, que le français dit « *sans begayer*. » L'on se met à table, ce qui suggère à Alphonse cet éloge de la bonhomie des Français, qu'il oppose à la gravité pompeuse et farouche de ses compatriotes : « Ce « qui me plaist le plus en eux, c'est qu'ils « sont fort ronds et vivent rondement en leurs « conversations, ou nous autres sommes si « graves que nous donnons à parler à tout le « monde, et mesmes maintenant à Paris ou

« chacun dit la sienne des rodomontades es-
« pagnoles. »

Il avait raison l'Alonso : depuis quelques années circulaient à profusion de petits libelles, imprimés en Flandre et à Paris, — et qui le furent plus tard aussi à Rouen, — les uns remplis des plus stupéfiantes rodomontades ou *fieros*, soldatesques et rufianesques, pris un peu partout et notamment dans les *Célestines;* les autres offrant en assez méchants sizains un portrait fort satirique du *Señor* espagnol. Les premières rodomontades publiées avec une traduction française paraissent être celles de N. Baudouin, qui les donne comme « recueillies de divers autheurs et notamment du capitaine Escardon Bonbardon. » (Paris, P. Chevalier, 1607[1].) Un autre recueil, composé en grande partie des mêmes rodomontades, mais qui cette fois sont « colligées des commentaires de tres espouventables, terribles et invincibles capitaines Matamores, Crocodille et Rajabroqueles, » a

1. *Catálogo de la biblioteca de Salvá*, nº 2144.

eu de nombreuses éditions[1] dont une que j'ai vue, celle de Rouen 1637, contient une dédicace du collecteur à Monseigneur Vieillart, conseiller du Roi, trésorier de France et général des finances de Soissons. Même des Espagnols se plaisaient, semble-t-il, à recueillir et à traduire les plus énormes forfanteries de leurs capitans et rufians. En 1607 aussi, paraissent à Paris, chez Toussaint du Bray, des *Nuevos fieros españoles, hechos por el señor F. de Cazeres, gentilhombre castillano*[2]. Ce Cáceres était un juif qui vécut aux Pays-Bas et en Allemagne, et y publia une retraduction espagnole, sur un texte italien, de la *Vision delectable* du bachelier Alfonso de la Torre, et des *Dialogos satiricos*, également traduits de l'italien, dont une édition d'Amsterdam, 1617, est dédiée à Jean Zamet, fils du célèbre financier. Mais la plus plaisante de ces fantaisies satiriques s'intitule : *Emblesmes sur les actions, perfections*

1. Salvá, sous le numéro cité de son *Catálogo*, en signale une de 1607.

2. *Boletin de la libreria* (Madrid, M. Murillo), décembre 1895.

et mœurs du Segnor espagnol, traduit du castillien. A Middelbourg, par Simon Molard, 1608. Le petit livret, orné de gravures assez drôles, nous montre l'Espagnol « un ange en l'église » :

A deux genoux flechi en apparence,
Baisant le poulce avec grand reverence,
De mille croix *el santigua* son corps...

Devotement, *con sus cuentas* il prie,
Puis haut, puis bas, plein de ceremonie
Va outrageant sa poitrine de coups.
Les yeux au ciel, il fait sa penitence,
Mais au sortir il ne fait conscience
De desbaucher quelque femme à genoux.

Après « c'est le diable en la maison, le loup en table, le pourceau en sa chambre, le paon en la rue, le renard pour les femmes, le lion en garnison, le lièvre étant assiégé, le mouton quand il est pris », etc.

Le *Segnor* est à la mode espagnolle
Un loup en table : une seule parolle
Ne dira pas, tant il est ravissant...

Chez vous il est remply de gourmandise,
Son estomach baaille de convoytise
Pour attraper quelque morceau friant,
Bouilly, roty, salade, vinaigrette;
Ce qu'il ne veut, il coupe, gaste et jette
Devant les yeux de qui le va priant.

Est-il chez soy, il est sobre ou malade,
Il se retranche à l'orange en salade,
Il boit de l'eau et mange du pain bis.
Sort-il dehors, d'un root il vous parfume
Et souvent l'air pour son repas il hume,
Curant ses dents de plumes de perdrix.

Dedans sa chambre, il n'est ange ny diable,
C'est un pourceau couché dans une estable,
D'infection dans son fumier nourry.
Remply de poux et de villaine ordure,
Son lit, ses draps tombent de pourriture
Et luy mesme est de *bubas* tout pourry.

De quelque chancre ou quelque chaude pisse
Il est muny pour raison de son vice;
Pour sa santé il court au medecin,
Pillules lors, clisteres, medecines
Sont de requeste, et Dieu sçait quelles mines
Font ceux qui vont le voir chasque matin!...

Fort constipé est lors *Su Segnoria*,
Tiene dolor en la barriga suya :
C'est pour couvrir autre mal qui le point.
Pensez un peu si le patron est ayse
De voir ainsi le *Segnor* en mal ayse
Auquel il faut subvenir de tout poinct !

Place, voici un pourceau qui se muë !
C'est le *Segnor* qui marche par la ruë,
Ainsi qu'un paon plein de superbité,
Est-il bien net, sa fraise est-elle en ordre ?
Que son collet ne soit pas en desordre,
Car cela sert fort à la gravité.

Que cavallero, o comme il se regarde !
A chaque pas, voyez comme il tarde
Pour escouter s'il est bien aperçeu ;
Et si quelqu'un n'admire ce *hidalgo*,
Il est tenu pour *un perro o un galgo,*
Por tal y qual qui n'a jamais rien veu...

Il est courtois, mais remply de malice,
Par cent soupirs il fait venir en lice
Le chaste cœur qui resister luy veut ;
Brusle en amours, s'il faut le contrefaire,
Promet beaucoup pour conclure l'affaire,
Et jouyra sans rien payer, s'il peut.

S'il ne peut rien envers la *donna* belle,
Il fait donner par quelque macquerelle
Eschet et mat, car s'il peut seulement
Besar su mano, elle est en sa puissance...

En garnison, ce *Segnor* est fort brave
Où l'on ne fait qu'estre *Segnor* et grave
Aussi longtemps que l'ennemy ne void...

S'il est dedans quelque place assiégée
Et void planter dedans une tranchée
Quelques drapeaux, il songe à la rançon.
Le voila prins, la crainte le domine,
Dieu ne luy sert ceste peau leonine.
Amedrentado està su coraçon...

Dans les cordeaux, c'est une brebiette,
Comme un aigneau il a la voix foiblette,
Rien ne dira que *si Segnor* tousiours,
Ou *no Segnor*, s'il faut qn'on l'arraisonne;
Si pour mal fait justice l'emprisonne,
Valgame Dios! dira-t-il tous les jours...

S'il void le ganche[1] ou de chanvre la corde,
Lors le *Segnor* crie misericorde,

1. Crochet; de l'espagnol *gancho*.

Piteusement vous l'oyez lamenter :
Dios de mi tierra, o malaventurado!
Como, morir? un hidalgo ahorcado!
Et d'admirer ne se peut contenter...

Il est tyran, cruel et sanguinaire,
Il a montré sa tyrannie fiere,
Sa cruauté aux pauvres Indiens.
Par millions leur sang crie vengeance,
Des Gots cruels il a prins sa naissance
Et pour tuer il sçait mille moyens.

O que de sang au pays bas ruysselle!
O quel tyran! o quelle ame cruelle!
Quoy ce marran jamais n'aura-t-il fait?...

Les Indiens pour peu de resistance
Ont esprouvé sa cruelle vengeance,
Nul resistant ne fut prins à mercy.
Ces deux seigneurs d'Eguemont et de Horne,
Après leur paix ont reçeu tel' escorne[1]
Et ont passé tous deux le pas ainsi.

Dans Aragon, il print un comte au piege;
Pour soustenir l'effet d'un privilege,

1. Honte; de l'italien *scorno*.

Plusieurs seigneurs partirent avec luy.
Les Navarrois ont senti en detresse
Les grands efforts de sa main vangeresse ;
Les pays bas le sentent aujourd'huy...

Heureux celuy qui libre se peut dire
D'un joug cruel, qui sage se retire
D'entre les mains du *Segnor*, de ce *Dom* !...

Brave, fraisé, monté sur une mulle
Pour quelque temps le *Segnor* dissimulle,
Toute vengeance il reserve à part soy.
Il vaudroit mieux espouser une corde
Que se soumettre à sa misericorde
D'un qui n'a Dieu, conscience ny foy.

Et comme conclusion, quatre stances pour décrire l'« heureux estat d'estre délivré des mains du *Segnor* » :

Hors du pouvoir et de la tyrannie
De ce *Segnor*, c'est une heureuse vie.
Tout est conduit par magnanimité,
Tout se police avecques sapience,
Tout se regit par bonne conscience,
Dieu tient l'estat sous sa benignité...

Gardez-vous donc du *Segnor* en tout lieu[1] !

1, Entre cette édition de Middelbourg et celle de Rouen, 1637 (chez Claude Le Villain), il y a d'assez notables différences.

Ce pamphlet, assez violent, comme on voit, et où se répercute l'écho des guerres de Flandre et des troubles de l'Aragon sous Philippe II, insiste plusieurs fois — et c'est pourquoi il méritait d'être ici rappelé — sur cette gravité et cette « superbité », trait éminemment caractéristique du tempérament espagnol, qu'Ambrosio de Salazar reconnaissait lui-même de bonne grâce par la bouche de son Alonso et que tous les auteurs satiriques de l'époque notent à l'envi : comme par exemple l'auteur de l'entrée burlesque à Paris de Don Pedro de Toledo, en 1608, qui nous représente les gentilshommes espagnols de l'ambassade « la tête rasée comme moines et les moustaches à queue de mulet, et *con mucha gravidad*, sonnans de la guyterne, chantristans chascun une différente chanson tous ensemble, le tout fort catholiquement[1]. »

Le déjeuner qui se prolonge fournit encore aux deux convives un autre prétexte à discourir sur ce qu'on appelait alors la « contrariété

1. *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. VI, p. 163.

d'humeur » des deux nations. Guillaume veut trinquer et porter la santé de son ami ; mais celui-ci se récuse d'abord, sa sobriété espagnole répugnant à ces *brindes*. Voyant cela, Guillaume explique que la mode française a au moins ceci de bon qu'on ne force pas les gens à boire, comme en Flandre, et que le *carrousse* n'y passe point pour une obligation. Alonso, rassuré, consent alors à boire à la santé du Français. Puis, l'on sort et la conversation reprend sur le chapitre de l'étude de l'espagnol. Guillaume note de nouveau une différence considérable entre Espagnols et Français. Autant ceux-ci sont curieux de savoir des choses nouvelles, autant les premiers négligent de s'instruire. A Paris, le tiers des courtisans parle aujourd'hui le castillan et la plupart sans avoir jamais été en Espagne ; tandis que parmi tous les Espagnols de l'ambassade du duc de Pastrana, mandée en France en 1612 pour la conclusion des mariages, on n'en aurait pas trouvé six qui parlassent le français : la faute en est toujours à cette maudite morgue, à ce faux

honneur, qui contraignent l'homme d'âge mûr à ne pas admettre qu'il lui reste quelque chose à apprendre. Alonso reconnaît la justesse de cette critique, et, pour mettre à profit les bonnes dispositions et l'heureuse curiosité de son élève, il lui expose sa méthode d'enseignement. Prendre un livre imprimé dans quelqu'une des villes d'Espagne où l'on parle correctement, en donner à lire une page à l'élève : une première fois en notant sur un papier à part tous les mots difficiles; une seconde en interprétant mot par mot l'espagnol en français; une troisième fois, sans s'arrêter au sens de chaque mot et à la prononciation, mais uniquement pour faire entendre le sens général du morceau; en même temps, le maître donnera à son disciple de petites phrases à mettre en français, principalement des dialogues. Autre recommandation importante : toujours converser dans la langue étrangère, le maître ne devant pas permettre à son élève de l'interroger ou de lui répondre dans une langue autre que celle qu'il s'agit d'apprendre.

Et nous passons à la quatrième journée

consacrée à l'étude de la prononciation des voyelles et consonnes espagnoles, qui éveille notre attention, le commencement du dix-septième siècle étant précisément l'époque où paraissent s'être opérés plusieurs changements dans la façon de prononcer des consonnes telles que *j*, *x*, *ss*, *ç* et *z*. Malheureusement, les descriptions de sons faites par Salazar manquent parfois de précision et de clarté, et il ne semble pas que sa doctrine soit toujours très sûre. Quand il nous donne, par exemple, une liste de mots où l'*h* s'aspire, « se prononce avec la gorge », et qu'il y met *heredad* et *historia*, on se prend à douter de l'exactitude de son information. Même en Andalousie, ces deux mots, où l'*h* ne répond pas à une *f* latine ou à une aspirée germanique, ne pouvaient se prononcer autrement que *eredad* et *istoria* vers le commencement du dix-septième siècle; et comme, d'autre part, il note comme se prononçant sans aspiration des mots tels que *hombre* et même *huesped*, on doit tenir pour certain qu'il a commis une erreur dans le premier cas.

La cinquième journée renferme, entre autres choses, les règles concernant ces formules de courtoisie auxquelles on attachait une si grande importance en Espagne et qu'il convenait, par conséquent, d'enseigner en détail aux étrangers afin de leur éviter toutes sortes de maladresses. Guillaume tient d'autant plus à être bien informé des « courtoisies » espagnoles qu'il a eu jadis en Espagne à pâtir de son ignorance.

Ie desirerois fort que me fissiez ce bien de me dire quelque chose sur ces pronoms et d'avantage aussi sur les courtoisies, en quoy les Espagnols se montrent fort curieux, pource que il me souvient d'avoir eu en Grenade une querelle entre [1] quelques-uns des sergeans qui sont à la porte de la chancellerie, et fut : que comme i'estois encor ignorant et des coustumes et de la langue espagnolle, je m'approchay de luy et luy dis : « Dites moy si Monsieur le Conseiller N. est sorti ; ne l'avez vous point veu sortir ? » Ce petit sergeant commença à me regarder comme un taureau et, les yeux estincellants de cholere, me dist : « Lourdaut que vous estes, comment

1. Lire : *avec quelques-uns.*

sçavez vous bien à qui vous parlez? Ou avez-vous esté nourri? Il semble que vous soyez nourri aux montagnes ou avec les Mores. Vous me parlez par *vous!* Je vous dis que vous c'est vous, et n'y a point ici d'autre vous que vous[1]. » Moy, comme estant peu rusé en ces choses, ie me trouvay le plus estonné du monde et ne sçeus que luy respondre sinon que ie le regardois, et luy moy, et croyez fermement que ie pensois faire mon lict en la prison; et ainsi je me separay de sa mauvaise mine, et m'estoit advis que je ne verrois jamais la belle heure d'estre à la maison pour penser à ce qui m'estoit survenu. »

Pour rassurer son ami désormais contre les véhémentes apostrophes des sergents de chancellerie, Alonso lui explique alors l'important secret des « courtoisies. » Il y en a quatre : la première de *Vuessa Merced*, la seconde de *él*, la troisième de *vos* et la quatrième de *tu*. Même on en peut employer une cinquième quand on parle à la troisième personne, sans articuler le pronom *él;* ce

1. Salazar, dans sa traduction, emploie ici la seconde personne du singulier. J'ai établi le *vous* qui est précisément la chose caractéristique.

mode pour ainsi dire neutre, qui n'est ni courtoisie ni discourtoisie, passe pour assez fin, mais sent déjà quelque peu le ton familier. L'important, l'essentiel, est de se garder comme du feu du *vos*, qui sonne à l'oreille de l'Espagnol comme un soufflet sur sa joue. Salazar enseigne ici la bonne doctrine; il détaille les *pundonores* aussi bien que la tante de certaine dame galante sur le retour dont parle le poète :

> Quien llamásedes « vos » os enseñaba,
> A quien diríades « él », y á pocas gentes
> Para llamar « merced » licion os daba [1].

Sa petite dissertation aussi sur le traitement intermédiaire entre le *V. M.* et le *él* s'appuie sur de solides autorités ; elle a pour garant, par exemple, la duègne de Suarez de Figueroa, qui ne veut entrer au service d'une dame qu'après avoir exigé « le bannissement du rigoureux *vos* », prétendant lui substituer « certain traitement impersonnel où, avec un

1. *Poesias de D. Diego Hurtado de Mendoza,* édit. Knapp, p. 183.

« soin particulier, sa maîtresse éviterait aussi « de faire entrer le *ella*[1]. » Je n'en connais pas qui raffinent plus que Salazar ou cette duègne, sauf peut-être les maniaques que cite le *Galateo español* de Gracian Dantisco, « lesquels trouvent quelque chose d'intermé- « diaire entre le *tu* et le *vos*, le *él* et le *V. M.*, « créant ainsi six degrés de courtoisie, ce « qu'aucune nation n'a atteint[2]. » Pour ce qui concerne les traitements supérieurs au *V. M.*, Salazar, en tant que grammairien, n'avait pas à s'en occuper, car ils ne changent rien à la personne du verbe; le peu qu'il en dit trahit d'ailleurs une ignorance complète du protocole. Il voudrait qu'on donnât de l'Excellence à un comte ou à un marquis, de l'Altesse à un duc! Il ne dit rien du traitement de *Señoria* réclamé par les titrés de Castille et dont l'intentionnelle ou involontaire omission fit, au dix-septième siècle, tirer tant d'épées du fourreau.

La partie la plus instructive en même

1. *Pasagero*, édit, de Barcelone, 1618, fol. 42 v°.
2. *Galateo español,* Madrid, 1599, p. 63.

temps que la plus nouvelle du *Miroir* est le recueil de mots et d'expressions avec exemples à l'appui qui remplit la septième journée. Sans avoir la prétention d'y distinguer tout ce que Salazar a apporté de son propre fonds et ce qu'il a pris n'importe où, on peut y relever çà et là quelques curiosités linguistiques ou autres.

Apañar, « trousser son paquet. » *Quando uno se quiere yr de casa de su amo, se le dize : apañe su hatillo y tome las de Villadiego; salte fuera, si yo le apaño, yo le hare yr trompicando.* « Quand quelcun sort de chez son maître, on luy dit : trousse ton pacquet et prens le chemin des laquais ; sortez hors d'icy, si ie vous prens, ie vous feray marcher culbutant. » Mais l'expression *tome las de Villadiego* n'est ni traduite ni expliquée ; il fallait dire au moins que *las* doit s'entendre de *las calzas*.

Atapar, « boucher. » *Al que dize una palabra necia, quando la quiere dorar, se le dize que quiere atapar un 'portillo.* « Celui qui a dit quelque sotte parolle et qui desire la

redire ou reparer, on dit qu'il desire boucher un trou. » *En España à las mugeres melindrosas se les dize por escarnio : atàpese que la veen.* « En Espagne, l'on dit aux femmes de bonne humeur et gayes (mignardes), passans lorsqu'elles retirent le voile dont elles vont d'ordinaire couvertes : cachez-vous, l'on vous voit. » *Al alcahuete le llaman tapador.* « L'on appelle le maquereau un boucheur de trous. »

Alçar, « hausser. » *Ya es tarde, porque alçan à Dios. Esto se dize quando tocan la campana de la missa mayor, porque es uso en España cada dia por la mañana, à las diez.* « Il est tard, puis que l'on leve Dieu : ce (*sic*) dit quand l'on sonne le sacrement de la grand messe, pour ce qu'il est en usage en Espagne tous les iours sur les dix heures du matin. »

Assentar. *Le assentaron los dozientos hamapolos y se vistio mas presto el jubon que la camisa.* « Ils lui assirent (appliquèrent) deux cents coups de foüet, et aussi tost il se revestit de son pourpoint avant sa chemise. »

Hamapolos quiere dezir coqueriocos, *cierta flor colorada que crece entre los trigos, y à los açotes los llaman assi, por quedar las espaldas rojas; y el dezir se vistio primero el jubon que la camisa, se dize porque, quando uno es açotado, tiene un jubon de açotes.* « Coqueriocos est une certaine fleur qui croit dans les bleds, et on appelle ainsi les foüettez, à cause que les espaules demeurent rouges, et quand on dit qu'il a vestu le pourpoint premier que la chemise, c'est que celuy qui est foüetté a reçeu le pourpoint du foüet, à cause qui (*sic*) s'appelle ainsi. »

ACUCHILLAR. *Es un cary acuchillado : se dize al que tiene un Dios nos libre por la cara.* « L'on dit à celuy qui a une estafilade au visage, il a un Dieu nous garde par le visage. » Il pouvait ajouter qu'on disait aussi dans le même sens *un Dios nos salve.*

AOSADAS (*á osadas*). Il traduit assez bien l'expression par : « Je gage que... »

ARRENDAR, « donner à ferme. » *Es arrendador de la moquita : se dize quando haze*

frio. « Il est fermier de la roupie, cela se dit quand il fait froid, »

Behetria, « tintamarre. » *Es verguença de la behetria que tienen.* « C'est une honte de voir le tintamarre qu'ils font. »

Borrar, « effacer. » *Quando uno dize una mentira, se le dize : borre esta, buelvala al molde.* « Quand quelqu'un ment, on luy dit : effacez celuy là et le remettez au moulle. »

Cercar, « assieger. » Il cite à ce propos les quatre premiers vers du romance : *Cercada esta Santa Fe...*

Caber. *Quando juegan en España à las barras y quieren dar un* cabe, *dizen :* cabe, *toque y enboque y vale dos.* « Quand on joüe en Espagne au paille-mail, on dit *cabe*, on touche à la boule et, en un mesme instant, entre par le fer, et vaut deux. »

Cortar. Son origine biscayenne ne l'empêche pas de noter le proverbe : *Es corto en razones como Viscayno.*

Cerdas, « soye de porc ou crin de cheval. » *Quando uno dize alguna necedad ó fiero, se le dize : téngase à las cerdas, guardesse de*

caer. « Quand quelqu'un dit quelque folie ou rodomontade, l'on dit : tenez-vous aux crins, gardez de tomber. »

Cara. *Tambien se dize à una muger hermosa que tiene* cara de plata :

Que por vos, la mi señora,
Cara de plata,
Correré yo mi cavallo
A la trapala, trapa.

Castrar, « chastrer. » Une énigme :

Passando por una puente
Vide un hombre estar cenando,
Comiendo con sal pimienta,
De aquello que no se cuenta,
Entre carne ny pescado.

Dixele qui se (si el) tenia
Algo que darme a comer.
Dixome que me daria
De aquello que no tenia
Ny esperava de tener.

De manera que comia turmas de tierra, y como el no las tenia, dezia esto. Le mot *tur-*

mas signifie testicules, et *turmas de tierra* truffes.

Farandulero *se dize à los holgazanes, y se canta en España :*

A la farandulica, faranduleros,
A la farandula, que no ay dineros.

Hablar. *Quando uno habla libremente, se le dize : habla* à resto abierto. *Esta palabra de* resto *quiere dezir el dinero que esta delante sobre la mesa del que juega à primera à los naipes, y dezir* à resto abierto, *es que el jugador no puede retirar nada de lo que ha ganado, y assi embida con mas libertad, pues va sobre dinero ganado, y por esso es comun refran de dezir habla* à resto abierto. « Ce mot de *resto* veut dire l'argent qui est sur la table de celuy qui ioüe aux cartes, au ieu de la premiere, et dire *à resto abierto*, c'est que l'on ne peut retirer rien de ce qui est gaigné, et partant il met le tout au hazard plus librement sur l'argent gaigné, et, par cela, le proverbe court de dire : il parle librement, *à resto abierto.* »

Halagar, « flatter, appaiser. » *Es un halagueño : se dize al que es lisongero* quita pelillos. *Quiere dezir esta palabra que el lisongero, quando lisongea, quita los pelos que estan sobre el vestido à quien cuenta los cuentos, pensando por tal medio entrar en gracia. Esta palabra es comun en España de* quita pelillos. « Ce mot de *quita pelillos* veut dire que le flateur, quand il flatte, il oste les poils qui sont sur l'habit de celuy à qui il conte les contes, pensant gaigner sa grace par telles manieres de faire. Ce mot est commun en Espagne de *quita pelillos.* »

Jaral, *viene de un cierto bosque que se llama* jaral *en España, que sirve à hazer ruecas de mugeres à hilar algodon, por tres gajos que tienen cada palo, y sirve tambien para hazer garrochas para tirar à los toros quando los corren por San Tiago.* « *Jaral,* c'est un certain bois qui croist en Espagne ou l'on prend des quenoüilles pour les femmes qui filent du cotton, à cause de trois branches qui sont à chasque baston, et font du service

pour faire des fleches pour tirer aux taureaux le iour de saint Jacques. »

Maneras, « les ouvertures ou pochettes que les femmes portent aux costez de leurs cotillons. » Et ce mot rappelle à Salazar l'histoire du fameux nègre Juan Latino, qu'il nous conte en ces termes :

Iean Latin fut un More amené de Guinée dés l'aage de douze ans, acheté par le sieur François Cisneros, conseiller du Roy en sa cour de Parlement de Grenade. Ce More estoit si gracieux et d'un si gentil esprit que le conseiller l'affectionna tant qu'il le fit instruire aux escolles et bonnes mœurs, ou il apprint fort bien à lire, escrire, conter et ietter (*sic*), et s'adonna à la musique, où il se rendist en toutes ces choses tres-sçavant et un chacun admiroit son bon iugement. Il devint fort habile à la musique, plain-chant et à ioüer des orgues, du luth, de la harpe et autres choses curieuses, se rendant accort avec les plus grandes dames de la ville, pour estre aussi aidé de sa bonne voix. Son maistre luy fit apprendre l'estude des bonnes lettres grecque et latine, par lesquelles il passa en sçavoir tous les autres escoliers de son temps. Bref, il estoit estimé d'un

chacun. Le premier President l'affectionna et l'acheta du Conseiller deux mille ducats et luy fut vendu à la charge que ledit More iroit à la maison enseigner la fille dudit Conseiller, qui estoit son premier maistre, à ioüer de l'espinette; ce qu'il fit, allant et venant pour la continuation de son enseignement. Un jour il la print par la main, autre iour il la baisa, ce qu'elle consentit sans luy donner nulle reprimande, en sorte qu'il usa de la plus grande hardiesse de luy mettre la main par la pochette (*manera*) de son cottillon; de quoy ladite fille se mescontenta fort et le reprint fort rudement; puis cousit sadite pouchette, et comme Iean Latin vint qui la trouva cousuë, laissa de plus l'aller enseigner. Son pere voyant qu'elle n'apprenoit plus, rencontrant le More un iour avec son maistre, sortant du palais sur les unze heures du midy, le Conseiller luy demanda la cause pourquoy il ne venoit plus enseigner sa fille. Le More luy respondit qu'il n'y avoit pas *maniere*[1]. Le Conseiller, pensant que sa fille n'avoit un assez bon esprit, la reprint, pour ce qu'il n'y avoit *maniere* pour apprendre : « Je vous commande qu'il y ayt maniere. » Mais la fille, sans parler aucun mot, ouvrit la pochette (*manera*), et le More estant venu, mit la main dans la pochette et, continuant à

1. Salazar met *moyen*, ce qui supprime le jeu de mots.

ce faire, gaigna l'amour de la fille et fut enfin ioüissant de son amour. Puis la fille, se sentant grosse, les neuf mois passez fut descouverte et on sçeut d'elle celuy qui estoit pere de cest enfant, à cause que l'enfant estoit bazané. Le pere de la fille en print un tel ennuy qu'il mourut; mais la mere, voyant le bon esprit et les bonnes mœurs du More, fut forcée luy donner sa fille en mariage, et fut iouyssant de tout le bien du pere de ladite fille. Le More se mit à tenir escolle en la ville, tant de la musique comme du latin et grec, non point pour le gain sinon pour son contentement; lequel fut fort excellent maistre par dessus tous ceux de son temps et gaigna l'amitié des plus grands seigneurs de la court, voire de toute la province. *Je l'ay veu*[1] *et quatre de ses filles tres-belles, encore que bazanez, fort gentilles, accoustrez comme des dames.*

Un iour, estant en son plus grand credit, accompagné de ses serviteurs en une fort belle maison, vindrent quelques seigneurs pour le visiter à sa maison, et comme il se promenoit au iardin, non point encore du tout accoustré, on luy dit : « Hé, negre, ton maistre est-il à la maison? » Et il leur respondit que ouy.

1. Le texte français porte : « J'ay veu », mais le texte espagnol dit : « Yo lo he visto y à quatro de sus hijas. »

« Va lui donc dire que nous voudrions bien parler à luy. » Iean Latin entra en la sale, print une robbe et, estant assis en une chaire, leur commanda d'entrer, et ces seigneurs, quand ils le virent, demeurerent tous honteux, et leur dit que cela estoit peu de chose, qu'ils dissent ce qu'il leur plairoit.

Un autre iour, le venant voir quelque seigneur de qualité, le negre estant mal disposé, le pria d'entrer dans sa chambre. Le seigneur le voyant si noir dans des draps si blancs, fut estonné, et Iean Latin luy dit : « Il n'est pas besoin, Monsieur, de vous estonner ainsi, car ie suis comme une mouche qui a tombé dans une grande escuelle pleine de laict. » L'on conte d'autres choses gracieuses de ce tant excellent homme, mais celles icy suffisent pour le present.

Ce bon nègre, dont Salazar nous conte ainsi l'amusante histoire, a conquis une place dans l'histoire littéraire espagnole; il figure dans les bibliographies pour son poème latin sur Lépante, qu'il dédia au président de la chancellerie de Grenade, Pedro Deza, et qu'il fit imprimer à Grenade en 1573; il s'y nomme *magister Johannes Latinus, Gar-*

natae studiosae adolescentiae moderator[1]. Venu d'Afrique en bas âge et vendu avec sa mère en Espagne, il fut élevé d'abord, dit l'historien grenadin Francisco Bermudez de Pedraza[2], chez la duchesse de Terranova avec le petit-fils du grand capitaine Gonsalve de Cordoue, qu'il accompagnait à l'école pour lui porter ses livres. Grâce à son intelligence naturelle, il prit goût aux études et y réussit si bien que ses succès lui valurent d'être affranchi par son maître. Dans quelles circonstances se maria-t-il? On a vu la version de Salazar. Celle de Bermudez de Pedraza diffère un peu. D'après lui, Jean épousa « par amour » une de ses élèves, Doña Ana de Carleval, fille d'un licencié Carleval, administrateur du duc de Sesa, qu'il séduisit tellement par son esprit et ses plaisanteries que la jeune fille lui fit une promesse de mariage : citée devant le juge ecclésiastique, elle n'hésita point à la

1. N. Antonio, *Bibl. hisp. nova*, s. v., et Gallardo, *Ensayo de una bibl. española de libros raros y curiosos*, t. III, col. 334.

2. *Antiguedad y excelencias de Granada*, Madrid, 1608, fol. 138.

confirmer et s'unit à son nègre. Salazar ne se serait donc guère trompé que sur le nom de l'épouse : l'histoire de la *manera*, indirectement confirmée par Pedraza, a des chances d'être vraie; il faut toutefois espérer qu'elle ne lui aura pas été contée par une des filles de l'entreprenant moricaud. Jean, que les Espagnols, émerveillés de son savoir, gratifièrent du surnom de *Latin*, enseigna longtemps la grammaire latine dans une école dépendant de l'archevêché de Grenade, sous les auspices de l'archevêque Pedro Guerrero et très protégé par la haute société grenadine. Il avait, paraît-il, un talent remarquable pour expliquer Térence[1]. Plaisant et de belle humeur, comme beaucoup de nègres, il passa joyeusement sa vie dans l'ancienne résidence de Boabdil et ne se décida à mourir qu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans. La réputation de cet Africain si docte dans la langue savante se répandit vite par toute l'Espagne; beaucoup d'écrivains du XVIe et du XVIIe siècle par-

1. Gallardo, *Ensayo*, t. I, col 872.

lent de Juan Latino, entre autres Cervantes, dans les vers d'Urgande :

Pues al cielo no le plugo
Que salieses tan ladino
Como el negro Juan Latino...,

et un auteur dramatique sévillan fort estimable, Diego Jimenez de Enciso, fit des aventures du nègre une comédie qui porte son nom : *Juan Latino.*

MOJAR. *Quando los niños quieren desafiarse, mojan el uno al otro la oreja con saliva.* « Quand les enfans se veulent deffier l'un de l'autre, ils se mouillent l'aureille avec de la salive. »

SALAR, « saler. » *No aviendo aves y lonjas, no presta el prado sus alhombras. Esto se dize porque las mugeres en Sevilla se van à passear à los prados, donde dizen el Alameda ; y quiere dezir el refran que el galan que no da aves y lonjas para merendar con ellas, no ay para que yr à los prados y alameda.* « N'ayant du gibier ny trenches de chair salée, le pré ne preste point son tapy.

L'on dit cecy pource que plusieurs femmes en Seville s'en vont promener à la prairie qu'on appelle ainsi une pourmenade d'arbres, et le proverbe dit que le galand qui ne donne la collation n'a que faire d'aller aux prez pour passer le temps. »

SALUDAR. *Saluda à los que son mordidos de perros raviosos. Yo quiero dar à entender en este lugar como ay saludadores en España que son el remedio de la gente que ha sido mordida de perros rabiosos.* « Il guerit ceux qui sont mordus des chiens enragez. Ie veux donner à entendre en ce lieu comme il y a des gens qui font le remede pour ceux qui sont atteints des morsures des chiens enragez. »

Cette analyse et ces extraits donneront, je pense, une idée suffisante de ce que représente le manuel auquel son auteur attachait une si grande importance. Certes, le *Miroir* a de grosses imperfections : fort incomplet comme traité de grammaire, il ne fournit pas non plus, dans le vocabulaire, tout ce qui serait désirable, les mots essentiels et les tour-

nures les plus usuelles qu'un Français avait besoin de connaître. Surtout — et l'on a pu s'en convaincre par les passages qui viennent d'être produits — il a été composé avec une grande négligence et un bien médiocre souci de l'exactitude. Le français de Salazar ressemble par moments à un charabia inintelligible, et son espagnol souvent manque de pureté et même de correction. Il s'en excuse, il est vrai, à la fin du livre, déclarant qu'il a fait de son mieux, sans toujours réussir à mettre vis-à-vis des expressions espagnoles des traductions françaises exactes. Évidemment, il ne savait pas assez de français pour trouver facilement dans notre langue les correspondants exacts ou approximatifs des idiotismes castillans. Beaucoup moins excusables sont les innombrables fautes matérielles du livre : coquilles, mots omis, ponctuation erronée, etc. Malgré tout, le livre fut utile ; il venait à son heure et il avait sur les autres grammaires espagnoles de l'époque composées par des Français le mérite d'être l'œuvre d'un Espagnol *naturel*, pas très instruit sans

doute et d'une éducation plutôt négligée, mais enfin d'un vrai Espagnol. On y sentait l'odeur un peu forte du terroir, on y apprenait, avec les mots servant à les désigner, des choses d'Espagne jusqu'alors peu familières à nos Français. Quoiqu'il affectât d'assez hautes prétentions nobiliaires en se rattachant à une famille classée, comme nous l'avons vu tout à l'heure, Salazar ne pouvait se donner cependant pour un cavalier accompli. Son livre témoigne qu'il avait dû hanter les corps-de-garde et même certaines sociétés assez douteuses ou vulgaires beaucoup plutôt que les cercles de la cour; aussi toutes les gentillesses de langage qui émaillent ses dialogues ou son vocabulaire ne sont-elles pas du meilleur goût ni de l'air le plus galant. Si nos gentilshommes en ont usé sans précaution dans le voyage d'Espagne, ils ont pu s'exposer à quelques mécomptes et même à quelques mésaventures. Il n'importe, ce *Miroir*, qui ne reflétait qu'imparfaitement le monde espagnol, a toutefois déniaisé bien des gens qui ignoraient tout de ce monde; il leur a mis

dans la tête des mots et des phrases, il les a au moins préparés à en apprendre davantage. La forme elle-même un peu décousue du livre et son ton familier n'ont pas nui à son succès qui s'affirma par plusieurs éditions publiées à Paris et à Rouen pendant le cours du XVIIe siècle.

Mais nous n'avions pas attendu Salazar pour nous initier à la connaissance de la langue espagnole : des Français, sans parler de plusieurs Flamands et Italiens, l'avaient précédé dans cette voie; aussi, après la publication de son livre, eut-il à soutenir la concurrence assez vive de quelques rivaux. Il convient donc d'examiner maintenant l'état des études espagnoles en France dès la fin du XVIe siècle jusqu'au moment où apparaît notre auteur.

CHAPITRE II.

LA GRAMMAIRE ET LA LEXICOGRAPHIE ESPAGNOLES EN FRANCE AU COMMENCEMENT DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

« Je treuvay ce matin, à la messe, des « oraisons en espagnol entre les mains de « nostre fils; il m'a dit que vous les luy aviés « données. Je ne veulx pas qu'il saiche seule- « ment qu'il y ayt une Espagne[1]. » Voilà ce que Henri IV écrivait en 1608 à sa maîtresse, la marquise de Verneuil. L'ordre fut-il exécuté? Nous ne le savons pas. Possible que « nostre fils », lequel devint évêque de Metz, n'apprit jamais l'espagnol; mais ce qui ne fait aucun doute, c'est que les Français en général ne poussèrent pas la haine du nom

1. *Lettres missives de Henri IV*, t. VII, p. 665.

espagnol aussi loin que leur roi. Même au plus fort de la lutte, beaucoup des nôtres estimèrent que le patriotisme ne consistait pas à ignorer systématiquement les choses et la langue de la nation voisine et ennemie ; qu'on pouvait, sans trahir son pays, se persuader « qu'il y avait une Espagne », et que c'était même le meilleur moyen pour vaincre cette puissance rivale qui avait si longtemps tenu en échec les armes du premier roi Bourbon.

Comme on devait s'y attendre, les premiers pays étrangers qui se vouèrent à l'étude de la langue espagnole furent les Pays-Bas et l'Italie, où, par suite du contact permanent entre indigènes et Espagnols, résultat des circonstances politiques, cet idiome s'était assez vite répandu et s'imposait comme s'imposent toutes les choses revêtues du prestige de la force et de la gloire. Dès l'avènement surtout de Charles-Quint à l'Empire, l'espagnol devint en quelque sorte la langue officielle des vastes états échus au fils de Jeanne la Folle. Quiconque veut vivre à la cour de l'Empereur et se pousser dans les emplois est tenu de pos-

séder peu ou prou le castillan des chancelleries et des bureaux. Des maîtres se mettent donc à l'enseigner, et les imprimeurs de Louvain, d'Anvers et de Venise livrent au public des grammaires, des dialogues et des vocabulaires conçus généralement dans un esprit très pratique. On va au plus pressé, on ne note que les mots les plus usuels, on compose essentiellement des guides de la conversation, sans s'embarrasser beaucoup des règles de la grammaire ou de la syntaxe; mais on s'efforce, d'autre part, d'expliquer la façon correcte de prononcer les consonnes et les voyelles espagnoles en les transcrivant soit en français, soit en italien, soit en flamand. Ces transcriptions de sons donnent encore aujourd'hui à ces petits traités élémentaires un certain prix : le linguiste y puise des renseignements sur la valeur des signes employés dans l'orthographe espagnole et sur les variations qui se sont produites dans la prononciation du castillan.

Le plus ancien manuel de la langue espagnole à l'usage des étrangers parlant français

et flamand paraît être un recueil de phrases ainsi décrit par le fameux bibliophile Ferdinand Colomb, dans le catalogue de sa bibliothèque : « Vocabulario para aprender frances, español y flamini (*sic*). Incipit : *Au nom du père*. Desinit : *In gloria eternal*. Et non procedit per ordinem alphabeti, sed ponit unam clausulam gallicam et aliam idiomate flaminio et postea hispanico. Est in 4°, 3 col. Impr. Antuerpiae, año 1520, 14 novembris. » Et le fils naturel du grand navigateur ajoute qu'il a acquis l'exemplaire de ce manuel trilingue à Aix-la-Chapelle, en février 1522, pour la somme de 6 feni (pfennigs)[1]. On voudrait, à cause de sa date fort ancienne, en savoir un peu plus long sur le contenu de ce petit volume, qui n'a peut-être pas encore quitté les armoires de la Colombine, mais que personne depuis Gallardo ne semble avoir examiné.

Après le *Vocabulaire* français-flamand-espagnol de 1520, les Pays-Bas et l'Italie four-

1. Gallardo, *Ensayo de una biblioteca española de libros raros y curiosos*, t. II, col. 516.

nissent dès la seconde moitié du XVI[e] siècle un assez grand nombre d'ouvrages destinés à l'étude du castillan, dont le recensement et la description détaillée se trouvent soit dans la *Concise Bibliography of spanish Grammars and Dictionaries* de M. William I. Knapp (Boston, 1884), soit surtout dans la riche *Biblioteca histórica de la filología castellana* du comte de La Viñaza (Madrid, 1893). Nous avons ainsi l'*Institution très briève et très utile pour apprendre les premiers fondemens de la langue española* (Louvain, 1555), en castillan, en français et en latin; la *Gramatica castellana,* du licencié Villalon (Anvers, 1558), livre important et curieux; les *Conjugaisons, regles et instructions mout propres et necessairement requises pour ceux qui desirent apprendre françois, italien, espagnol et flamen*, par Gabriel Meurier (Anvers, 1558)[1], et quelques

1. Bibliothèque nationale, Réserve X 955. Ce livre a été omis par La Viñaza; Knapp n'en cite qu'une édition de 1568, qu'on trouve souvent réunie aux *Coloquios familiares*, du même auteur, aussi imprimés à Anvers en 1568.

autres traités de moindre importance; puis, en Italie, le *Paragone della lingua toscana et castigliana*, d'Alessandri (Naples, 1560); les notables *Osservationi della lingua castigliana*, de Giovanni Miranda, dont la première édition fut publiée à Venise, en 1566[1], par cette maison Giolito de' Ferrari, qui a tant contribué à répandre la connaissance de l'Espagne en Italie. Il faudrait signaler aussi divers ouvrages grammaticaux composés en Angleterre, soit par des Anglais tels que Richard Percival, William Stepney et John Minsheu, soit par des Espagnols résidant en Angleterre, comme par exemple le protestant Antonio del Corro, auteur d'une *Spanish Grammer with certeine Rules teaching both the Spanish and French tongues*, augmentée d'un dictionnaire, par John Thorius, gradué de l'Université d'Oxford (Londres, 1590).

Mais la France? Notre pays n'a-t-il pas

1. Et non pas 1567 ou 1568, comme le notent Knapp et La Viñaza.

aussi collaboré de bonne heure à ce travail linguistique qui occupait même les ennemis les plus acharnés de la puissance espagnole, ceux qui virent sombrer dans leurs eaux et sur leurs côtes les gros galions de la trop fameuse Armada? Si l'on en croyait M. Charles Joret, la France pourrait présenter une grammaire espagnole antérieure à la seconde moitié du XVI[e] siècle, antérieure, par conséquent, à l'*Institution* de Louvain. Dans son livre *Du C dans les langues romanes* (Paris, 1874), M. Joret cite (p. 151) une *Parfaite méthode faite pour entendre, écrire et parler la langue espagnole*, laquelle aurait paru à Paris en 1546; mais c'est une erreur et d'autant moins explicable que le savant philologue a eu sous les yeux un des exemplaires de ce livre conservé à la Bibliothèque nationale, où la vraie date, c'est-à-dire 1596, se lit très clairement au bas du titre. D'ailleurs, il suffisait de constater que la grammaire en question renvoie souvent à l'*Araucana* d'Ercilla pour se convaincre que cette méthode n'a pu être rédigée qu'après 1569, date de la publication

de la première partie du poème. Cinquante ans de plus ou de moins, cela fait une différence appréciable, et il semble d'autant plus nécessaire de signaler ce lapsus de M. Joret qu'il a trompé d'autres grammairiens comme M. Paul Fœrster et l'éminent Colombien Don Rufino José Cuervo, qui ont tiré parti des données de la *Parfaite méthode* pour fixer la prononciation de quelques consonnes castillanes. Il nous faut donc renoncer à la satisfaction d'avoir devancé les grammairiens de Louvain, d'Anvers, d'Italie et même plusieurs Anglais. A première vue, on peut s'en étonner. Comment les plus proches voisins de l'Espagne se seraient-ils laissés distancer à ce point par d'autres? J'avoue que le fait me paraît assez extraordinaire et que je ne serais point surpris qu'on dénichât quelque grammaire espagnole imprimée en France antérieure de plusieurs années à la *Parfaite méthode*. De toutes façons, on ne découvrira rien, je crois, de très important; la grammaire anonyme de 1596 restera le premier travail vraiment sérieux et approfondi qu'un

Français ait consacré à la langue castillane. En voici le signalement :

La | parfaicte | methode povr en | tendre, escrire, et | parler la langue Espagnole, diui | sée en deux parties. | *La premiere contient briefuement les reigles de Grammaire. | La seconde, les recherches des plus beaux enrichisse | mens de la langue qui seruent à la compo | sition et traduction.* | A Paris, | Chez Lucas Breyel au Pallais, en la gallerie | par où on va à la Chancellerie. | M.D.XCVI.

In-8° de 97 feuillets. Marque d'imprimeur avec la légende : *Per opposita.* Certains exemplaires portent : *Chez Matthieu Guillemot*, au lieu de : *Chez Lucas Breyel.*

Rien dans ce petit livre ne décèle la personnalité de l'auteur ; mais fort heureusement nous savons par ailleurs le nom de celui qui l'a composé. Une note manuscrite que porte l'un des deux exemplaires de la Bibliothèque nationale[1], dit ceci : « Par N. Charpentier,

1. Réserve X 2077. Cet exemplaire, incomplet à la fin, ne compte que quatre-vingt-neuf feuillets ; l'autre exemplaire complet porte la cote : Réserve X 2592.

« filz de Carpentarius lecteur du Roy, ennemi « de Ramus. Ce Charpentier icy fut roué à « Paris tout vif au mois d'avril 1597 pour une « entreprise sur Rouen et autres villes mari- « times par les Espagnols, a la sollicitation « du deffunt evesque de Nantes, lors evesque « de S[t] Malo; il s'y employa. » Cette affirmation catégorique demande à être confirmée par d'autres témoignages, car on ne sait de qui elle émane. Notre Salazar va nous venir en aide et nous tirer d'embarras. Au cours d'une polémique qu'il eut à soutenir contre César Oudin et dont il sera longuement parlé plus bas, Salazar ne manqua pas d'opposer la *Parfaite méthode* à la *Grammaire espagnole* de son concurrent, et il le fit en ces termes : « Rappelez-vous, je vous prie, de celui « qui fut roué en place publique parce qu'il « enseignoit la langue espagnole... Celui-là « fit une grammaire (meilleure que la vôtre), « intitulée *La parfaite méthode* », etc.[1]. Ainsi Salazar corrobore le dire de l'auteur de

1. *Response apologetique au libelle d'un nommé Oudin*, Paris, 1615, p. 13.

la note, quoiqu'il se trompe sans doute sur le motif du supplice de ce Charpentier : même en 1597, rouer quelqu'un parce qu'il enseignait l'espagnol eût paru excessif. La vérité doit être, comme l'indique la note, que Charpentier, fils d'un autre Charpentier, professeur au Collège de France, qui joua un si vilain rôle dans l'affaire de Ramus, participa ou passa pour avoir participé à quelque complot en faveur de l'Espagne, qui menaçait encore de divers côtés le nouveau gouvernement de Henri IV. C'est ce qui semble bien résulter aussi du rapport de L'Estoile :

Le jeudi 10e avril, ung nommé Charpantier, fils de feu maistre Jacques Charpantier, lecteur et medecin en l'Université de Paris, homme estimé docte de son temps, mais mal famé, grand massacreur, et qui à la Saint-Berthélemi avoit fait tuer ce grand personnage Ramus, fust mis sur la roue, en la place de Grève, à Paris, avec un nommé Des Loges, courier : lequel en passant à Saumur avoit esté arresté par M. Du Plessis Mornay, gouverneur de ladite place, et envoié au Roy avec ses pacquets, lesquels contenoient des menées estranges contre le Roy et son estat. Char-

pantier ne parla que généralement et peu, et mourust résolu. Son compagnon, au contraire, mourust fort irrésolu et parla beaucoup. Tous deux plaignèrent la misere de la France, et de Paris nommément... [1].

Félicitons-nous de ce que le premier auteur français d'une grammaire espagnole ait au moins su expier ses fautes — si fautes il y eut — en mourant courageusement. Ce Charpentier, au surplus, avait du mérite; il s'élève au-dessus de la moyenne de ses confrères les maîtres de langues modernes par une instruction linguistique sérieuse, — il sait du grec — et possède une certaine connaissance de la littérature espagnole assez rare chez les purs grammairiens. Plusieurs érudits de nos jours, comme on l'a rappelé, ont déjà mis à profit les remarques de Charpentier sur la prononciation de certaines consonnes du castillan. J'insisterai sur d'autres points qui mettent en lumière l'instruction étendue et l'ingéniosité de l'auteur. Dans le chapitre des conson-

1. *Mémoires-journaux de Pierre de L'Estoile,* t. VII (1595-1601), Paris, 1879, p. 91.

nes, il a bien vu le parallélisme des graphies *ñ* et *ll* : « *N* à *ñ* se rapporte comme *l* à *ll* et se doibvent tous deux prononcer mollement : de là vient que ès plus vieilles impressions et plus antiques sepultures le mot de *señor* se trouve escript par double *n*, ce qui pourroit aussi avoir esté faict par lignorance des imprimeurs et sculpteurs, qui pensoient que le tiltre servist pour double *n*. Es plus correctes impressions anciennes, il se trouve escript par *ny*, comme retiennent encores pour le iourd'huy les Catalans et Valenciens. Les Portugais, afin de le proferer plus mollement, y adioustent *h* : *senhor*. » Sauf qu'il ne se rend pas bien compte du rapport entre les graphies *ñ* et *nn*, celle-ci étant la plus ancienne exactement correspondante à *ll*, tandis que *ñ* en représente l'abréviation, — ce qui n'empêche pas d'ailleurs *ll* et *nn* d'avoir eu aussi, en même temps, la valeur de lettres doubles, — et sauf qu'il aurait pu savoir que *ny* ne se rencontre en castillan que dans la région du nord-est, le reste est bon. Charpentier a bien vu encore que *San-*

cho vient de *Sanctus* dans le proverbe *Al buen callar llaman Sancho;* il se trompe, il est vrai, en tirant *gozo* de *gaudium* [1], mais il semble sur le point de se corriger en ajoutant « combien que en plusieurs impressions d'Espagne on lise *gozo* par *c con cedilla;* » il remarque que l'article appuyé *l'ojo*, *l'arco* « ne s'use en Castille, ains seulement au royaume d'Aragon »; il a hésité à admettre le genre féminin de *pro*, malgré l'expression *buena pro os haga,* mais un exemple de Juan de Mena le rassure; il sait que *mar* est des deux genres et cite à ce propos des exemples de Boscan et d'Ercilla; il montre par diverses citations qu'il a bien lu les épîtres de Guevara, ce livre si riche en bonnes locutions; il a des vues sur l'histoire de la langue et note des formes anciennes : *seyendo, haved*, *pon*, et les participes présents tels que *aplaciente*, *rampante*, d'après la *Crónica troyana*, Juan de Mena, les romances; il tient compte aussi du parler « villageois » et des particu-

1. Voyez, sur l'étymologie de *gozo*, une note ingénieuse de M. Ford, *Romania*, t. XXVII, p. 288.

larités locales. En somme, malgré ses lacunes et ses erreurs bien excusables, cette première grammaire, travail personnel et original, nous fait honneur, et l'on doit regretter que Charpentier n'ait pas pu la compléter par la seconde partie annoncée sur le titre, car nous n'avons dans le petit volume de 1596 que la première, comme nous le fait savoir l'avis au lecteur :

Amy lecteur, m'estant tombé entre les mains ce premier traicté de la langue espagnole, ou sont contenües certaines reigles pour aysement l'entendre et parler, il m'a semblé fort à propos de le mettre en lumiere et vous en faire part. Il servira de monstre et d'essay pour me resouldre à vous faire part aussi bien du second; car si ie sens tant soit peu que ce premier soit chose qui vous contente et agrée, ie m'esforceray de ne vous faire gueres attendre apres l'autre : lequel n'estant rempli des difficultez de grammaire, comme le present, ains des plus belles et curieuses recherches de ceste langue, sera sans doubte aussi bien, ou mieux, receu en vostre endroit que ce premier.

Mais la promenade en Grève et la roue du

bourreau nous ont privés pour toujours de ces « belles et curieuses recherches. »

Le second en date de nos grammairiens porte un nom bien connu de tout hispanisant : César Oudin. Fils de Nicolas Oudin, grand prévot de Bassigny[1], César entra au service de Henri IV, alors roi de Navarre, et fut employé par ce prince dans diverses négociations en Allemagne et ailleurs ; en récompense de quoi, il reçut la charge de secrétaire et interprète des langues étrangères par lettres du 11 février 1597 ; il mourut le 1er octobre 1625. Voilà ce que nous apprend le Dictionnaire de Moréri. Jal a ajouté à cette notice biographique quelques renseignements touchant les deux mariages de l'interprète : le premier conclu avec Marie de La Vaquerie, — d'où un fils, baptisé le 27 février 1595, sous le nom d'Antoine, qui succéda à son père dans sa charge ; — le second avec Thomasse Basset, et qui fut célébré le 8 février 1614. Jal nous dit de plus que César, mort le 1er octobre 1625,

1. César appelle cette province le « pays de ma naissance. » (*Grammaire espagnole,* éd. de 1597, fol. 81 v°.)

fut enterré le 3 dans l'église de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, à Paris [1]. Sur la date de la nomination de César Oudin à la charge de secrétaire interprète, nous n'avons que l'affirmation de Moréri; mais cela suffit, puisque Oudin lui-même la confirme dans le titre de son premier ouvrage, comme on va le voir. On ne s'explique donc pas l'omission de son nom dans des listes de secrétaires interprètes qui nous ont été conservées et qui devraient être complètes [2] : César Oudin n'y figure qu'à partir de l'année 1610.

Oudin eut hâte de justifier le choix que Henri IV avait fait de sa personne, pour le mettre dans l'emploi d'interprète, en publiant le premier fruit de ses études espagnoles et de sa connaissance pratique de la langue castillane :

Grammaire | et observations | de la langve | Espagnolle recueillies et | mises en

1. *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire,* Paris, 1867, p. 928.

2. Bibliothèque nationale. Mss. Fonds français 7854, fol. 183, et Collection Clairambault 837, p. 3305 et 3563.

François. | *Par* CESAR OVDIN, *Secretaire Inter* | *prete du Roy ez langues Germanique,* | *Italienne et Espagnolle.* | A PARIS, | Chez MARC ORRY, rüe S. Iaques | au Lyon Rampant | M.D.XCVII. | *Auec Priuilege du Roy.*

In-8° de 6 ff. prél., 149 ff. chiffrés et un feuillet pour l'extraict du privilège donné à Paris le 18 décembre 1596.

Il existe de cette grammaire des exemplaires portant la date de 1596 au lieu de 1597, par exemple celui de la bibliothèque de Reims, et qui offre cette particularité que les feuillets non chiffrés y sont autrement disposés : trois ff. en tête pour la dédicace et le privilège et trois ff. à la fin pour la table[1]. Peut-être l'exemplaire de Reims nous représente-t-il bien la première édition du livre. Il y a lieu de se demander toutefois si Oudin a pu prendre publiquement, en 1596, le titre de secrétaire interprète qui ne lui fut octroyé qu'au

1. Je dois la description de cet exemplaire que je n'ai pas vu à M. L. Demaison, archiviste de la ville de Reims.

mois de février de l'année suivante, et si la date de l'exemplaire de Reims ne provient pas tout simplement d'une bévue de l'imprimeur. Quoi qu'il en soit, la grammaire d'Oudin, dont le privilège n'est que du mois de décembre 1596, doit être un peu postérieure à la *Parfaite méthode* de Charpentier.

La grande fortune du petit livre, la faveur dont il jouit longtemps, non pas seulement en France, mais à l'étranger, ne semblent pas répondre au premier abord à son mérite assez mince. Cette grammaire est bien l'œuvre d'un maître de langues de vues un peu courtes; nous n'y retrouvons ni les humanités ni la curiosité linguistique qui suggèrent à Charpentier nombre d'observations intéressantes; sans compter qu'Oudin doit beaucoup au manuel d'un de ses prédécesseurs, les *Osservationi* de Miranda, qu'il cite d'ailleurs consciencieusement, et que son information ne dénote pas un travail personnel très intense. Pour être équitable, il convient cependant de reconnaître qu'Oudin a assez bien atteint le but qu'il s'était fixé, qu'il a réussi à

donner au public pour lequel il écrivait un résumé clair et suffisamment complet de la grammaire espagnole : le succès du livre a tenu surtout à sa bonne ordonnance. Puis, ne l'oublions pas, l'interprète n'en était qu'à ses débuts d'hispanisant; il manquait encore de lecture, il fera mieux plus tard. Et déjà dans ce premier écrit, Oudin témoigne de quelque connaissance de la littérature. En fait d'auteurs, il cite la *Diane* de Montemayor, l'*Examen de ingenios* de Juan Huarte (à propos de l'étymologie d'*hidalgo*) et les Epîtres de Guevara; il montre aussi un certain sens linguistique en rapprochant un mot espagnol d'une forme correspondante d'un patois français : « Il m'est souvenu, en passant, d'un mot « qui s'use au Bassigny, pays de ma nais- « sance, qui est *chavoir*, lequel vaut propre- « ment *caber*, en la signification de *capi* latin « ou *contineri* » (fol. 81 v°). Fait curieux à noter : Oudin, dans la dédicace de son livre à René Potier, seigneur de Tresmes, et Bernard Potier, seigneur de Blerencourt, fils tous deux du secrétaire d'État Louis Potier,

juge encore nécessaire de prendre des précautions et de marquer qu'il n'a pas composé sa grammaire par sympathie pour la nation voisine :

Ie ne doubte point que quelques uns ne se scandalisent, voyant que c'est vouloir enseigner la langue de nos ennemis ; mais ie les prie de croire que ie n'ay jamais pensé la faire valoir d'avantage par ce moyen, ains a esté mon seul but de faire entendre les livres qui se trouvent en icelle, afin qu'en lisant les Histoires de la conqueste des Indes, on voye les cruautez que les Espagnols y ont exercées ; qu'ils considerent aussi que les plus grands capitaines sont louez par les historiens pour avoir sçeu plusieurs sortes de langues, et que c'est en effect le moyen de descouvrir les menées de son ennemy de l'entendre parler.

A la bonne heure, et voilà des sentiments de nature à rassurer les lecteurs patriotes! Mais, au fait, pourquoi s'en étonner? La guerre durait toujours entre les deux nations : sans doute, on pouvait en prévoir la fin, la paix qui devait s'appeler de Vervins se préparait, mais elle n'était point encore conclue, et

les Espagnols ne nourrissaient certes pas à notre égard de meilleures intentions que celles que trahit notre secrétaire interprète.

La grammaire d'Oudin, je l'ai dit, réussit fort. En 1604, deuxième édition, revue et augmentée d'un certain nombre de proverbes espagnols expliqués en français, et ici l'auteur ajoute à son titre d'interprète du Roi celui de secrétaire de la chambre du prince de Condé. En 1606, troisième édition dédiée à deux frères Fugger, Maximilien et Jacques, de la grande maison des banquiers d'Augsbourg, qui possédaient de gros intérêts en Espagne et devaient s'intéresser à la langue de ce pays. « Il a desja fait deux voyages par « la France, dit Oudin de son livre ; mais, à « ce troisiesme, se sentant un peu plus fort, « il a resolu de passer outre et sous vostre « faveur aller visiter les nations estrange- « res... Je n'useray point de long discours « pour vous persuader de le trouver agrea- « ble, ains plutost employeray une humble « priere de ne vouloir desdaigner le service « qu'avec iceluy ie vous presente, memoratif

« de la faveur que je receus de Monsieur le « baron Jean Fugger vostre frere[1], lorsqu'il « estoit par deçà, ayant daigné honorer mon « petit logis de sa personne et de son nom. » Cette fois, Oudin ajoute à son texte un dialogue entre cinq gentilshommes amis, Guzman, Rodrigo, don Lorenço, Mendoça et Osorio, que nous verrons reparaître dans ses *Dialogos muy apazibles*. En 1610, quatrième édition dédiée à Henry de Loménie, conseiller du Roi et secrétaire de son cabinet, édition textuellement répétée en 1612. J'interromps ici cette revue bibliographique, parce que dorénavant l'histoire de la grammaire d'Oudin se complique de celle de sa polémique avec Ambrosio de Salazar dont j'aurai à traiter plus tard en détail.

La grammaire de César Oudin ne représente qu'une petite partie des travaux du laborieux interprète dans le champ des études

1. Les trois frères, Maximilien, Jacques et Jean, étaient fils d'un Jacques Fugger († 1598) ; le premier mourut en 1629, le second en 1607 et le troisième en 1633 (Hæbler, *Die Geschichte der Fugger'schen Handlung in Spanien*, Weimar, 1897, p. 20).

espagnoles. Pendant plus de vingt années, il ne cessa de produire pour initier les Français aux œuvres qu'il estimait les plus importantes ou les plus assimilables de la littérature castillane et pour leur donner les moyens de les bien entendre. Je ne saurais, sans sortir de mon sujet, examiner en détail toutes ces publications ; je dois cependant en dire quelques mots, car elles ont en vue, pour la plupart, l'enseignement de la langue et de la grammaire.

Et d'abord, un recueil de proverbes : *Refranes o proverbios españoles traduzidos en lengua francesa. Proverbes espagnols traduits en françois.* Dédié à Henry de Gondy, duc de Retz, le livret parut en 1605 chez Marc Orry, rue Saint-Jacques, au Lyon rampant. Oudin le qualifie un « petit ramas de quel-« ques prouerbes castillans que i'ay tirez « la plus-part du liure intitulé *Refranes ó* « *Prouerbios glosados,* et le reste de diuers « endroits. » Très pauvre, à coup sûr, si on le compare aux amples collections publiées en Espagne au XVIe siècle, et notamment à la

principale source d'Oudin, aux *Refranes ó proverbios* de Hernan Nuñez, le compendium de notre auteur se recommande au moins par ses traductions, par quelques rapprochements heureux avec d'autres *refranes* castillans et des proverbes français. Si Oudin ne trouve pas toujours l'expression juste, s'il est parfois trop littéral ou obscur, on doit lui savoir gré de ses efforts et des explications qu'il donne des idiotismes ou des jeux de mots intraduisibles ; son choix a fait connaître et apprécier dans les pays du Nord quelques bribes de l'immense littérature parémiologique espagnole qui excitait l'admiration de J. Scaliger : « Proverbia Hispani habent praestantissima[1]. » Le nombre assez considérable des réimpressions de ce premier recueil de proverbes espagnols traduits en français prouve qu'il répondait à un besoin généralement senti ; il était aussi une bonne préparation à l'ouvrage beaucoup plus ample et d'une utilité plus immédiate qu'annoncent

1. *Scaligerana*, Cologne, 1667, p. 211.

ici même quelques distiques « au lecteur » signés par un Crispinus Gericius Elbingensis Borussus. Après avoir loué la grammaire et les proverbes, ce panégyriste ajoute :

Idem (Oudin) grande brevi vocum penus edet et auctum,
E quo depromes singula verba statim.

C'est l'annonce du *Tesoro de las dos lenguas francesa y española; Thresor des deux langues françoise et espagnolle, auquel est contenue l'explication de toutes les deux respectivement l'une par l'autre, divisé en deux parties;* toujours chez Marc Orry et sous la date de 1607 : le privilège est du 4 mai 1606, l'achevé d'imprimer du 16 janvier 1607. De tous les livres de César Oudin, il est le seul qui soit encore souvent consulté et qui conserve aujourd'hui une partie notable de la valeur que lui reconnaissaient les Français de Henri IV et de Louis XIII. Peut-être même ceux qui n'ont pas à leur portée les anciens lexiques espagnols, et entre autres le *Tesoro* de Covarrubias, exagèrent-ils un peu le prix de cet autre *Trésor* d'Ou-

din ; mais ils ont raison de le consulter, ne serait-ce que pour les traductions qui fournissent souvent de bons vieux mots expressifs et plus près du castillan que les mots de notre langue moderne. L'impression de ce *Trésor* fut marquée par un petit accident : un ouvrier imprimeur égara quelques épreuves, et c'est ce qui fait que dans la seconde partie française-espagnole le lecteur s'étonne de passer sans transition du mot *retorceure* au mot *rêver*. Heureux accident, qui permit à Oudin de convaincre de plagiat un concurrent assez hardi pour s'emparer du travail de notre interprète dont le succès avait franchi nos frontières. Dans la deuxième édition de Paris 1616, Oudin se donna le plaisir de démasquer son larron, un Girolamo Vittori, citoyen bolonais, compilateur d'un *Tesoro de las tres lenguas francesa, italiana y española*, qui fut imprimé à Genève en 1609, et où ce « messire fricasse », comme le nomme Oudin, oublia totalement de citer celui qu'il avait si effrontément pillé. Oudin, après avoir donné au lecteur quelques aver-

tissements touchant l'orthographe de la langue espagnole et « le moyen de faire son profit du présent recueil », règle son compte avec le Bolonais.

I'adiousteray à l'aduertissement cy-dessus que ceux qui ont fait imprimer ce *Tesoro* à Geneue, auec l'addition de la langue italienne et de quelques dictions espagnolles fournies par d'autres, n'ont pas oublié de s'attribuer l'honneur de l'auoir compilé, mais ils ne se sont pas aduisez de le conferer avec d'autres Dictionaires, tant François qu'Espagnols, où ils eussent trouué qu'en la premiere edition faite à Paris, il manque (par la faute des Imprimeurs) vne page entiere en la lettre R, de la seconde partie qui est Françoise Espagnolle, à sçauoir depuis le mot *retordre* iusques à *réuer*; preuue suffisante, puisque le mesme deffault est en leur impression, qu'ils ne se sont seruis que de nostre premier exemplaire [1]. »

Au *Trésor* et à la *Grammaire* se rattache assez étroitement une traduction publiée chez Marc Orry, en 1608, de sept dialogues qu'un

1. Ces avertissements se trouvent encore dans la troisième édition de 1621.

Espagnol avait fait imprimer à Londres quelques années auparavant[1]. Oudin donna l'un en regard de l'autre, et le texte castillan et sa traduction : *Dialogos muy apazibles escritos en lengua española y traduzidos en frances. Dialogues fort plaisans escrits en langue espagnolle et traduits en françois*[2]. Ces dialogues sont surtout connus par le *rifacimento* d'un autre Espagnol réfugié en France, Juan de Luna, continuateur du *Lazarille de Tormes*, qui, mécontent des fautes qu'il y nota, leur fit subir une toilette très complète et les présenta au public français, purifiés, polis et augmentés de cinq dialogues de son cru, sous le titre de *Dialogos familiares en los quales se contienen los dis-*

1. Knapp dit en 1591, dans *The spanish Schoole Master* de William Stepney; Sbarbi le conteste et affirme que ces sept dialogues n'ont paru qu'en 1599 dans une édition de la grammaire de Percival, par John Minsheu. Je ne suis pas en mesure de trancher cette question.

2. Cette édition de Paris, 1608, est citée par Sbarbi, *Monografia sobre los refranes*, Madrid, 1891, pp. 133 et 134. Je n'ai vu que celle de Bruxelles, 1611. Celle de 1622 est augmentée d'un « Nomenclator o registro de algunas cosas curiosas y necesarias de saberse a los estudiosos de la lengua española. »

cursos, modos de hablar, proberuios y palabras españolas mas comunes, etc. (Paris, 1619.)

Il nous reste maintenant à signaler quelques publications d'Oudin qui n'appartiennent pas, à vrai dire, à la littérature grammaticale ou lexicographique, mais qui dans la pensée de l'auteur devaient néanmoins servir à répandre le goût des choses espagnoles en France : il s'agit soit d'éditions d'œuvres castillanes, soit de traductions de castillan en français ou de français en castillan. Le premier en date de ces utiles travaux est une réimpression de la *Silva curiosa* de Julian de Medrano, sorte de pot-pourri d'historiettes, de bons mots, de proverbes et de pièces de vers, publié en 1583 à Paris par un Navarrais attaché à la cour de la reine Marguerite et qui date la dédicace de son livre à sa reine de l' « hermitage du bois de Vincennes. » Pour allonger un peu la sauce, Oudin ajouta au texte de Medrano la nouvelle du *Curioso impertinente* tirée de la première partie du *Don Quichotte* de Cervantes, quoi-

que rien ne l'indique dans le titre du petit volume : *La Silva curiosa de Iulian de Medrano, cavallero navarro, en que se tratan diversas cosas sotilissimas y curiosas, muy convenientes para damas y cavalleros, en toda conversacion virtuosa y honesta. Corregida en esta nueva edicion y reduzida a mejor lectura por Cesar Oudin.* Paris, Marc Orry, 1608. Le choix de cette addition semble lui avoir été suggéré par la publication en cette même année 1608 de la nouvelle en question (texte espagnol et traduction française), par Nicolas Baudouin[1], dont le privilège est du 26 avril : *Le curieux impertinent. El curioso impertinente, traduict d'espagnol en françois par Ni. Baudouin.* Paris, Jean Richer, 1608[2].

1. Ni. (Nicolas) Baudouin et non pas J. (Jean) Baudouin, comme l'indique le *Catalogue des livres du baron James de Rothschild*, t. II (Paris, 1887), nº 1749, sur la foi du catalogue La Vallière, nº 10424, qui a mal reproduit le titre de l'exemplaire aujourd'hui conservé à l'Arsenal, B. L. 17657. Ce Ni. Baudouin doit être l'éditeur des *Rodomontades*.

2. Un autre extrait du *Don Quichotte,* qui comprend avec quelques changements l'histoire de Marcelle et le parallèle entre les armes et les lettres parut à Paris en 1609, en espagnol et en

L'insertion, par Oudin, dans la *Silva* de Medrano de ce morceau du *Don Quichotte* a donné lieu en Espagne, vers la fin du siècle dernier, à une discussion parfaitement oiseuse. Un abbé Estala, ayant appris que le *Curioso impertinente* figurait dans la *Silva* qu'il savait avoir été imprimée en 1583, s'empressa d'accuser Cervantes de plagiat. Tomás Sanchez n'eut pas de peine à montrer à cet abbé qu'il n'y avait pas regardé d'assez près et que le *Curioso impertinente* ne se trouve que dans la *Silva* de 1608[1].

En cette même année 1608, Oudin publie une revision d'un autre travail de Nicolas Baudouin : *La conversion d'Athis et de Cloride. La conversion de Atis y de Clorida. Traduzida en lengua española por N. Bau-*

français, sous le titre de *Homicidio de la fidelidad y la defensa del honor* (Bibl. de l'Arsenal, B. L. 17689). Cf. L. Rius, *Bibliografía crítica de las obras de Miguel de Cervantes*, t. II (Barcelone, 1899), nº 465.

1. Voy. sur cette affaire Sempere y Guarinos, *Ensayo de una biblioteca española de los mejores escritores del reynado de Carlos III*, t. V, p. 101, et Sbarbi, *Refranero general español*, t. X, p. VI.

douin. Vista y corregida por Cesar Oudin. Paris, chez Jean Gesselin, 1608[1]. Le livret, dont le privilège est du 2 novembre 1607, porte la dédicace suivante à Marguerite de Valois, la reine qui avait déjà reçu l'hommage de la *Silva* de Medrano :

A la Reyna Margarita. Madama, Andando por essas librerias buscando algunos libros que fuessen de mi profession, tope a caso entre otros con un tratadico llamado « La Conversion de Atis y de Clorida », compuesto en frances algunos años ha por un personaje tal como la obra por si lo muestra : el yva traduzido en lengua española y dedicado a V. M^d^. Pero, leyendole, eche de ver por lo poco que alcanço desta lengua que se avian dexado passar algunas faltillas contra las reglas de grammatica, y assi no quise, o por lo menos aconseje al librero, que no lo dexasse parescer delante de su real presencia, sin que primero fuesse un poco remendado. Rogome pues que yo pusiesse la mano en el para purgarle : lo qual hize con la misma intencion de presentarle a V. M^d^, pero, quiça, no con la misma pretension que tenia el que hizo la primera traducion, a la qual yo le dexo

1. Bibl. de l'Arsenal, B. L. 14621.

abierto el camino que me mostro para quando bolviere de un viage adonde el al presente està. Solo me atrevere a dezir a V. M[d] que si la obra fuere de algunos quilates, no carescera de gloria el averla emprendido; pero mayor le causara al traduzidor el averle escogido tal tutora como es V. M[d]. Y si por ventura quedo algun rastro de cosa menos que bien hecha, yo me contentare que toda la culpa recuda en mi, y no sera mucho que pierda el juego, pues yo descubro mi punto...

El mas humilde criado de V. M. que sus reales manos besa

Cesar Oudin.

Plus intéressante à divers titres est la publication bilingue suivante : un recueil d'épîtres morales du sieur de Nervèze, qu'une dame Françoise de Passier s'était employée à mettre en espagnol et que César Oudin, à la demande de l'auteur, que ne satisfaisait pas la traduction demeurée incomplète de M[me] de Passier, s'occupa de reviser et de compléter. La première traduction, imprimée à Thonon, en Savoie, et qui ne comprend que vingt-cinq lettres, est un livre des plus rares; j'en

dois la description bibliographique au comte d'Oncieu de la Bâtie qui en possède un exemplaire : *Cartas morales del señor de Narveza, traducidas de lengua franceza en la española por Madama Francisca de Passier. Dirigidas al excellentissimo señor Don Pedro Enriquez de Azevedo conde de Fuentes*. Impreso en Tonon, por Marcos de la Rua, estampador de la Santa Casa[1], con permission de los Superiores. MDCV. Pet. in-4°.

Françoise de Passier, célèbre par sa beauté et ses connaissances littéraires, était fille d'un second président du Sénat de Savoie; elle épousa un officier espagnol au service de Charles-Emmanuel Ier, qui portait le titre de major de Tarentaise et de conseiller d'État du duc de Savoie[2]. On s'explique ainsi et l'entreprise de Mme de Passier et sa dédicace au comte de Fuentes, gouverneur du Mi-

1. La « Sainte Maison » de Thonon, fondée par Clément VIII qui se proposait d'y établir une université, eut pour premier préfet saint François de Sales.

2. Je dois tous ces renseignements à l'obligeance de M. d'Oncieu de la Bâtie.

lanais de 1600 à 1610. L'édition corrigée et complétée par Oudin s'intitule ainsi : *Cartas morales y consolatorias del señor de Narveza, traduzidas en lengua castellana por Madama Francisca de Passier, de nuevo corregidas y añadidas de siete cartas, traduzidas por Cesar Oudin* (au-dessous le même titre en français). Paris, Toussaint du Bray, 1610, in-8°. Oudin a muni son travail de revision d'une épître dédicatoire en espagnol, datée de Paris le 4 août 1610 et adressée à Don Diego Pimentel, comte de Gelves, gouverneur du château de Milan, neveu du comte de Fuentes, dont je détache le passage suivant qui explique bien la part que notre interprète prit à cet ouvrage et qui nous donne un bon spécimen de son style espagnol.

Escusado fuera tomar yo este travajo, aunque es muy pequeño, si la Parca, enemiga del genero humano, no cortara antes de su tiempo el hilo a la vida de Madama Francisca de Passier, dama en verdad digna de mucha gloria y alabança por su raro ingenio y levantado espiritu, y por aver sido dotada de tantas

y tan excelentes virtudes, como claramente se conoce en esta traducion que ella hizo de frances en español de las Cartas morales y consolatorias del señor de Narveza que en este libro van escritas; porque ella pudiera con facilidad acabar las que quedavan por traduzir, aviendo ya llegado al numero de veynte y cinco, con no aver mas de treynta en todo el volumen. Mas pues Dios fue servido privar al mundo, aunque muy temprano, de persona tan acabada y de tales prendas, y tambien porque, como parece por una epistola del Doctor Francisco Garcilopez escrita al letor y puesta tras la dedicatoria, se imprimio la dicha traducion despues de la muerte de la dicha dama, no quiso el susodicho de Narveza que quedasse la obra imperfecta; y por esta causa aviendo el cobrado un exemplar de los impressos en Tonon, comunicomelo para que, cotejando la traducion española con el original frances, yo mirasse si acaso, o por descuydo, los impressores uvieran dexado passar algunas faltas : y assi lo repasse con la mayor diligencia y cuydado que pude, segun mis ordinarias ocupaciones me dieron lugar a ello; tambien acabe de traduzir las cinco Cartas que quedavan del libro, juntamente con otras dos que añadio el autor. Mas porque en esta impression (en la qual se pusieron juntos el español y el frances para que los que se de-

leytan en el estudio de las lenguas puedan aprovecharse de ambas) no se ha guardado la misma orden de las Cartas que hizo la sobredicha Madame de Passier, tampoco he querido señalar las que son de mi traducion : los curiosos las podran conocer en teniendo la una y la otra, y tambien veran las faltas que occurrieron en la primera, porque ay algunas no ligeras y que se apartan mucho de la intencion del que las escrivio.

Puis, nous avons une édition de la *Galatea* de Cervantes (Paris, Gilles Robinot, 1611), précédée d'une jolie lettre de la Galathée espagnole aux dames françaises et d'un avertissement d'Oudin qui fournit quelques renseignements sur ses voyages en Espagne et au Portugal et la difficulté qu'il éprouva à se procurer un exemplaire du célèbre roman pastoral. Voici cet avertissement :

A los estudiosos y amadores de las lenguas estrangeras S.

Llevome la curiosidad a España el año passado y moviome la misma, estando alli, a que yo buscasse libros de gusto y entretenimiento y que fuessen de

mayor provecho y conformes a lo que es de mi profession y tambien para poder contentar a otros curiosos. Ya yo sabia de algunos que otros (*sic*) vezes avian sido traydos por aca, pero como tuviesse principalmente en mi memoria a este de la Galatea, libro ciertamente digno (en su genero) de ser acogido y leydo de los estudiosos de la lengua que habla, tanto por su eloquente y claro estilo, como por la sutil invencion y lindo entreteximiento de intricadas aventuras y apazibles historias que contiene, de mas desto por ser del author que invento y escrivio aquel libro, no sin razon intitulado *El ingenioso hidalgo Don Quixote de la Mancha*, busquelo casi por toda Castilla y aun por otras partes, sin poderle hallar : hasta que, passando a Portugal y llegando a una ciudad fuera de camino llamada Evora, tope con algunos pocos exemplares ; compre uno dellos, mas leyendole vi que la impression que era de Lisboa tenia muchas erratas, no solo en los caracteres, pero aun faltavan algunos versos y renglones de prosa enteros[1]. Corregilo y remendelo lo mejor que supe ; tambien lo he visto en la presente impression para que saliesse un poco mas limpio y correcto que antes. Ruego os, pues, lo recibays con tan buena voluntad como es la

1. Cette édition était celle de Lisbonne 1590.

que tuve siempre de serviros hasta que y donde yo pueda.

C. OUDIN.

Puis, un *Portrait du tres chrestien roy de France Louys XIII*, par Cl. Garnier, et traduit de rime française en prose espagnole (Paris, Pierre Durand, 1612); puis, surtout, la traduction impatiemment attendue par notre public de la première partie de *Don Quichotte*, qui parut, dédiée au Roi, en 1614 (Paris, Jean Fouet), et fut répétée trois fois de 1616 à 1625. L'édition princeps de 1614 est une rareté bibliographique qui a été décrite par Léopold Rius, sous le n° 459 de sa *Bibliografía crítica de las obras de Miguel de Cervantes Saavedra*, t. I (Madrid, 1895)[1]. Un exemplaire, vendu par le libraire Sardou, de Bruxelles, à M. Daguin, et que son propriétaire actuel, M. de Marchéville, a bien voulu me permettre d'examiner, contient dans sa reliure la quittance délivrée par Oudin des trois

1. Il y a dans cette description une petite erreur. L'achevé d'imprimer est du 4 et non du 14 juin 1614.

cents livres que le Roi lui avait fait payer pour sa traduction. Je reproduis ce curieux document qui n'a été publié que dans un catalogue peu accessible de la librairie Sardou :

En la presence de moy (*blanc*), con^{er} et secretaire du Roy, Cezard Oudin, l'un des secretaires interprettes dud^{t} sieur es langues germanicque, itallyenne et espagnolle, a confessé auoir receu comptant de Me Vincent Bouhier, s^{r} de Beaumarchais, con^{er} du Roy en son Conseil d'Estat et tresorier de son espargne, la somme de trois cens liures dont Sa Ma^{e} luy a faict don en consideration de ses seruices et de la traduction qu'il a faicte par commandement de sa d^{e} Ma^{e} de L'histoire de dom Guixotte, d'espagnol en françois, de laquelle somme de trois cens livres ledict Oudin s'est tenu pour content et bien paié et en a quicté et quicte ledict sieur de Beaumarchais, tresorier de l'espagne susdict, et tous autres. Tesmoing mon seing manuel cy mis a sa req^{te}. Le vingt cinq^{me} jour de juing mil six cens quatorze.

C. Oudin.

Dargouges.

Voici maintenant l'épître du traducteur à Louis XIII, où ce souverain reçoit le conseil

d'apprendre au plus vite l'espagnol pour goûter dans la langue originale le chef-d'œuvre de Cervantes :

Av Roy. Sire, I'eusse bien desiré que vostre Majesté eust peu lire et entendre ce Cheualier errant en sa propre langue; mais le temps et les affaires ne l'ayant pas encore peu permettre, ie me suis auisé, apres auoir voyagé en sa compagnie quasi par tout son pays, et estant de retour en France, de luy monstrer à parler auec nos François. Le voicy donc, Sire, qui, comme Sainct Helme, paroist apres ceste tempeste (que tous les gens de bien ont tant apprehendee) pour donner du plaisir à ceux qui ne l'ont point encore veu. Ie ne le veux pas faire plus braue qu'il est, la veuë en descouurira le fait, seulement ie diray que sa lecture (si on la met à profit) sauuera la perte du temps, que plusieurs consomment à fueilletter les Romans fabuleux : et si vostre Majesté ne desdaigne de luy ietter vne fauorable et douce œillade, peut-estre luy esmouuera il quelque enuie de gouster sa langue originelle, en laquelle il a meilleure grace qu'en la nostre; car ie confesse librement que ie luy en oste beaucoup, tant par mon insuffisance, qu'aussi parce que des liures semblables se doiuent plustost interpreter de viue voix, que non

pas traduire. Que si d'auenture vostre Majesté desire vn iour d'en venir à ce point, ie m'asseure qu'elle en receura du contentement; ce luy sera vne chose fort facile, et comme en se joüant, et pour cest effect, il ne manquera pas vne infinité de personnes qui seront beaucoup plus capables que ie ne suis, que l'on y pourra appeller : encor qu'en bonne volonté, au trauail et diligence, ie ne le cederay à aucun...

Enfin, et pour terminer, un autre travail de revision, une édition nouvelle des *Amours de Théagène et de Chariclée* en castillan. Le roman d'Héliodore avait été traduit en espagnol au XVIe siècle sur le français d'Amyot, par un personnage qui se dit « secreto amigo de su patria[1]. » Peu satisfait de cette version, où il trouvait à reprendre et des infidélités et un style trop visiblement calqué sur notre langue, un second traducteur du nom de Fernando de Mena, domicilié à Tolède, s'aidant d'un texte latin et des conseils d'André Schott, l'érudit flamand professeur de grec en Espagne, se mit en devoir de donner au public péninsu-

1. Je n'en connais que l'édition d'Anvers, Martin Nuyts, 1554.

laire une meilleure traduction de la célèbre nouvelle. L'Héliodore castillan, revu et corrigé par Mena, parut à Alcalá de Henares en 1587 et fut plusieurs fois réimprimé depuis. C'est cette version-là que notre Oudin jugea à propos de présenter aux amateurs de castillan, sans donner d'ailleurs de ce choix peu heureux aucune raison valable ; le volume porte ce titre : *La Historia de los dos leales amantes Theagenes y Chariclea, trasladada de latin en romance por Fernando de Mena, vezino de Toledo ; vista y corregida por Cesar Oudin*. Paris, Pierre Le Mur, 1616.

Par cet ensemble considérable et si varié de travaux linguistiques et littéraires, César Oudin occupe la place d'honneur parmi nos hispanisants grammairiens du XVIIe siècle et mérite bien de l'occuper. Mettant à profit l'engouement momentané des Français pour une langue dont ils ne savaient à peu près rien avant la fin du XVIe siècle et qu'ils désapprirent trop vite, Oudin leur fabriqua honnêtement, et non sans adresse, les instruments indispensables qui leur permirent d'aborder

l'étude de cette langue, et il les initia par des traductions ou des éditions aussi correctes que possible à quelques-uns des livres à la mode ou qu'il jugeait capables de les amuser ou de les instruire. Estimons donc ce brave interprète de nos rois; tenons-lui compte de son grand et persévérant labeur, et soyons indulgents à sa mémoire plus que ne le furent de son vivant envers sa personne ceux qui, dans l'âpre lutte pour l'existence, soulignèrent impitoyablement ses fautes.

A côté d'Oudin et sans parler de notre Salazar que je vais reprendre tout à l'heure, il y en a d'autres, de moindres, Français et Espagnols. Les Pays-Bas, qui nous touchent de si près et qui, pour la langue, nous appartiennent, continuent de produire. Bruxelles, en 1599, nous envoie le dictionnaire d'un secrétaire de l'archiduc Albert, Henri Hornkens : *Recueil de dictionaires francoys, espaignolz et latins. Recopilacion de dictionarios franceses, españoles y latinos.* Bruxelles, Rutger Velpius, 1599. Ce Flamand, que le prince de Parme avait envoyé en Espagne où

il avait appris la langue, choisit bien son moment. En effet, par le mariage, célébré en 1598, d'Albert, gouverneur des Pays-Bas, avec la fille aînée de Philippe II, Bruxelles devient une cour indépendante et une cour quasi espagnole où il sera désormais de bon ton de parler correctement l'idiome castillan : aussi son lexique a-t-il dû rendre de bons services aux uns et aux autres, aux Espagnols « qui mettaient une pique en Flandres » et aux gens des pays « de par deçà » qui frayaient avec l'entourage des archiducs et les fonctionnaires envoyés de Madrid ; mais il fut bientôt supplanté par celui d'Oudin. En France de même, avant le *Trésor*, nous avons eu un essai de lexique espagnol, un petit vocabulaire bien modeste, devenu, je crois, assez rare et que je décrirai donc avec quelque détail. Il a pour auteur Jean Pallet, médecin ordinaire de Henri de Bourbon, prince de Condé et père du grand Condé.

Diccionario | *myy copioso de* | la lengua española | y francesa | *Dirigido* | *Al Illus-*

trissimo Principe | HENRICO DE BORBON | principe de Condé. | Por el Doctor Ioan Palet medi | co ordinario de su Exc[a]*. |* DICTIONAIRE | *TRES AMPLE DE LA* | langue Espagnole et | Françoise | *A tresillustre Prince Monsei | gneur* HENRY DE BOVRBON *| Prince de Condé. | Par Iean Pallet Docteur en Mede | cine et Medecin ordinaire de son Ex*[e] *| A Paris. | Chez Matthieu | Guillemet au Palais | en la gallerie des | prisonniers.* | 1604[1].

In-8° de 11 ff. prél. non chiffrés et 120 ff. de texte non chiffrés. Le fol. II contient le portrait gravé du prince ; le fol. III un sonnet en espagnol adressé au prince de Condé par un Joan de Herrera. Suivent la dédicace et un avis aux lecteurs en espagnol et en français. Au fol. XI v° se trouvent l'extrait du privilège, daté de Rouen, 26 août 1603, et l'achevé d'imprimer du 15 janvier 1604.

Dans sa dédicace, Pallet dit à son maître : « Vous auez des ja la cognoissance de la Lan-

1. La Viñaza ne cite qu'une édition de Bruxelles, 1606.

« gue Latine et avec elle de l'Italienne, par
« la soigneuse instruction de Monsieur Le
« Febure precepteur de V. Exc.[1], homme que
« toute l'Europe cognoist; quand à celles-là
« vous joindres l'Espagnole, vous aurez entre
« les viues les plus necessaires, les plus re-
« cherchees, les plus plaisantes à lire, à es-
« crire, à parler »; puis il l'informe que ce travail a été l'occupation de trois années où une fâcheuse blessure l'avait tenu cloué sur son lit. Pallet ne se fait point valoir, et, dans l'avis au lecteur, il parle de son « amas » en toute humilité. Son intention d'abord n'était point de le « mettre à la presse »; mais, dit-il,
« i'ay esté comme contraint à changer d'aduis
« par les honnestes semonces du seigneur
« I. Herrera Gentilhomme Espagnol, lequel
« ne m'a pas seulement aiguillonné à ce
« faire, mais m'a si liberalement departy son
« assistance, qu'il m'a aidé à le mener au

1. Sur ce Nicolas Lefebvre, qui fut plus tard précepteur de Louis XIII, voyez une note d'Armand Baschet : *Le roi chez la reine, ou histoire secrète du mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche*, Paris, 1866, p. 70.

« poinct où vous le voyez. » Puis il ajoute qu'il ne traitera pas de la prononciation ni des règles de la langue, « ce seroit rebattre vn mesme clou », et renvoie à la Grammaire de César Oudin, « lequel tous les iours par sa suffisance aux langues oblige infiniment les François. » En terminant, il promet, si le lecteur l'y convie, une seconde édition, que le seigneur Herrera voudra bien enrichir d'un « recueil des belles façons de parler que l'on nomme phrases. » J'ignore si cette édition augmentée a jamais paru; celle de Bruxelles, 1606, semble, d'après la description de La Viñaza, une simple copie de la nôtre. Assurément, ce dictionnaire n'est pas d'un grand clerc; il nous intéresse peut-être plutôt par le personnage auquel il a été dédié : on aimerait à pouvoir dire que c'est chez ce bon Pallet que le grand Condé a appris ce qu'il a jamais su d'espagnol.

Les grammaires, naturellement, sont rares; celle d'Oudin suffisait au public et écartait la concurrence, au moins celle des Français. Comment rivaliser avec le livre muni pour

ainsi dire de l'estampille officielle, avec le livre d'un secrétaire du roi, d'un interprète juré? Bien peu devaient y songer, et je ne vois guère, du vivant d'Oudin, parmi nos compatriotes qui tentèrent l'aventure, qu'un Jean Saulnier, licencié ès arts de l'Université de Paris, avec son *Introduction en la langue espagnolle par le moyen de la françoise, fort utile et nécessaire pour ceux qui desireront en avoir l'intelligence et prononciation. Plus des colloques ou dialogues fort familiers pour les stúdieux*. Paris, Jean Millot, 1608. De dimensions très réduites et d'assez pauvre doctrine, le livre de Saulnier n'a pas dû réussir beaucoup; personne n'en parle[1].

En revanche, les Espagnols résidant chez nous, les Espagnols qu'avaient attirés en

1. De ce Saulnier, nous avons une autre publication espagnole : *Los memorables dichos y sentencias de varios filosophos y oradores, mayormente del poeta Pedro Altamonte, con algunas canciones de enamorados, cortesanos y cortesanas*, por I. Saulnier, sec. interprete del señor Principe. En Paris, en casa de Miguel Daniel, en la Isla del Palacio, al rey David. M.DC.XIX. Pet. in-8o de 123 pages.

France la reprise de bonnes relations politiques et le mariage de l'infante Anne avec notre Louis XIII, ou ceux qui pour des motifs quelconques s'y étaient établis dès la fin du règne de Philippe II, ces Espagnols profitèrent de la bonne aubaine qui s'offrait à eux, sans trop se préoccuper de leurs concurrents les maîtres de langue français; ils se croyaient assez naturellement plus autorisés que qui ce fût à enseigner le bon et pur castillan. Les uns se frayèrent leur chemin doucement et prudemment, les autres non sans quelque tapage, comme notre Ambrosio de Salazar. Au nombre des premiers, figure un imprimeur, natif d'Alcalá de Henares, du nom de Lorenzo de Robles, qui, sur les instances d'un gentilhomme auquel il donnait des leçons d'espagnol à Paris, se décida à former une sorte d'aide-mémoire ou de dictionnaire consistant en des listes de mots et d'objets usuels, suivies de quelques dialogues; le tout en espagnol mais accompagné d'une traduction française, que Robles demanda à un ami français, car lui-même ne

parlait pas notre langue et ne l'entendait que fort peu, selon sa propre confession. Le livret s'intitule : *Advertencias y breve metodo para saber leer, escrivir y pronunciar la lengua castellana con buena ortografia, jamàs escrita por esta orden* (suit la traduction de ce titre en français). *Compuesto por Lorenço de Robles, impressor de libros, natural de Alcala de Enares, del reyno de Toledo y Castilla la Nueva. Y puesto en frances por Iuan Blanchet de Burdeos. Dirigido a los Señores Franceses de todos estados que fueren aficionados a la lengua castellana.* Paris, Fleury Bourriquant, 1615[1]. Robles ne se plaint de personne et n'attaque personne; il n'a d'autre prétention que de parler le castillan du royaume de Tolède, c'est-à-dire le plus pur de toute l'Espagne. Il sait donc beaucoup de mots, les mots propres, et ses listes serviront même aux élèves de maîtres plus experts. Que ceux qui veulent de gros livres, aillent les chercher ailleurs ; il ne manque pas de gram-

1. Ce livre est très rare et la Viñaza ne le mentionne pas ; je ne connais que l'exemplaire de la Bibliothèque Mazarine.

maires ni de dictionnaires : lui ne peut donner que ce qu'il a dans sa pochette. Pour se faire bien venir de son public, il le flatte; s'adressant à « Messieurs les Français amateurs de langue castillane », il commence par rappeler qu'étant à Saragosse en 1585, lors des fêtes du mariage de l'infante Catherine, fille de Philippe II, avec le duc de Savoie, il a entendu un beau sermon d'un grand prédicateur sur le titre de Très Chrétien porté par les rois de France; puis, il nous inonde d'une pluie d'éloges : il trouve tout beau chez nous jusqu'aux masques qui protègent le teint de nos dames contre les injures de l'air et de la poussière.

Pues que dirè, Señores Franceses, de tantos principes y nobleza que ay en estos reynos? Tantas riquezas, tantas perlas, aljofar y piedras preciosas! Tanta plata, oro y sedas acuchilladas! Tantas provisiones de vituallas y otras cosas para el sustento de la vida humana! Ver tantas damas dotadas de tanta beldad y hermosura! Que la industria hizo en ellas lo que haze un hombre sabio, quando en su aposento tiene algun quadro o retrato perfeto y de buena pin-

tura, que, porque el polbo no le ofenda, pone delante del una cortinilla de tafetan. Assi hazen estas hermosissimas damas, que, porque el polbo, frio ni otras influencias de los cielos o tierra no las ofenda sus bellissimos rostros y tez de cara natural, llevan aquellas mascarillas para la conservacion y guarda del. Y quan bien les estàn ! Suplico que nadie contradiga lo que acerca desto digo, porque en realidad de verdad puedo afirmar que, siendo llamado a algunas casas principalissimas para lo que querian mandar, estava algunos ratos suspenso y como enajenado, considerando quan perfetas criaturas produze la naturaleza en esta tierra y particularmente en Paris.

Après les listes dont quelques-unes ont trait au costume et sont les plus intéressantes, nous trouvons la description dialoguée d'une partie de volant : *El juego del rehilero, en dialogo, entre una dama, Maria, Juana, Catalina, Francisca y una niña.* Puis sept dialogues dont un, le quatrième, nous fait assister à un combat de taureaux, « tel qu'on l'exécute à la cour du Roi Catholique. »

En passant de Lorenzo de Robles à Juan de Luna, nous nous élevons de quelques degrés.

Celui-ci se qualifie d'« interprète de la langue espagnole »; il dédie ses livres à de grands seigneurs : à Louis de Bourbon, comte de Soissons, ses *Dialogos familiares* dont il a été question déjà ; à un chambellan de l'électeur de Saxe, Christian de Osterhausen, son *Lazarille de Tormes* corrigé et continué; au duc de Lenox, son *Arte breve y conpendiossa para aprender a leer, escrevir, ponunciar y hablar la lengua española;* il parle avec assurance, discute et critique la méthode de ses confrères. Quoiqu'imprimé à Londres en 1623 et destiné à apprendre le castillan aux Anglais, l'*Arte breve* nous touche directement, d'abord parce que cet ouvrage fut à l'origine composé en France, puis adapté plus tard à l'enseignement de l'espagnol en Angleterre (*haviendo visto algunos de mis discipulos y amigos una arte que yo havia hecho en Francia, me rogaron con instancia la hiziesse traducir e imprimir en lengua inglesa y en española,* dit l'avertissement de cette grammaire); en second lieu, parce que l'auteur y traite des études espagnoles chez

nous et, en particulier, signale les défauts de la grammaire d'Oudin. Luna croit aux règles, à l'étude grammaticale méthodique : c'est, à son avis, une grave erreur que de dire qu'on puisse s'en passer. Il n'y a que les maîtres ignorants et cupides qui prétendent enseigner « sans art »; ils font ainsi traîner les études pendant des années à leur grand profit et au grand détriment des élèves qui autrement pourraient être instruits et dressés en quelques mois. Pour bien apprendre une langue, il faut une bonne grammaire, de bons livres, un bon maître. Le choix du maître importe beaucoup, car si le maître enseigne mal et laisse prendre de mauvaises habitudes à ses disciples, il sera bien difficile de les en guérir. Voyez plutôt ce qui est arrivé il y a quelques années, en 1612, lorsque le duc de Mayenne se rendit en Espagne avec une nombreuse suite de gentilshommes pour demander la main de l'Infante; ces beaux messieurs, six mois avant leur départ, s'étaient mis avec fureur à apprendre l'espagnol, mais ils furent si mal enseignés qu'en arrivant en Espagne

leur castillan de pacotille excita les risées, et, à leur retour, il en coûta mille peines au maître pour les guérir de leur jargon.

Adviertan no les suceda lo que a unos cavalleros franceses que fueron con el duque de Mena á España con una embaxada, los quales haviendo seys meses antes que partiessen de Paris escogido un maestro á su parecer idoneo para enseñarles la lengua española, el qual trabajaba dia y noche en ello, y ellos noche y dia en aprender, habiendo pasado seys o siete meses en continuo estudio, creyendo los buenos señores que quando llegarian á España se admirarian todos de ver que gente forastera hablasse tan bien, experimentaron que, en lugar de admirar, hazian reyr á los que oyan su mal accento, peor pronunciacion y malisima frasi. Yo vi algunos dellos despues de haver tornado de España, a quienes costo mas el desarraygar el mal habito que si huvieran començado de nuevo.

Ce que Luna prise surtout en matière de science grammaticale est la connaissance des « verbes irréguliers »; il se vante d'en avoir réuni deux cent quatre-vingt-un, alors que les autres maîtres n'arrivent pas à la moi-

tié de ce chiffre respectable. Aussi, du haut de cette montagne de verbes, contemple-t-il avec dédain la tourbe des ignorants, auteurs de « livrets qu'ils décorent du titre de grammaire », et parmi eux il s'en prend nommément à Oudin, qu'il appelle d'un ton méprisant « un Cesar Oudin Frances », et lui reproche vivement la pauvreté et l'obscurité de son chapitre « verbes irréguliers », qui contraste d'une manière fâcheuse avec la prolixité des autres parties de sa grammaire. En somme, mieux formé qu'Ambrosio de Salazar, beaucoup meilleur écrivain surtout et meilleur connaisseur de sa langue, Luna, s'il n'a pas composé de grammaire à notre usage, nous a assez bien instruits, par son édition corrigée des *Dialogos* de Londres et son *Lazarille*, de certaines finesses du castillan moderne écrit ou parlé. De tous ces maîtres espagnols de la première moitié du XVIIe siècle, il est certainement celui qui a exercé son métier avec le plus d'intelligence et aussi de profit pour ses lecteurs.

Et quand j'aurai cité encore un autre Luna,

un Alejandro de Luna, Tolédan, auteur d'un *Ramillete de flores poeticas*, complété par une méthode « pour apprendre à bien prononcer, écrire et lire la langue espagnole » (Toulouse, 1620)[1], ce qui en fait un livre fort semblable aux *Clavellinas de recreacion* de notre Salazar; puis un Gerónimo de Texeda, qui se nomme « interprete de lenguas residente en Paris », sur le titre d'une continuation de la *Diane* de Montemayor, dédiée à François de Guise, prince de Joinville, et imprimée à Paris en 1627, « aux frais de l'auteur », il ne restera plus rien à dire de cette littérature grammaticale et scolaire; encore ce dernier maître n'a-t-il le droit de figurer ici que pour la promesse contenue dans l'avis au lecteur de sa *Diane*, où il annonce un recueil de « toutes les façons de parler de la langue espagnole », afin de permettre aux amateurs d'aborder la lecture de ses livres les plus in-

1. Ce recueil, dont le seul exemplaire connu se trouve à la bibliothèque de Montauban, a été fort bien décrit par M. E. Mérimée dans l'*Homenaje á Menéndez y Pelayo,* Madrid, 1899, t. I, p. 143.

téressants. Je ne crois pas que cette promesse ait été tenue.

On le voit, ce ne sont pas les livres qui ont manqué à nos pères, et quiconque sous Louis XIII s'est senti le désir d'apprendre la langue du pays voisin a pu le satisfaire aisément; on n'avait que l'embarras du choix : des grammaires, des dialogues, des vocabulaires, des livres de texte, de quoi répondre à tous les besoins et au goût du jour. Ce goût atteint son apogée vers 1620, et Cervantes a pu dire, sans trop d'exagération, dans le *Persiles* (1617) : « En France, ni homme ni femme ne laisse d'apprendre la langue castillane ; » puis il diminue à la fin du règne de Louis XIII, pour refleurir pendant quelque temps lors du second mariage espagnol vers 1660. Après, il va déclinant, et, au XVIII[e] siècle, sauf quelques gens de lettres, plus personne n'apprend l'espagnol : les successeurs des Salazar et des Oudin n'ont plus l'oreille du public et ne font plus leurs frais.

CHAPITRE III.

SALAZAR ET OUDIN AUX PRISES. — LES DEUX MÉTHODES.

La publication du *Miroir général de la grammaire* par Ambrosio Salazar en 1614, avec une dédicace au Roi qui sollicitait une protection efficace, inquiéta à juste titre Oudin; il vit poindre un concurrent dangereux, qui avait pour lui d'être du pays même dont il prétendait enseigner la langue et qui, grâce aux circonstances politiques, pourrait détourner à son profit la faveur royale et conséquemment causer un tort sérieux à la *Grammaire* et au *Trésor*. Ses appréhensions ne furent que trop confirmées par le choix que fit le Roi d'Ambrosio de Salazar pour l'instruire en la langue espagnole[1]. Cette préférence le

1. Dans aucune des listes d'interprètes de l'époque de

piqua au vif et il ne put résister au besoin d'exposer à Louis XIII ses doléances dans une lettre dont son rival nous a donné la teneur :

Sire, L'extreme desir et affection que i'ay eu tousiours de rendre à vostre Maiesté les seruices ausquels ie me ressens obligé, m'ont inuité à rechercher toutes les occasions possibles pour y paruenir ; et entre autres ie m'estois presenté pour auoir l'honneur de la seruir à l'instruction de la langue espagnole, lorsque i'apprins que vostre Maiesté desiroit y estudier, et d'autant plus volontiers parce que i'ay esté iugé capable il a ia longtemps d'estre son interprete, non seulement en ceste langue, mais aussi en l'italienne et germanique. Toutes fois il s'est rencontré vn personnage qui m'a esté préféré (ie ne sçay si par capacité ou par faueur) ; mais ce qui m'a fait doubter de l'vn, c'est que depuis peu de temps il m'est tombé és mains vn liure qu'il a mis en lumiere, dans lequel i'ay trouué vn nombre infiny de lourdes fautes et impertinentes. Et parce que i'ai recogneu qu'il auoit

Louis XIII que j'ai pu consulter ne figure le nom de Salazar ; on ne saurait admettre cependant qu'il ait pris si souvent et si publiquement ce titre sans y avoir droit.

esté dedié à vostre Maiesté, i'ay creu estre de mon deuoir, à cause de ma charge, d'en cotter quelques vnes, de peur que s'imbuant de ses mauuaises interpretations (qui apportent bien souuent de grands inconueniens), elle ait en apres plus de peine de s'en corriger. Ie supplieray donc tres humblement vostre Maiesté de les vouloir considerer et auoir agreable ma bonne intention, qui n'est et ne sera iamais autre que de la seruir et prier Dieu pour son accroissement, auec l'accomplissement de ses desirs en parfaicte santé.

Cesar Oudin.

Cela fait, il accompagna sa lettre d'un mémoire ou, comme dit Salazar, d'un libelle, contenant l'énumération d'un nombre considérable de fautes de tout genre relevées dans le *Miroir*, qui, ainsi que nous l'avons vu, ne prêtait que trop à la critique. Salazar, fort indigné de ce coup droit, qui n'allait à rien moins qu'à ruiner son crédit, s'empressa de le parer en ripostant par une

Response | apologetiqve | av libelle d'vn | nommé Oudin. | *Aux obiections duquel*

sont opposees des | responses valables, et qui peuuent ser | uir d'instruction à la langue Espag | nole. | Par Ambroise de Salazar, Secretaire | Interprete en ladite langue, pres | de sa Majesté. | A Paris. | M.DC.XV[1].

Après une courte épître espagnole au Roi pour se plaindre du procédé d'Oudin, qui s'est improvisé « censeur ou inspecteur des livres », et demander que ce calomniateur soit châtié comme ayant transgressé les lois établies contre les auteurs de semblables libelles, Salazar reproduit d'abord la lettre d'Oudin qu'on vient de lire, puis il réplique par le poulet que voici :

Premierement, Quant à vostre lettre ie ne doubte nullement (et vous n'auez que faire d'en iurer) que vous n'ayez cerché toutes sortes de voyes pour paruenir à l'honneur d'enseigner sa Majesté en la langue espagnole; mais vous deuiez adjouster tant licites qu'illicites; car quelle passion est-ce là que, pour

1. Je connais deux exemplaires de cette plaquette, l'un à la Bibliothèque nationale (X 31, 647); l'autre à la Bibliothèque Mazarine (nº 20, 220).

paruenir à vostre desseing, vous ne fassiez point de conscience d'attaquer, sans permission de sa Majesté, vn homme qu'elle a daigné prendre à son seruice? Ce que vous ne deuriez pas entreprendre contre quelque domestique du moindre gentil-homme de son royaume, et ce principalement sans respect de la reputation de sa Majesté mesme, laquelle vous aimez mieux blasmer du manque de iugement à son choix, que de manquer à vostre desseing; comme si le Roy n'estoit doüé d'vn iugement par dessus son aage, pour discerner le merite de ceux qu'il employe, et comme si d'ailleurs, encores qu'il le puisse tressagement faire de sa volonté, il ne s'en remettroit pas entierement au jugement et conseil de la Reyne sa mere et des principaux conseillers : bien loing de l'accuser de faire rien par faueur, sans consideration de capacité, comme vous dites, chose en quoy ce m'est trop d'honneur d'estre associé aux blasmes de sa Majesté, et tiens à plus grand bonheur et faueur celeste d'estre calomnié auec elle par vostre plume que d'estre loüé par tous les hommes du monde. Non pas que i'y vueille rien attribuer de moy-mesme, car ie sçay bien que ie n'ay aucun merite n'y aucune capacité, et si ie ne suis du tout indigne de cest honneur, il le faut imputer au bonheur qui suit les commandemens de Sa Majesté et à la capacité qu'aporte aux hommes

son choix; car les roys en choisissent les vns à leur seruice, parce qu'ils en sont dignes, et les autres il les en rend dignes en les choisissant. Si doncques ie dis quelque chose icy de moi mesme, on le doit plustost estimer vne iuste defense de mon honneur, que non pas vne seule presomption de ma suffisance. Et encores qu'il me fust loisible de m'adresser au Roy pour me defendre, plus que vous l'auez osé faire pour m'attaquer, ie ne me veux neantmoins adresser qu'à vous mesme, n'estant besoin d'abuser de la patience et du loisir de sa Majesté, ny d'importuner son oreille pour si peu de chose; et si ie ne vous veux imiter en ceste hardiesse, encore moins le desireray-je faire aux iniures que vous me dites, ne desirant pas vous noircir de calomnies, mais seulement me purger des vostres : ainsi que si quelqu'vn m'auoit jetté de la fange sur mon manteau, ie ne me deuroy pas amuser à luy en rejetter, ains seulement à me nettoyer.

Puis, Salazar entreprend dans sa langue une réfutation en règle des critiques d'Oudin qui ne comprend pas moins de quarante-cinq articles. En général, l'Espagnol se défend assez mal, son cas n'étant pas très dé-

fendable; et de plus, la colère le trouble tellement qu'il perd par moment sa lucidité; il crie, il tempête, il appelle Oudin mâtin, Merlin, *hollin* (suie), animal, et les injures ne sont pas des arguments; çà et là, il a raison contre son émule ou donne des explications acceptables des fautes notées dans son livre. En somme, il y a dans cette apologie quelques faits curieux à relever, outre qu'elle nous découvre certaines particularités de la vie des deux adversaires et de leurs relations. Je vais en extraire ce qui a vraiment trait à mon sujet et ce qui peut l'éclairer.

Parmi les reproches que Salazar adresse à Oudin pour se venger des attaques du libelle, je relève celles-ci : Oudin n'a traduit qu'un tiers des *refranes* de Hernan Nuñez, parce qu'il n'entendait pas les autres. Il a, dans sa version française, gâté l'histoire de Don Quichotte, au point que le bon chevalier de la Manche, s'il pouvait la lire, défendrait à qui que ce soit de se délecter désormais de ses prouesses. Il ne connaît de l'Espagne que ce qu'il a pu en voir pendant les six semaines du

séjour qu'il y fit, grâce à la faveur de « ces seigneurs allemands » (probablement les frères Fugger); qu'il s'occupe donc d'allemand, puisqu'il n'a pas parlé d'autre langue avec les susdits gentilhommes, pendant ces six semaines passées dans leur compagnie à Valence : de l'*español alemanado,* voilà le seul espagnol qu'il peut avoir la prétention d'enseigner. Il ignore, « ce liseur de bibles », que le mot *endechas* ne s'applique pas qu'à des lamentations comme celles de Jérémie. Il n'est pas autorisé à reprocher aux autres de mal traduire, car ses traductions de français en espagnol font rire, témoin celle du *Jugement de Paris*[1] qu'on ne comprend qu'en en devinant le sens, etc., etc. Pourquoi « liseur de bibles? » L'expression donne à réfléchir; elle vise sans aucun doute, sinon la religion même d'Oudin à l'époque dont il s'agit, au moins celle de sa famille. Les Oudin ont appartenu, en effet, à la religion protestante. César, d'après Haag, aurait abjuré d'assez

1. Cette traduction d'Oudin ne m'est pas connue.

bonne heure; mais un Pierre Oudin, qu'on suppose avoir été le frère de César et qui prenait aussi le titre d'interprète pour le Roi des langues étrangères, demeura fidèle à l'Église réformée jusqu'à sa mort en 1643[1]. Cela suffit pour que Salazar pût décocher à César cette épithète qui dans sa pensée équivalait à une injure mortelle.

Il n'est pas très facile d'apprécier la valeur dés observations d'Oudin sur le *Miroir* de Salazar, parce que son « libelle » nous manque et que nous ne le connaissons qu'au travers des répliques de l'Espagnol. Or, sans prétendre accuser celui-ci de mauvaise foi, il va de soi qu'il a pu ne reproduire qu'incomplètement les arguments de son contradicteur, taire ce qui l'embarrassait le plus ou répondre à côté. Voici cependant quelques cas où l'on peut juger des coups que se portent les deux adversaires et décider si l'un ou l'autre, ou bien si tous deux ensemble ont tort ou raison.

1. *La France protestante*, t. VIII, p. 59.

Serpiente est du féminin, dit Oudin ; on ne peut pas écrire *ningun serpiente.* Comment, réplique Salazar, nous disons bien *el estera, el escobilla, el espada !* Le bon Ambrosio se trompe ; les deux cas n'ont rien de commun. Il fallait répondre que *serpens* ayant les deux genres en latin, *el serpiente* ne serait pas inadmissible, quoique, en fait, l'usage veut qu'on dise *la serpiente.*

Titubear signifie « chanceler », d'après Oudin. N'en croyez rien, dit l'autre, c'est « bégayer », comme l'indique le *Miroir.* Tous les deux ont raison, le mot ayant les deux sens.

Sur la prononciation de la *ç*, Salazar maintient qu'elle équivaut à *ss* en français. Admettons au moins que telle était la prononciation de la région où il avait vécu, et, en cette matière, il en savait plus long que le grammairien français.

Parfois Oudin n'a pas fait assez la part de ce qui visiblement incombait à l'imprimeur seul et non point à l'auteur. Pourquoi reprocher à Salazar d'avoir traduit *aljofar* « se-

mence de perles » par *azabache*, « jais? » C'eût été par trop absurde. L'autre explique qu'il faut s'en prendre à l'ouvrier imprimeur d'Elbeuf, chargé de la composition, qui a mis mal à propos ces deux mots en face l'un de l'autre.

Le *Miroir* donnait *hazienda* « affaire. » Oudin veut qu'on traduise « propriété. » Encore un cas où tous deux ont raison. « Quand une jeune fille travaille à un ouvrage avec sa mère, dit Salazar, et qu'elle n'y met pas beaucoup d'application, ne lui dit-on pas *haz tu hazienda?* »

Le mot *playa* fournit à notre Espagnol l'occasion de parler un peu d'un port d'Andalousie; mais il faut citer le passage dans le texte, car les aménités dont il l'assaisonne perdraient beaucoup à être mises en français :

El señor Merlin el encantado (digo Oudin Interpretado) dize que *playa* es vn lugur arenoso y sin agua. Vos vais à tiento como vn puerco que hoça en vn muladar, y como el amo de Lazarillo de Tormes

yua quando dio la calabaçada en el poste; y escuchad estos versos y aprendereis à ser porreta (digo poeta) :

El forçado de Dragute
En la playa de Marbella
Se quexaua al ronco son
Del remo y de la cadena.

Yo querria que fuessedes à ver la playa de Marbella y meneado (*sic*) alli las plumas de las gurapas, y entonces dariades al diablo tanta agua y tan à vuestra costa, porque la playa de Marbella es vno de los mejores puertos que ay en muchas partes (llàmola puerto por su grandeza de galeras y galeones que recibe en su seno). Yo querria ser vuestro comitre para ayudaros con quatro ò seis reuencazos de añadidura por la obligacion en que me aueis puesto.

Une des plus malheureuses ripostes de Salazar concerne le mot *sulcar*, qu'il avait traduit dans le *Miroir* par « ancrer. » Inexact, observe Oudin, le mot signifie « sillonner », en quoi il a bien raison. Mais l'Espagnol ne

veut pas en démordre et lui cite ce quatrain qui ne prouve rien :

Entraronse dentro el puerto
Y *sulcaron* su galera,
Y por la tormenta que era
Conocieron su mal cierto.

Puis, il prétend achever la démonstration en invoquant « estos versos que estan en Don Alonso de Ercilla en su *Araucana*, donde por ellos vereis como *sulcar* es, entrando en el puerto, echar el ancora, y no dize *sulco*, sino *surto,* porque no saldria bien de hazer el infinitivo de *surtar* (?!) :

Nadie puede llamarse venturoso
Hasta ver de la vida el fin muy cierto,
Ni està libre del mar tempestuoso
Quien *surto* no se vee dentro del puerto.

Y para mostrar como se dize de otra manera, mirad :

La naue sin govierno destroçada
Surgio al alto reparo de una sierra. »

C'est-à-dire que, pour appuyer la signification de « mouiller » qu'il veut reconnaître à *sulcar*, il produit deux exemples de *surgir*, qui est en effet l'équivalent de *anclar*, *fondear* ou *dar fondo!* Le pauvre Ambrosio a ici complètement battu la campagne.

Salazar se trompe encore à propos de *valladar*, qu'il avait traduit par « lieu où vont tomber les immondices de la ville », ou plutôt il donne à tort comme sens unique et principal du mot une acception particulière et locale, si tant est que ladite acception ait bien dans le midi de l'Espagne la valeur qu'il indique :

Valladar dezis que es vna alta tierra o terrapleno. Vos sois ignorante en tomar al cielo por cebolla; porque *valladar* es el que està à la entrada de Darro hazia los adarues detras del Çacatin en Granada, y por el dicho valladar decienden la mayor parte de aguas de la ciudad, y mas las de la fuente de Viuarrambla y las suziedades de la calle Eluira. Y oyd estos versos :

Tres cosas ay en Granada
Que duran el año todo :
Nieue en la sierra Neuada,
Arrebol para la cara
Y en los *valladares* lodo.

Y si Lazarillo y su amo fueran tan indiscretos como vos, no dudo sino que, en lugar de assentarsse a la orilla del *valladar*[1], se assentarian dentro del lodo y se vuieran ensuziado el culo como vos os aueis ensuziado la honrra. Mirad, pues, señor animal (digo Aleman), que quando se quieren cercar de agua algunas tierras ò huertas, que haze (*lire* se hazen) acecuelas[2], que son los *valladares*.

Le *salpicon* espagnol n'est pas le *saupiquet* français, contrairement à ce que veut Oudin : l'un est un mets froid, accommodé avec des oignons et du vinaigre; l'autre, un mets chaud, de la viande épicée qu'on a fait rissoler. La petite dissertation culinaire de Salazar mérite d'être citée :

Salpicon dezis que es vn *saupicquet*. Esso es

1. Il n'y a pas dans le *Lazarille :* « A la orilla »; il y a : « Sentamonos *en un valladar*. »

2. Diminutif de *acequia*, « canal. »

falso, y si aueis puesto esta traducion de *salpicon* à *saupiquet* en vuestro hermano don Quixote, cierto que se quexarà de vos, porque *salpicon* es hecho con carne cozida y fiambre cortada menuda con cebollas y vinagre, y assi se come fria en lugar de lechugas ò otra ensalada, y el *saupiquet* que vos dezis, señor *sotelet, se haze de carne cozida cortada menuda y, puesta en vn plato sobre vn escalentador con pimienta ò nuez moxcada, la hazen heruir, y assi caliente se come; y el *salpicon* es comun entre ciudadanos en España y mas en verano, y el *saupiquet* es comun en Francia y mas à gente casera que cuezen la olla con carnero y buey, y despues de auerse comido el carnero à medio dia, guardan el buey para la noche, y, para no comerlo frio, hazen en vn plato el *saupiquet* que vos dezis. Y quando quisieredes, podremos tratarnos los dos en amistad, y no penseis que no os soy amigo, que antes os amo mas que de antes, pues sereis causa que seré mas querido, porque *virtutis comes inuidia*, y os amare tanto quanto el diablo amò à su muger, que la besò con tan poco tiento que le quebrò vn ojo.

Suit une question de prononciation où Salazar se montre mieux informé qu'Oudin : il

s'agit de l'*s* simple entre voyelles, auquel le Français prêtait le son de *ss*, qu'il a pris depuis, mais qu'il n'avait pas alors. « Esso es falsso », réplique l'autre, « y lo prouaré que *queso*, *quiso*, *seso*, *quisistes*, *quisieron* y otras semejantes se pronuncian como *z*. »

A propos du mot *toldo*, ils ne peuvent s'entendre, parce que l'un tient pour le sens propre, l'autre pour le figuré : *toldo* signifie « dais, tenture », dit Oudin ; *toldo* signifie « train », dit Salazar. Il faut les approuver tous deux ; mais là où le dernier se met dans son tort, c'est quand il avance que *toldo* ne s'applique pas au dais qui couvre les rois, et qu'en ce cas l'on doit employer *palio* ou *dosel*. Or, Covarrubias donne *toldo*, « el cielo redondo que se pone encima del assiento de algun principe » ; et restreint l'emploi de *palio* au dais dont l'on couvre les rois quand ils font leur première entrée dans une ville.

Grande dispute à propos de *tremedal*, où Salazar n'a pas l'avantage, mais qui nous vaut quelques impressions de voyage assez

pittoresques. Le *Miroir* traduisait le mot par « mont de pierres ».

Tremedal os sustentaré, à pesar de bellacos, que es vn monton de piedras, como el que està en los campos de Arabiana junto de Cordoua. No se si passastes por alli las seis semanas que fuistes animal, donde ay vn caluario, que es donde murio Gonçaluillo, el menor de los de Lara, y en Sierra Morena ay muchos *tremedales*, donde se ponen cruzes en memoria de la gente que se ha hallado muerta, y antes de llegar, se veen las retamas añudadas para dar à entender que el passo es peligroso por los salteadores ; lo mesmo ay en el puerto de Guadarrama y aun en las Alpujarras, y lo que vos dezis ser vn lugar o *marest d'eau claire ou d'eau bourbeuse*, se llama en español *pantàno*.

Jamais *tremedal* n'a signifié « tas de pierres », et Oudin s'accorde avec tous les lexicographes espagnols ou portugais, notamment avec Covarrubias, qui le définit « agua cenagosa ô cieno ralo, el qual, con poco mouimiento que se haga en êl, tiembla todo ; y assi se dixo *a tremendo* », et avec Santa Rosa

de Viterbo : « Campo ensopado en aguas, apaûlado, a que chamamos lameiro[1]. »

Salazar, en cette Apologie, ne se contenta pas de se défendre bien ou mal, plutôt mal que bien; il estima que, pour réduire son adversaire, il convenait de l'attaquer dans ses retranchements, c'est-à-dire dans son *Trésor*, dont la première édition offrait à la vérité bien des parties faibles par où l'on pouvait le battre en brèche. Ici, l'Espagnol se trouve sur un meilleur terrain ; il en profite et remporte quelques succès. Voici plusieurs articles assez curieux de sa liste de « fautes notables du dictionnaire d'Oudin relevées dans la lettre A » :

Abollonar por *borbollonar*. No se si quiso dezir *abollar*, porque la significacion que pone en su libro no vale nada para la vna palabra ni para la otra;

1. Dans la *Crónica de Don Francesillo de Zuñiga*, on trouve, au chapitre v, *tremedal de lodo*, et, au chapitre xxvii, l'expression *la tierra era de tantos tremedales y lodos* (voy. les *Curiosidades bibliográficas* de la *Bibl. Rivadeneyra*, p. 11[b] et 25[a]). De même, dans le *Reloj de príncipes* de Guevara : « tierra movediza, *tremedales* peligrosos. » (Ed. de Séville, 1531, fol. 6.)

porque *abollar* es quando vn jarro de estaño ha recebido vn golpe, se abolla o se haze vn hoyo... Despues pone : « voyez *bollo* », y en lo vno ni en lo otro no se entiende, porque *bollo* es vn pan largo que en frances se llama *un pain long*.

En fait, Oudin, après l'article Abollar o Abollonar, « faire bouillonner », en avait un second : Abollar, « escacher, esbouler, meurtrir », etc.; mais en ce qui touche l'équivalence de *abollar*, *abollonar* pour *borbollonar*, la critique de Salazar subsiste et elle est juste.

Harambeles los interpreta a la Morisca *alquetifa*, y es falso, porque *harambeles* son handrajos como cuelgan algunas vezes en mugeres pobres y desaliñadas, y se dize en España « *harambeles* son de mugeres, son *harambeles.* »

Oudin avait eu tort de ne pas citer à côté du sens de « tapis », qui est le sens primitif d'*arambel* (mieux écrit *harambel*), celui de « haillons », fort usité.

Le mot suivant, *alcacel*, sert de prétexte à

une petite dissertation assez instructive sur la nourriture des chevaux et bêtes de somme en Espagne.

Alcacel ò Alcacer. Ya yo digo que juega al arcetero (lire *acertero*), que tira dos viras, y la interpretacion que le da es esta : *dragee pour les bestes, meslange de plusieurs choses pour bailler aux bestes à manger, comme bled, seigle, orge et auoine, et le tout en herbe ou en verd.* Cierto, señor Español Alimañado, aqui os tengo en la jaula y agora sera mi buelta, y digo que os engañais, y no osaré dezir que mentis por que hablaré sin passion, y os hare saber que *alcacel*, y no *alcacer*, es ceuada que se da à los cauallos regalados de España para purgarlos, dentro de las cauallerizas ; y esse *alcacel* ò ceuada en verde no tiene vna sola rama de otra hierba mezclada con el, por que no aprouecharia, y esto se haze cada año por el mes de março y abril, antes que venga en espiga, y si esta ya espigada, seria muy dura. Dezis que ay trigo mezclado : es falso, por que en España no ay tan grande abundancia para darlo à las bestias, y les haria mal, y mas à cauallos granadinos. Dezis que ay centeño : tambien es falso, por que en lugar de desperdiciarlo les viene muy à proposito por hazer pan. Dezis que ay auena : nunca la vuo en

España, ò alomenos donde yo me crié y anduue, que fue casy por todo el pais. Y no dan à los cauallos, fuera del uerde, sino paja y ceuada, y en los meses que digo dan à los asnos, azemilas y mulas y à otros cauallos regalados alfalfa[1] sola y no mezclada que se vende por manojos. Ved vuestra necedad, y informaos en casa del señor embaxador de España y os lo diran.

Sur *alondra*, qu'Oudin avait traduit « le rossignol, selon le Nebricense, selon d'autres, c'est une alouette », Salazar est moins heureux :

Alondra dize este animalado que es ruyseñor, y tienta si puede acertar, la llama « alouëtte », y vna « alouëtte » es vna calandria :

Mes de mayo, mes de mayo,
Quando las rezias calores,
Quando los enamorados,
Servian à sus amores,
La vna era la calandria,
La otra el ruyseñol,
La otra era la perdiz,
Lumbre de mi corazon[2].

1. De la luzerne.
2. Ces vers appartiennent au romance nos 1453 et 1454 de

Remercions Salazar de nous avoir rappelé ces jolis vers d'une vieille romance, mais cela ne nous avance guère. Si *alondra* n'est pas une alouette, quel oiseau est-ce? A-t-il pensé au sens d'hirondelle que le mot pourrait bien avoir eu en ancien espagnol? (Cf. le v. fr. *alondre*.)

Malgré qu'il fût originaire d'une province où les mots de source arabe abondaient et abondent encore, Salazar, paraît-il, ne les connaissait pas tous, puisqu'il reproche à deux reprises et bien injustement à Oudin d'avoir accueilli le mot *aulaquidas*. « No se donde hallò esta palabra de *aulaquidas*, por paxuelas, « allumettes. » Il se trouve cependant dans tous les dictionnaires sous la forme *alguaquida* ou *aulaquida*, et Covarrubias, dans son *Tesoro*, fait allusion à l'usage « de andar vendiendo por las calles las *alguaquidas* ò palletas y darlas por çapatos viejos y vidrio quebrado, como oy dia se vsa en Valencia. » Mais laissons-lui, en ter-

Durán, mais Salazar paraît les avoir recueillis dans la tradition orale.

minant, l'avantage, et ce sera sur le mot *açorarse*, qui n'est pas « s'enorgueillir », mais « s'effaroucher ». « Açorarse dize que es ensoberbecerse, y yo digo que es atemorizarse. » Salazar a pleinement raison ; seulement, il aurait pu dire qu'après les significations « s'eslever, s'enfler, s'enorgueillir, bouffer », toutes mauvaises, Oudin avait ajouté « devenir sauvage et farouche, se debattre. »

Salazar a terminé son Apologie par un petit dialogue entre deux amis, Antonio et Francisco, en apparence « pour apprendre à converser en espagnol », mais où il recommence à attaquer son rival et appuie par de nouveaux exemples, et des allusions qu'il glisse dans les propos qu'échangent les deux personnages, les points de doctrine qui lui tenaient au cœur. « Comment cet Oudin a-t-il osé s'en prendre à un *Español natural*, dit un des interlocuteurs ; quelle effronterie! Mais qui crache contre le ciel, il lui retombe sur le visage. Et sa conduite est d'autant plus blâmable qu'à Rouen je n'ai jamais entendu Salazar dire du mal des ouvrages d'Oudin ;

au contraire, il les recommandait à ses disciples. Sans doute, il y a des erreurs dans le *Miroir* du premier ; mais sait-on la peine que lui a coûté de faire imprimer ce livre par des compositeurs qui n'entendaient pas un mot d'espagnol et qui ont mis plus de sept mois à accomplir leur besogne? Sait-on que Salazar a fait plusieurs voyages pour en surveiller la correction? » J'abrège ce discours un peu long et plein de redites des deux porte-paroles de l'Espagnol, si gravement offensé dans sa profession, et, à ce qu'il croyait aussi, dans son honneur. Et comme Salazar tient à finir par un coup de maître, son dernier cri de colère et sa dernière injure s'expriment dans la langue des dieux. Déjà, en commençant, il nous avait servi l'anagramme du nom de son ennemi en ces termes choisis :

Cesar Oudin
Ié vn sac ord.

Pour moy ie demeure d'accord
Du secret dans ton nom caché,
Que quand tu diras *Ié vn sac ord*,
Tu descouuriras ton péché.

Cette fois, il compose dans sa langue maternelle et adresse à *Rasec Nidov* (César Oudin) quelques dizains, dont les premiers vers pastichés de la *Bella mal maridada* donnent une idée du reste :

Majadero descosido
De los mas necios que vi,
Mas atrevimiento ha sido
Atreueros vos a mi
Que de aueros respondido, etc.

A ce contre-libelle, à ces bordées d'injures, que répondit Oudin ? Sa réponse, nous l'avons dans la cinquième édition, revue, corrigée et augmentée de sa *Grammaire espagnolle* (Paris, Adrian Tiffaine, 1619). Oudin ne daigne pas même nommer son adversaire, il l'écarte de son chemin et passe outre. S'adressant aux « studieux et amateurs des langues », il leur dit ceci :

Je n'eusse pas differé si longtemps à vous donner ceste cinquiesme edition de la Grammaire Espagnolle, n'eust esté, qu'il s'en est imprimé un nombre infiny

depuis mon retour d'Espagne, sans que j'y aye rien reveu, non comprises celles qu'on a pochees tant à Brusselles qu'en Allemagne : aussi quelques autres qui font profession des langues en ont fait des abregez qui courent çà et là, dont je laisse le jugement à ceux qui seront curieux de les voir. Et ce qui m'a encore retardé davantage a esté le vent que j'ay eu qu'un certain personnage espagnol, professeur de sa langue, en promettoit une bien plus compendieuse que la mienne, et croy veritablement qu'elle n'eust pu estre autrement que bonne, sortant de la plume d'un naturel du pays, encore que je ne pense point qu'il y ayt rien de superflu en ceste-cy, ains plutost du manque, attendu que je me suis estudié d'estre le plus succint qu'il m'a esté possible.

De quelle grammaire d'un « naturel du pays » s'agit-il ? Sans doute de celle de Luna, puisque cet Espagnol déclare avoir composé en France l'*Arte breve i compendiosa* qu'il imprima en 1623 à Londres; en tout cas, elle répond bien au signalement d'Oudin. Après quoi, Oudin continue :

Or, voyant que la promesse dudit personnage ne sortoit point à effect, et aussi que j'avois pitié d'avoir

entendu et veu qu'une grande et ample ou, pour mieux dire, monstrueuse et faussement appellee Grammaire, toute farcie de galimatias et d'impertinences se respandoit de tous costez au grand preiudice et desadvantage de la langue castillane, combien que ie me representasse qu'elle ne tromperoit que les idiots, qui me pourroit donner sujet de quelque consolation, que j'ayme toutesfois mieux appeller commiseration, veu que nous devons desirer plustost l'instruction des simples et ignorans que non pas le contentement des plus subtils : cela donc m'a fait resoudre à mettre de nouveau ceste-cy en jeu, afin de remedier aucunement au desordre et confusion qui se pourroit causer de tant de diversitez ou, pour dire plus veritablement, contrarietez. Ie l'ay repassee et accreuë de quelques remarques et particularitez, qui a mon advis y estoient bien necessaires...

Je ne saurais dire si cette déclaration mit fin à la polémique ; ce qui est certain, c'est qu'on n'en trouve plus trace. Chacun de son côté, Oudin et Salazar continuèrent d'exercer leur profession et de répandre leurs livres dans le public, qui les paya d'une faveur à peu près égale. Salazar eut la satisfaction de

survivre assez longtemps à son rival; mais, en revanche, Oudin eut un fils qui continua l'industrie paternelle et tira bon parti des grammaires et des vocabulaires déjà publiés, en les rafraîchissant pour la clientèle fidèle au nom et à la marque de la maison.

Quel jugement peut-on porter sur cette violente dispute et qu'en peut-on conclure pour ce qui touche à la méthode? Du Français ou de l'Espagnol, lequel a le plus mérité et le mieux réussi? Dans leurs rivalités et leurs discussions percent des rancunes et des jalousies assez étrangères à l'art d'enseigner une langue; chacun d'eux laisse passer le bout de l'oreille; chacun aurait voulu jouir seul de la faveur d'instruire le Roi, et, grâce à cet emploi, d'exercer une sorte de monopole en France. Mais ces questions d'intérêt privé mises à part, qui ont donné un ton si brutal à leur polémique et l'ont parfois faussée, il reste, en examinant leurs ouvrages et les résultats du débat, à évaluer équitablement leur mérite personnel et la qualité de leur mode d'enseignement.

Oudin a une meilleure éducation, que révèle le style de son discours et surtout de ses dédicaces ; il est plus instruit; il sait, outre l'espagnol, l'italien et l'allemand ; il a voyagé en divers pays, il y a même rempli des missions politiques. Mais il ne possède peut-être qu'une médiocre pratique des langues qu'il a pris à tâche d'enseigner ; son espagnol sent l'huile, il l'a puisé dans les livres plutôt que dans la conversation avec des péninsulaires. Ne sera-t-il pas exposé à se tromper sur le sens précis d'un mot ou d'une locution ; ne commettra-t-il pas des fautes contre l'usage ?

Salazar, soldat d'occasion, comme on l'était alors, domestique (au sens ancien) d'un grand personnage, maître d'école par nécessité, souvent battu par l'orage et victime de nombreux mécomptes, quelque peu picaresque aussi, à en juger par sa façon de parler et d'écrire, très médiocrement instruit, sans lettres anciennes, sans études universitaires, — s'il avait fréquenté Salamanque, Alcalá ou une petite université, il n'eût pas manqué de nous le dire, — a sur son concurrent le mérite d'être

Espagnol naturel, d'avoir sucé avec le lait la langue qu'il enseigne. A la vérité, son castillan n'est pas du meilleur cru, c'est du castillan andalous ou quelque chose d'approchant, du castillan du royaume de Murcie, contrée de *reconquête* relativement récente, bien voisine des pays de langue catalane et même catalane d'origine[1]. Lui ne peut se vanter d'apporter en France la fine fleur du castillan de la cour, le pur idiome de Tolède. D'autres, à cet égard, le surpassent et se font gloire de leur extraction plus noble. Je sais bien que cette suprématie que revendiquent les Tolédans n'est peut-être pas aussi certaine qu'ils le croient eux-mêmes; et puisque l'occasion s'en présente, je voudrais, sans trop m'écarter de mon sujet, examiner dans quelle mesure ces prétentions si hautement affirmées se justifient, et, en somme, quels Castillans pouvaient, au XVIIe siècle, s'attribuer le pri-

1. « Son vers Cathalans e parlen del bell cathalanesch del mon », dit Muntaner (ch. VII) des premiers colons de Murcie. La cession de ce pays à la Castille y amena naturellement la langue castillane, dès la fin du XIIIe siècle.

vilège de parler ou d'écrire seuls et de nous vendre la quintessence du beau langage.

Tolède, nous dit-on, est l'école du parler pur; elle règle l'usage, et cela en vertu d'un acte royal. Alphonse X, aux cortes tenues à Tolède en 1253, déclare et ordonne que « toutes les fois qu'une contestation s'élèvera sur l'acception d'un mot castillan, il faudra recourir à Tolède, mètre de la langue castillane, et accepter celle que lui reconnaîtront les habitants de cette ville[1]. » On le dit, mais le prouve-t-on? Il n'est pas sûr. Des cortes de l'an 1253, nous ne savons rien, sinon que le Roi les tint[2]; nous n'en possédons pas les actes, en sorte que ceux qui s'y réfèrent ont le devoir de citer la source de leur information : ce qu'ils ne font pas.

D'où peut provenir cette déclaration si formelle rapportée par l'historien Pisa? Je me

1. Francisco de Pisa, *Descripcion de la imperial ciudad de Toledo*, Tolède, 1605, livre Ier, ch. xxxv, et livre IV, ch. xix.

2. Voyez le *Catálogo de cortes de los antiguos reinos de España*, Madrid, 1855, p. 13. Dans le recueil d'actes des Cortes de Léon et Castille publié par l'Académie de l'Histoire, celles de 1253 ne figurent pas.

le demande et n'ai point réussi à le tirer au clair[1]. Ce qui demeure certain, c'est que les Espagnols du XVI[e] et du XVII[e] siècle croient fermement à l'existence d'un texte légal, qui est rappelé entre autres par Melchior de Santa Cruz de Dueñas, « vecino de Toledo », dans la dédicace à Juan d'Autriche de sa *Floresta española* (éd. de Salamanque, 1592) et par Lope de Vega, dans *Amar sin saber á quien* (acte I[er], sc. VIII) :

Dicen que una ley dispone
Que, si acaso se levanta
Sobre un vocablo porfia
De la lengua castellana,
Lo juzgue el que es de Toledo[2].

L'influence de cette croyance générale en un acte du pouvoir royal, affirmant la maî-

1. Mon ami, l'éminent juriste D. Eduardo de Hinojosa, n'a pas pu, malgré beaucoup de recherches, me renseigner à ce sujet.

2. Un auteur plus ancien que Pisa et qui écrivait vers 1550, Gonzalo Fernandez de Oviedo, dit : « Es ley del reyno e real que si alguna dubda ouiere en las leyes e fueros de Castilla, quanto a la lengua, quel interprete sea de Toledo. » (*Las Quinquagenas de la nobleza de España,* t. I (Madrid, 1880), p. 510. L'éditeur, D. Vicente de la Fuente, a oublié de signaler cette loi.

trise de Tolède en matière de langage, a été, je crois, considérable : le respect qu'inspirait l'autorité d'Alphonse le Savant en a fait un dogme. Aussi la réputation de la *habla toledana* s'accroît-elle de plus en plus dès le commencement environ du XVI[e] siècle, dès le moment où Tolède devint, sinon la capitale légale, du moins la résidence la plus habituelle du souverain ; l'on considère alors que langage de Tolède équivaut à langage parlé à la cour. Nous voyons cette opinion reflétée dans un passage du *Dialogo de la lengua*, de Juan de Valdés : « Como a hombre criado en el reino de Toledo y en la corte de Spaña », dit à Valdés un des interlocuteurs, « os preguntaremos de la lengua que se usa en la corte[1]. » Tant qu'on put croire que Tolède resterait ou redeviendrait capitale, ce qui dura assez longtemps, — car quelque temps même après le choix de Madrid comme résidence du souverain, les desseins de Philippe II sur la navigabilité du Tage pouvaient

1. Ed. Boehmer, Bonn, 1895, § 26.

ramener le gouvernement un jour ou l'autre dans l'« impériale cité »; — tant que Tolède ne fut pas complètement détrônée au profit de Madrid ou de Valladolid, elle conserva comme le monopole de la *courtoisie*. C'est ce prestige-là qui donne à sa langue son vernis d'élégance et la recommande aux Espagnols comme aux étrangers, et non pas le terroir, qui ne possédait aucune vertu particulière. Naturellement, les Espagnols originaires de Tolède ou des environs ne font pas cette différence; pour eux, le parler tolédan est le bon, le seul pur : que dis-je? c'est la langue des dieux; Apollon, saluant les poètes, n'en parle pas d'autre :

En propio *toledano* y buen romance
Les dió los buenos dias cortesmente,

dit Cervantes[1]. Et leur bonne opinion déteint même sur les Espagnols d'autres provinces : l'Aragonais Gracian, en plein XVIIe siècle, appelle encore Tolède « escuela del bien hablar,

1. *Viage del Parnaso,* ch. VI.

toda corte, ciudad toda, y mas despues que la esponja de Madrid le ha chupado las hezes[1] ». Il faut dire aussi qu'un certain tour d'esprit de ses habitants, une fine *discreción*, qu'on notait surtout chez ses femmes, contribuait beaucoup au succès du castillan de Tolède : qui pense bien, parle bien ; qui a de l'esprit sait trouver l'expression qui le fait valoir. « Ailleurs, le talent est dans les mains ; ici, il est dans le bec », dit encore Gracian ; et tous les Espagnols s'accordent à vanter la grâce spirituelle des Tolédanes qui rivalise avec leur beauté. Lope de Vega, après avoir cité la loi qui proclame Tolède arbitre suprême en fait de langage, imagine galamment que

otra ley promulgaba
Que en hablando de hermosura,
Que entendimiento acompaña,
Solo juzgarlo pudiera
Una dama toledana.

1. *El Criticon* ; dans les *Obras de Lorenzo Gracian*, Anvers, 1702, t. II, p. 78.

Et, pour Calderon, le comble de la perfection chez une femme, c'est le *toledano ingenio* quand il s'ajoute au *garbo cortesano*[1].

Voilà donc une supériorité qui semble bien établie et qu'on aurait mauvaise grâce à contester, après que tant d'Espagnols de tous les points du territoire ont témoigné en sa faveur. Oui, sans doute; mais il n'en résulte pas que les maîtres de langue espagnole à l'étranger dans la première moitié du XVIIe siècle fussent autorisés à nous proposer le castillan de Tolède comme le modèle le plus accompli, le type le plus parfait qui se pût trouver. N'étant plus la cour, Tolède au XVIIe siècle ne crée plus la langue : les beaux esprits, les hommes à la mode, les courtisans vivent à Madrid ou à Valladolid, et c'est là que se forgent les mots nouveaux, les nouveaux tours du langage, toute la menue monnaie d'un vocabulaire qui se transforme insensiblement et sans interruption. Tolède ne vit plus que de son passé, et comme, après

1. *Cada uno por sí,* acte Ier, sc. VII.

tout, son langage propre ne vaut ni plus ni moins que bien d'autres, mais vaut certainement moins à divers égards que celui de la Vieille Castille, on ne voit pas ce qui aurait pu lui maintenir un prestige si exclusif et des prérogatives si arrogantes. Quant à la pureté, ce qui signifie en somme la prononciation et le choix des mots, nous savons par un assez bon juge ce qu'il en faut penser. Déjà Clemencin[1] a très justement opposé aux éloges pompeux donnés à la *habla toledana*, les fortes restrictions de Francisco Lopez de Villalobos en un passage de ses *Problemas*, où ce médecin lettré, originaire de la province de Zamora, reproche aux Tolédans de prononcer *ien* pour *ian* dans les finales des verbes et d'employer beaucoup de mots d'origine arabe qui ternissent l'éclat et la limpidité de la langue castillane. Le passage mérite d'être rappelé.

Yo trabajaré aqui en declarar y allanar esta materia (le retour régulier des accès de fièvre) por el

1. Commentaire sur le *Don Quichotte*, t. IV, p. 361.

mas claro lenguaje castellano que yo pueda, y no será el de Toledo. Aunque allí presumen que su habla es el dechado de Castilla, y tienen mucha ocasion de pensallo así, por la gran nobleza de caballeros y damas que allí viven. Mas deben considerar que en todas las naciones del mundo la habla del arte es la mejor de todas. Y en Castilla los curiales no dicen *hacien* por *hacian*, ni *comien* por *comian*, y así en todos los otros verbos que son desta conjugacion, ni dicen *albaceha*, ni *almutacen*, ni *ataiforico*, ni otras palabras moriscas con que los toledanos ensucian y ofuscan la polideza y claridad de la lengua castellana. Esta digresion he hecho aquí, aunque es fuera de propósito, por que las damas de Toledo no nos tengan de aquí adelante por zafios[1].

Mais les traditions ont la vie dure : depuis un demi-siècle, on allait répétant qu'à Tolède régnait *todo el primor y elegancia del buen dezir*[2]; on continua de le dire après qu'ils n'y régnèrent plus, et nos maîtres de langue, par respect pour cette tradition, quelques-uns aussi par amour pour le lieu de leur nais-

1. *Curiosidades bibliográficas* de la Bibl. Rivadeneyra, p. 434.
2. Melchor de Santa Cruz, dédicace de la *Floresta*.

sance, se firent les champions du *tolédanisme.* Nous avons vu ce que dit Lorenzo de Robles; Juan de Luna n'est pas moins affirmatif dans son onzième *Dialogue,* où il nous présente deux Anglais qui, à la Bourse de Londres, se font enseigner les « bonnes phrases » par deux Espagnols de Tolède, « donde es el primor de la lengua española. » Sur la foi de ces indigènes, nos Français du XVII[e] siècle ont dû croire au *lenguaje rodado toledano*[1], tout comme beaucoup d'Anglais et d'Allemands ont cru et croient encore au français de Touraine; mais bien certainement ils n'ont jamais réussi à savoir en quoi consistait la qualité supérieure de ce langage si prôné par leurs instituteurs, ceux-ci ne l'expliquant pas, et pour cause.

La question du *tolédanisme* ne joue aucun rôle dans la dispute entre Salazar et Oudin : cela surtout parce que le premier, Andalous de naissance, n'avait pas de raisons personnelles de prendre en mains la défense de Tolède; ce

1. L'expression se trouve dans *El filósofo del aldea* de Baltasar Mateo Velazquez, Madrid, 1625, fol. 85.

qui s'agite ici est une autre question bien vieille et toujours neuve. Qui enseigne le mieux une langue étrangère vivante? Est-ce le naturel du pays où se parle cette langue, qui la sait de naissance et l'enseigne à des étrangers, ou bien est-ce celui qui n'est pas naturel et qui a appris cette langue pour l'enseigner à ses compatriotes? Les uns répondent : le premier; les autres : le second. Il y a dans les deux systèmes du pour et du contre, et je ne crois pas qu'on puisse donner exclusivement la préférence à l'un des deux. L'idéal serait un naturel qui manierait la langue dans laquelle il doit enseigner, la langue de ses élèves étrangers, presque aussi bien que la sienne propre; par exemple, et pour rentrer dans notre cas, quelqu'un qui, né et élevé en Espagne, aurait assez longtemps séjourné en France pour posséder très complètement le secret de toutes les finesses du français, sans oublier celles de sa langue maternelle. Or, comme ce quelqu'un ne se rencontre pas souvent, le mieux pourrait bien être de concilier les deux systèmes en les employant l'un

et l'autre, ce qui se pratique dans notre École des langues orientales vivantes, d'adjoindre au professeur français le répétiteur indigène. En tout cas, la dispute entre nos deux maîtres espagnol et français du XVII[e] siècle ne résout pas la difficulté. Ils sont malheureusement l'un et l'autre restés, à des degrés divers, au-dessous de l'idéal que je viens d'indiquer : Oudin ne savait pas assez d'espagnol et Salazar pas assez de français. A tout prendre, Oudin vaut peut-être mieux que l'autre et a plus complètement rempli sa tâche; mais il me paraît équitable de reconnaître qu'un Salazar mieux élevé et plus instruit, surtout de notre langue, eût assez facilement remporté l'avantage sur son adversaire.

CHAPITRE IV.

LA CARRIÈRE DE SALAZAR ET SES DERNIERS ÉCRITS.

Les principaux événements qui marquèrent les années 1615 et 1616 — départ du roi pour la frontière, arrivée de l'infante Anne, cérémonies du mariage, retour du couple royal et entrée solennelle à Paris, etc. — purent distraire Salazar des fâcheuses impressions que lui avaient sans aucun doute laissées ses querelles avec Oudin. La politique opéra une heureuse diversion, d'autant mieux que notre Espagnol intervint dans quelques épisodes de la « conjonction des deux grands luminaires du monde », pour parler le langage outré d'un de ses compatriotes, et que d'autres occupations le vengèrent de ses mécomptes de grammairien et de « pédant. » A quel titre

Salazar accompagna-t-il le jeune roi? C'est ce qui ne nous est pas dit explicitement, mais tout porte à croire que ce fut comme interprète; et, en effet, les circonstances rendaient nécessaire auprès du souverain la présence de quelqu'un parlant couramment l'espagnol. Suivit-il Louis XIII dès son départ pour la frontière, ou ne le rejoignit-il que plus tard? Nous ne savons à ce propos que ce qu'il veut bien nous apprendre, et tout ce qu'il rapporte du voyage a trait à certains incidents du retour à Paris, surtout aux étapes de la cour en Touraine. On peut admettre qu'il se rendit directement à la frontière pour remplir son emploi lors de l'échange des princesses et revint ensuite avec le Roi.

Avoir assisté à des rencontres de princes et servi de trucheman à l'Infante reine et à sa suite, avoir vu de ses yeux tant de magnificences, de fêtes et de cavalcades, s'être mêlé à de si belles compagnies, c'était plus qu'il n'en fallait à notre homme pour l'inciter à mettre la main à la plume et à raconter des événements qui rehaussaient son importance et

donnaient à penser qu'il y avait vraiment joué un personnage. Jusqu'ici, il s'était surtout adressé aux Français afin de les instruire des choses et du langage de sa nation; cette fois, il pensa à ses compatriotes et saisit l'occasion si favorable qui s'offrait à lui de leur donner quelque aperçu du pays où une de leurs princesses venait régner. Ce dessein, mis à exécution, aboutit à un

TRATADO | DE LAS COSAS | MAS NOTABLES | que se veen en la gran | Ciudad de Paris, y algu- | nas del Reyno de Francia. | *COMPVESTO POR* | *Ambrosio de Salazar, Secretario* | *interprete Español de su Mage* | *stad christianissima, cerca de su Real persona.* | EN PARIS, | Por DIEGO BESSIN, Impressor | de libros. 1616.

In-8° de 12 ff. prél. non chiffrés, 200 et 52 pp. L'achevé d'imprimer, daté de Paris, 15 octobre 1616, est au fol. 200 v°.

Le morceau de résistance du livre est, comme l'indique son titre, une description de

Paris, de ses principaux monuments, de ses curiosités, de son histoire, avec des détails sur le cérémonial royal, l'origine de la maison de Bourbon, une biographie sommaire de Louis XIII, etc., première partie dont une édition des *Cris de Paris*[1] avec ses divers suppléments a fait les frais, au moins pour ce qui concerne les choses exclusivement parisiennes, ce que Salazar ne cherche point à dissimuler : « Este pequeño compendio de las « grandezas de Paris... he determinado *tra-* « *duzir* y augmentar del frances en cas- « tellano. » La seconde partie, qui a une pagination spéciale, traite de la généalogie de la maison de Lorraine, du voyage de retour des souverains et de leur entrée à Paris. Mais voyons d'abord la dédicace à un personnage du nom de D. Juan Bidaurre de Orduña, natif de Huete, dans la province de Cuenca, « entretenu par Sa Majesté Catholique, capitaine de la galère *Vigilance* au royaume de

1. Voir cet opuscule dans la réimpression du Bibliophile Jacob, *Paris ridicule et burlesque au dix-septième siècle*, Paris, 1859, p. 297.

Naples et en ce moment attaché au service de la Reine Très Chrétienne »; dédicace placée sous la reproduction gravée des armes de ce gentilhomme, qu'accompagnent des vues de la ville d'Orduña en Biscaye et de la galère *Vigilance.* Dans cette épître, datée de Paris, le 15 novembre 1616, Salazar, après avoir relaté en termes dithyrambiques quelques actions navales de ce compatriote, rappelle un incident du dernier voyage : la bienveillance que lui a montrée D. Juan Bidaurre « pendant ces froids affreux qui l'ont rendu si pénible », et la charité dont fit preuve aussi ce capitaine envers les filles espagnoles de la Reine que la température éprouva si cruellement : « J'ai vu cela de mes yeux », dit Salazar. Et il revient encore sur le même sujet dans la seconde partie de son livre où il parle de cinquante-deux victimes, — « nous qui l'avons vu, nous en pouvons témoigner », — dont trois moururent dans les bras de D. Juan Bidaurre. Les relations de l'époque confirment ce que nous raconte Salazar du froid excessif dont eut tant à souffrir la cour

au mois de janvier 1616 dans le trajet entre Poitiers et Tours. Nous lisons ainsi dans les mémoires de Pontchartrain[1] :

Le 21 dudit mois de janvier[2], le Roi partit avec toute sa cour de ladite ville de Poitiers pour aller coucher à Châtellerault. Il fit extremement froid ledit jour, qu'il mourut dans le chemin dix huit ou vingt personnes transies de froid et une grandissime quantité d'autres qui en tombèrent malades, dont plusieurs moururent.

Les autres détails, fruits d'une observation personnelle, qu'on peut recueillir dans le traité de Salazar se réduisent à assez peu de choses : aux cornes de cerf « d'une grandeur incroyable », qu'il vit au château d'Amboise, dans l'église Saint-Symphorien, et qui émerveillèrent son patron, le capitaine Bidaurre, au point qu'il les fit mesurer et « tirer en portrait » par un peintre, dont la copie fut certifiée conforme à l'original par les magistrats

1. Ed. Michaud et Poujoulat, p 359.

2. Salazar dit à tort le 9; la date du 21 est confirmée par les mémoires de Fontenay-Mareuil et d'autres sources.

de la ville; puis à l'entrée des souverains à Paris, à laquelle l'interprète assista certainement, mais qu'il peut avoir racontée d'après une relation du temps quelconque. Toutefois, l'énumération très complète des femmes espagnoles de la Reine, qui suivirent sa litière dans des carrosses, doit lui appartenir en propre; il l'a écrite sans doute à l'adresse des parents et amis d'Espagne. Ce passage, comme d'ailleurs tout le livre, atteste l'intention d'écrire pour le public de par delà les monts curieux des faits et gestes de l'Infante et des choses de sa nouvelle patrie; Salazar l'avait déjà dit dans sa dédicace, il le répète en terminant :

Con esto doy fin a mis discursos, remetiendolo al prudente letor, aduirtiendo que esto se hizo con alguna priesa, para que cada vno entienda nuestra buena voluntad, pues que en consideracion de que en España no han visto aun la grandeza destas dos casas de Borbon y de Guisa, en la lengua castellana, como tenemos acà la declaracion de la casa de Austria y de otras nobles de alla en la lengua francesa : por estas causas nos auemos mouido a hazer este

trabaxo, porque, demas de las dichas casas, ponemos otras cosas raras y dignas de verse por alla; y pues no es obra inutil, yo supplico al que lo leyere perdonar algunas faltas, passandolas por alto, pues recibira menor trabaxo a dissimularlas que nosotros auemos padecido a hazer la traduccion, augmentacion, composicion y correccion.

Tel est donc ce *Tratado*, simple curiosité bibliographique pour l'historien de Paris, mais qui a vraiment pu servir, un temps, à renseigner les Espagnols sur notre capitale et les usages de la cour de France : à peu près tout ce que la plupart d'entre eux ont su de Paris au XVIIe siècle, ils le doivent au modeste livret de leur Salazar.

Les années qui suivent immédiatement cette publication ne nous apportent rien d'important, rien qui enrichisse d'une façon notable le bagage de l'interprète grammairien, à l'occasion aussi nouvelliste. Une plaquette de quelques feuillets, la relation de grandes inondations en Catalogne pendant l'automne de 1617 :

DISCOVRS | VERITABLE | DV GRAND ET ES- |

pouuantable Deluge, arriué | en Espagne, au comté | de Barcelonne. | PRESENTÉ AV ROY. | *Traduit en François, par le Sieur de Sa- | lazar Secretaire, Interprete de la | langue Espagnolle, pres | sa Majesté.* | A LYON. | Par PIERRE MARNIOLLES. | *Auec Permission.* Iouxte la coppie Imprimee à Barcelon- | ne, par Estienne Libert, auec per- | mission des Superieurs, | M .DC. XVIII.

En second lieu, un petit livre de lectures espagnoles et de modèles de style épistolaire, dédié à Georges de Monchy, seigneur d'Hocquincourt, premier maître d'hôtel de la Reine, grand louvetier du Boulonnais et père du maréchal d'Hocquincourt.

LIBRO | DE FLORES | DIVERSAS | Y CVRIOSAS | en tres Tratados. | *Como muestra la plana | siguiente.* | Dirigido al prudentissimo y generoso | Señor de Hauquincourt : Mayor- | domo Mayor de la Christia- | nissima Reyna de | Francia. | *Por A. de Salazar, Secretario, interprete de | su Magestad, en la lengua Española. | cerca de su Real persona.* |

En Paris, | Se venden en casa de Dauid Gil delante | el cauallo de bronze y sobre el | puente nueuo. | M. DC. XIX.

In-8° de 4 ff. prél. non chiffrés, 153 pp., et 8 ff. non chiffrés.

Bien insignifiant, ce recueil, ainsi que l'annonce son titre, se divise en trois parties. Le premier énumère les titres des rois, princes et autres grands seigneurs de l'Europe; le second contient quelques spécimens de lettres missives; le troisième un dialogue entre un gentilhomme et une dame. Salazar, une note du dernier feuillet nous l'apprend, aurait voulu faire mieux : « Mon dessein avait été « de consacrer la troisième partie de ce livre « à des contes amusants; mais comme le « libraire est pauvre et que les contes eussent « rempli beaucoup plus de feuilles et causé « de plus grands dépens, j'ai décidé à la hâte « de les remplacer par un dialogue, en attendant de composer un recueil desdits contes, « ce qui se fera prochainement. » Sachons au moins gré à Salazar de ses bonnes intentions.

Une assez longue période de temps s écoule pendant laquelle Salazar se contente de réimprimer quelques-uns de ses ouvrages antérieurs, notamment le *Miroir de la grammaire*, qui eut des éditions en 1622, 1623 et 1627. Puis, la manufacture de livres nouveaux recommence en 1632 par des règles de grammaire et des morceaux choisis. Le premier, qui n'a pas dû coûter de grands efforts d'intelligence, est adressé à Charles Robin, sieur du Vau et de Varize, grand maître des eaux et forêts aux pays de Touraine, Anjou et Maine :

SECRETOS DE LA | GRAMATICA | ESPAÑOLA, CON VN | Tratado de algunos Quentos honestos | y graciosos. Obra tanto para el estudio | como para echar de si todo enojo y | pesadumbre. | *SECRETS DE LA* | *Grammaire Espagnole, auec vn traité de quelques contes honnestes et aggreables. Oeuure* | *autant pour l'estude, comme pour chasser* | *de soy tout ennuy et fascherie.* | DEDIÉ | *au tres-prudent et discret seigneur Charles Robin,*

| *Chevalier sieur du Vau et de Varize, Conseiller* | *du Roy, grand Maistre des Eaux et Forests aux* | *pays de Touraine, Anjou et le Maine etc.* | Par AMBROISE SALAZAR, Secretaire, | Interprete du Roy en langue | Espagnole. | à ses despens. | *Auec priuilege de sa Majesté.* | M.DC.XXXII.

In-8° de 4 ff. prél. non chiffrés, 64 pp. pour les *Secretos*, 104 pp. pour le livre de contes et 1 feuillet pour l'extrait du privilège daté de Paris le 1er septembre 1631. L'achevé d'imprimer est du 25 septembre de la même année.

On voit par le titre de ce recueil que Salazar prit la résolution de se passer du libraire et d'imprimer à ses frais : opération dangereuse, mais dont il faut croire qu'il se tira à son avantage, puisqu'il la renouvela plusieurs fois. La dédicace des *Secrets* dit seulement que le Charles Robin, fils d'un autre Charles Robin, seigneur de Coursay, auquel le maître espagnol s'adresse, était son élève et que Salazar, dans « ses nécessités », eut à se louer de lui. Pour connaître l'économie du

livre et le but que poursuivit l'auteur en le publiant, il faut recourir à la page 102, où Salazar nous informe que son livre est à deux fins : dans sa seconde partie, celle qui servira à la lecture, il doit remplacer la *Floresta* de Santa Cruz, devenue peu commune à Paris, et dont sont extraits la plupart des contes offerts ici au lecteur; tandis que la première partie, les *Secrets,* rédigée à la demande de certaines personnes qui trouvent les grammaires trop longues et obscures et néanmoins incomplètes, n'a d'autre objet que de donner en abrégé tout ce que les commençants ont besoin de savoir :

Supplico al lector tomar de buen parte esta mi buena voluntad, que lo que me ha mouido a hazer imprimir estos quentos ha sido porque veya que un librito que andaua por aqui no se podia hallar, aunques verdad que primero vino de España. Despues se imprimio en Brucelas en las dos lenguas[1], y aun

1. La première édition bruxelloise bilingue de la *Floresta* de Santa Cruz me paraît être celle de Roger Velpius et Hubert Anthoine (1614), qui, dans sa partie française, a repris le titre de *Plaisant bocage,* de la traduction du sieur Pissevin.

creo que se ha impreso aqui en Paris[1], y he visto que lo han siempre estimado del todo. Este librito se llama *Floresta española de apogstemas* (sic) *y dichos graciosos :* del qual y de algunos otros he sacado este tratadillo. Y para dezir la verdad, la mayor y mas cierta causa que me ha mouido es que, como ha auido muchas personas que me han dicho que las gramaticas eran largas, escuras y prolixas y que les faltauan ciertos tiempos ó terminaciones, ó, por mejor dezir, los secretos dellas, me he dispuesto á hazer este tratadillo, que son los principios como se comiença a estudiar la lengua española explicada por la francesa ; que por el dicho tratadillo se que todos los curiosos hallaran vna facil y grande claridad y recibiran primero doctrina y despues se holgaran con los quentos, los quales seruiran a quitar pesadumbres.

Il ne vaut pas la peine de rechercher ce que Salazar a changé dans le célèbre recueil d'historiettes, de plaisanteries et de brocards de l'auteur tolédan et ce qu'il y a ajouté. Contentons-nous de dire que les *Secrets* con-

1. Les bibliographes ne citent pas d'édition parisienne de la *Floresta*.

tiennent quatre-vingt-trois contes, et passons à l'ouvrage suivant dont je ne connais qu'une troisième édition datée de 1643, mais dont la première a dû paraître plusieurs années auparavant. De toutes façons, comme il s'agit d'un livre très semblable à celui qui vient d'être décrit, il y a certainement avantage à les réunir.

Tres | tratados | propios para los | que dessean saber la Lengua Es- | pañola. | Trois traittez | propres pour ceux qui desirent | sçauoir la Langue Espagnole : | *Comme il se voit en la seconde page.* | Le tout composé, augmenté, et | corrigé par Ambroise | de Salazar. | *Troisiesme Edition.* | A Paris, | M.DC.XXXXIII.

In-8° de 3 ff. prél. non chiffrés; 24, 120 et 64 pages pour les trois parties. Au fol. prél. 3, sous le titre de la première partie, dans un cartouche, la devise : *Contra adversa fortuna, paciencia y tolerancia*, qu'avait adoptée depuis longtemps Salazar, puisqu'il la fit graver sur son portrait de 1617.

L'assemblage de ces trois traités ne nous

apporte rien de nouveau; c'est bien là un produit de la littérature « alimentaire » à laquelle le pauvre Salazar, entré en âge, s'adonne de plus en plus. Le premier traité : *Principios para aprender la lengua española, declarados por la lengua francesa en forma de abreuiacion de la gramatica*, répète la partie grammaticale des *Secrets;* le second : *Libro curioso lleno de recreacion y contento,* etc., n'est que le Santa Cruz revu et augmenté qui forme la seconde partie des *Secrets*, et auquel Salazar n'a ajouté que deux dialogues dont un « entre dos comadres amigas familiares, la una se llama Margarita y la otra Luciana »; enfin, du troisième traité je ne dirai rien, car il est identique à l'*Espejo de la vida humana*, imprimé en 1642 et dont j'aurai à parler à cette date. En résumé, la troisième édition de cette « tripartite » n'offre d'autre intérêt qu'une allusion à l'âge de l'auteur dans l'avertissement :

Señores, yo vengo para dar á todos la buena entrada de año, porque no es poco poder añadir un año uno en el numero de nuestra edad. Dios sea loado

que, al cabo de *setenta* años que vivo en el mundo, me ha dado la gracia de contar aun este año en el numero de setenta. Bien aventurado el que vee cada año uno mas de su edad sin desman! Cada uno reciba este libro de buena voluntad, como yo lo ofrezco, que mi desseo no es otro sino emplearme en el seruicio de todos.

Soixante-dix ans révolus à la fin de 1642 (ou soixante et onze ans en 1643), cela correspond aux données que nous retrouverons plus bas dans le *Trésor de diverses leçons :* c'est-à-dire soixante-quatre ans en 1636.

Retournons maintenant en arrière; reprenons notre enquête à la date de 1633. Cette année-là nous fournit une publication qui relève un peu Salazar, qui le sort de cette piètre industrie de manuels de grammaire et de petits livres scolaires ou récréatifs. Salazar s'enhardit, il se hausse au métier un peu plus difficile et noble de traducteur. Un livre venait de paraître qui lui parut mériter d'être mis en castillan : *L'Honnête homme* de Nicolas Faret, ce proche parent du *Cortegiano* de Baldassar Castiglione, moins nourri à coup

sûr de belle rhétorique et d'allure moins superbe, mais bien pensé et fort bien écrit, et qui nous restitue, si je ne me trompe, assez exactement l'idéal mondain, dans ce qu'il avait de plus sérieux, au temps de Louis XIII. Salazar prit-il l'initiative de ce choix ou fut-il sollicité par l'auteur? Je ne saurais le dire, mais je constate que Faret s'intéressa directement à cette traduction espagnole; lui-même s'en fit octroyer le privilège en 1633 : « Nostre bien-amé Nicolas Faret nous a fait « remonstrer qu'il desireroit faire imprimer « vn liure intitulé *L'honeste-homme*, espa- « gnol et françois, dedié à nostre tres-cher « et feal le sieur Seguier, cheualier, garde « des sceaux de France »; et dans la dédicace qui précède l'avertissement du traducteur Faret offre au Garde des sceaux « cette version qui m'est tombée entre les mains », c'est-à-dire le texte espagnol de Salazar mis en regard du français. Voici le signalement de ce courtisan franco-espagnol :

L'HONESTE- | HOMME : | OV, | L'ART DE PLAIRE

| A LA COVRT. | *PAR LE SIEVR FARET.* | Traduit en Espagnol, par Dom AMBROSIO | DE SALAZAR, Secretaire Interprete | du Roy en la langue Espagnole. | A PARIS, | Chez TOVSSAINCT QVINET, au Palais, dans | la petite Salle, sous la montée de la Cour des Aydes | M.DC.XXXIV. | *Auec Priuilege du Roy.*

Petit in-4° de 4 ff. prél. non chiffrés, 263 pp. de texte et 11 ff. non chiffrés pour la table et les privilèges de 1630 (texte français) et de 1633 (texte français-espagnol). L'achevé d'imprimer est du 22 décembre 1633.

L'avis au lecteur rédigé par Salazar dans les deux langues présente un véritable intérêt. J'en donne la version française :

L'approbation que ce liure a receuë, non seulement en ce royaume, mais encore chez quelques nations estrangeres qui l'ont traduit en leurs langues, m'a fait naistre l'enuie de le traduire en la mienne, qui sans doute n'aura pas moins de grace que l'angloise et l'allemande a exprimer les pensées de l'autheur. I'auouë que ie les ay trouues si claires et si belles et d'vn style si net et si facile, que ç'a esté par là que

i'ay esté premierement tenté d'en entreprendre la version. Outre qu'ayant à enseigner l'Espagnol à plusieurs personnes de qualité, qui, sçachans l'honneur que i'ay eu de le monstrer au Roy et à plusieurs princes et grands seigneurs de cette court, me recherchent plus tost qu'vn autre pour ce suiet, i'ay creu ne leur pouuoir fournir aucune lecture plus vtile ny plus agreable que celle-cy. Ie ne celeray point que le tiltre du liure m'a mis plus en peine que tout le reste, car nous n'auons point de mot en nostre langue qui le puisse bien exprimer. En effet *el hombre honesto* n'est point à proprement parler ce que signifie en françois *l'honeste homme*; *el hombre honrrado* encore moins; *el hombre complido* en a dauantage de l'air, mais n'estant pas tout à fait ce que veut dire l'auteur, i'ay mieux aymé m'esloigner moins du mot françois, puisqu'aussi bien ie ne pouuois pas en attrapper le sens, ny mesmes en aprocher. Toutes les langues ont leurs defauts et leurs auantages, et il y a des endroits où la nostre pourroit bien se vanger de cet afront qu'elle reçoit de la françoise : ie m'en raporte à ceux qui sçauent l'vne et l'autre ou qui en sçauent plusieurs. Au reste i'ay tasché de suiure du plus pres qu'il m'a esté possible la façon de parler de mon autheur ; sans toutesfois violer la pure castillane, affin de rendre plus facile le commerce de l'vne à

l'autre pour ceux qui desirent les aprendre. Iouyssez de mon travail, cher lecteur, et ne le méprisez pas, puisqu'il n'a point d'autre but que de vous estre vtile et agreable tout ensemble.

On l'aura remarqué, Salazar, dans cette page, ne s'oublie pas; il y glisse, sans en avoir l'air, une petite réclame et rappelle en passant à ceux qui pourraient l'ignorer que sa maison est la seule bonne, celle du *coin du quai*, et qu'il fournit d'espagnol le Roi, les princes et la cour; on aura remarqué aussi que ce livre est le premier où le digne interprète s'affuble du titre de *Don*, au moins sur le titre; mais peut-être ne doit-on pas le rendre responsable de cet anoblissement imprévu qui incomberait plutôt à l'imprimeur. Cela dit, l'avertissement de Salazar a du bon, et sa discussion sur le sens d'*honnête homme* ne manque pas de justesse, quoiqu'il ait pris le mauvais parti en traduisant *El hombre honesto ó el arte de agradar á la corte;* c'était afficher le contresens qu'il voulait précisément éviter; *el cortesano cumplido* eût

été la vraie traduction. Il a en outre, dans le même titre, commis un gros solécisme : *á la corte*, au lieu de *en la corte*. Voilà qui ne fait pas bien augurer du reste, et malheureusement l'examen de sa version confirme toutes nos craintes : d'une littéralité excessive et pleine de fautes contre l'usage, elle ne conserve à peu près rien du style excellent de l'original et nous donne l'impression d'un travail manqué. On en jugera par le passage suivant. Je choisis l'endroit bien connu du livre où, pour montrer la force de l'opinion et combien il importe de prédisposer les autres en notre faveur, Faret parle de lui-même et de la fâcheuse renommée que lui ont faite quelques plaisantins en accouplant trop souvent son nom au mot *cabaret*.

Ie m'arreste seulement à considerer les estranges effects de l'opinion, qui, toute estourdie et aueugle qu'elle est, fait ainsi ployer l'esprit de l'homme à son gré et meine sa volonté de tous costez, auec vn empire aussi absolu que si elle auoit la raison pour guide. S'il m'est permis de parler icy de mes interests, sans faire vne impertinence, on verra bien que

ce n'est pas sans sujet que ie nomme son pouuoir tyrannique, puisqu'elle peut faire passer dans le monde tous les hommes pour ce qu'elle veut : vn habile pour vn sot, vn sage pour vn extravagant, vn homme retenu pour vn desbauché, et generalement renuerser tout l'ordre que la raison et la verité ont estably dans le monde. Ie ne suis gueres d'humeur à me debiter pour autre que ie ne suis; aussi n'ay-ie garde de me vouloir faire passer pour vne personne qui soit fort reiglée en sa vie, et certes le tracas et le desordre dans lequel roulent tous ceux qui sont engagez à la suite de la Cour ne leur permet pas d'exercer ces belles vertus qui requierent ce doux et paisible estat de vie, apres lequel ie souspire de si bon cœur. Neantmoins ie puis dire auec vérité, et de cette vérité peuuent estre tesmoins tous ceux de qui ie suis particulierement conneu, que iamais ie n'ay exposé ma raison au hazard d'estre surprise d'aucun excez. Que si l'amour des honnestes gens et de leur conuersation m'a fait passer auec ceux que i'ay conneus vne partie de ma vie dans d'honnestes resiouïssances et parmy des plaisirs innocents, i'ay suiet de loüer mon bon-heur d'auoir ainsi vescu, plûtost que d'auoir regret de m'estre trouué dans ces compagnies. Cependant ie ne sçay comment il s'est rencontré que mon nom, par malheur, ryme si heu-

reusement à *cabaret*, que les bons et les mauuais poëtes, mes amis et les inconneus, confusément et auec mesme liberté, se sont seruis de cette ryme, qu'ils trouuoient si commode et l'ont renduë si publique, que la pluspart de ceux qui ne me connoissent pas bien s'imaginent que ie suis quelque bouchon de tauerne ou quelque goinfre, qui ne desenyure iamais.

Voici maintenant le thème espagnol de Salazar :

Me paro solamente à considerar los estraños effectos de la opinion, que, tonta y ciega como es, haze plegar assy el juizio del hombre à su voluntad y llena su gusto de qualquier cabo con vn imperio tan absoluto como si tuuiesse la razon por guia. Si se me permite de hablar aqui de mis intereses sin hazer impertinencia, se vera muy à la clara que no es sin sugeto que yo llamo à su poder tyrannico, pues que puede hazer passar en el mundo à todos los hombres por lo que ella quiere : vn habil por vn loco, vn sabio por vn extrauagante, vn hombre cuerdo por vn desbaratado y generalmente bolcar toda la orden que la razon y la verdad han establecido en el mundo. No tengo condicion de venderme por otro que soy; tam-

poco tengo para que passar por vna persona que sea muy reglada en su vida, y cierto que la barahunda con la desorden, donde ruedan todos los que estan empeñados en el seguimiento de la Corte, no les permite exercitar estas hermosas virtudes, que requieren este dulce y apazible estado de vida, tras el qual yo suspiro de tan buen coraçon. Con todo esso puedo dezir con verdad, y desta verdad pueden ser testigos todos aquellos de quien soy particularmente conocido, que nunca he expuesto mi razon en hazar de ser cogido en algun excesso. Que si el amor de la gente honrrada y de su conuersacion me ha hecho passar con los que he conocido vna parte de mi vida en honestos exercicios y entre inocentes plazeres, tengo sugeto de alabar mi buena dicha de auer viuido assi, antes que tener dolor de auerme hallado en estas compañias. Entretanto no sé como se ha encontrado que mi nombre por mala suerte ryme tan dichosamente à *cabaret* que los buenos y malos poëtas, amigos mios y los incognitos confusamente y con la mesma libertad, se han seruido desta ryma que ellos hallauan tan còmoda y la han hecho tan publica, que la mayor parte de los que no me conocen muy bien se imaginan que soy algun trapo ò vandera de taberna ò que sea algun tragon que siempre està borracho.

Je ne voudrais pas faire ici un corrigé complet de cette triste copie ; il suffira d'en signaler les énormités les plus choquantes : *plegar el juizio* pour *sugetar el juicio; sin sugeto* pour *sin motivo; habil* pour *inteligente* ou *listo; loco* pour *necio* ou *tonto; reglada* pour *templada; tener dolor* pour *sentir; entretanto* pour *pues bien*, ou quelque chose d'approchant; *rimar* et *rima* pour *consonar* et *consonante; incognitos* pour *desconocidos; se han servido* pour *han usado; cómoda* pour *á propósito*, etc. Et que dire de tournures comme *están empeñados en el seguimiento de là Corte*, ou *he expuesto mi razon en azar de ser cogido*, alors que le castillan *azar* ne peut jamais s'employer au sens du français *au hasard de?* En résumé, mot à mot enfantin d'un manœuvre qui substitue des expressions à d'autres expressions au petit bonheur et qui, lorsqu'il ne trouve pas d'équivalents dans sa langue, se contente de calquer le français en l'espagnolisant; version inintelligente qui n'embrasse ni ne pénètre jamais l'ensemble d'une période, qui suit seulement

pas à pas et à l'aveugle les mots du texte. Pour une fois que le pauvre Salazar a voulu s'essayer dans un genre un peu plus relevé que celui auquel il consacrait ses veilles, il n'a pas eu de chance! A vrai dire, il a trop présumé de ses forces et s'est attaqué à une tâche trop difficile. Aussi bien par la délicatesse de beaucoup de ses pensées que par la qualité de son style, le livre de Faret exige de celui qui se propose de le traduire dans une autre langue une éducation et une portée d'esprit qui manquaient, hélas! à notre interprète. Quel dommage! Au moment où notre société polie s'appliquait à codifier ses usages, son ton et ses gestes, et s'y appliquait très heureusement, comme il eût été piquant de communiquer en un joli castillan ces nouvelles recettes à l'Espagne, dont la fine galanterie avait peu auparavant si bien réussi auprès de notre noblesse! Mais le *Courtisan* français fait vraiment trop triste mine et a un maintien trop gauche dans la juxtalinéaire de Salazar; les cavaliers de là-bas ont dû le trouver bien empêtré et se seront dit : les *Monsiures* ont

encore à apprendre chez nous! Notre *Honnête homme* méritait mieux, et tandis que le *Cortegiano* italien avait eu la bonne fortune de rencontrer en Espagne un interprète qui en fit une œuvre renommée encore aujourd'hui pour la pureté de son langage, le nôtre a joué de malheur, il a échu à un médiocre « pédant » qui l'a, dans son jargon francisé, totalement dépouillé de ses grâces.

Salazar ne renouvela pas l'expérience; il s'en tint à cet essai malheureux, qui ne reçut pas, au surplus, un trop mauvais accueil, puisque l'on en fit, après celle de 1634, deux autres éditions, l'une en 1656, l'autre en 1660. Revenu à sa besogne habituelle, il ne tarda pas à nous servir un plat de sa façon qu'il tenait en réserve depuis 1631 : encore un livre d'histoires, agrémenté à la fin de quelques listes de mots usuels et de formules de courtoisie :

Thesoro de | diversa licion, obra | digna de ser vista por | su gran curiosidad; En el qual ay XXII Hi- | storias muy verdaderas, y

otras cosas tocantes | a la salud del Cuerpo humano como se vera en | la tabla siguiente. Con vna forma de Gramatica | muy prouechosa para los curiosos. | Por AMBROSIO DE SALAZAR Secreta- | rio, Intérprete del Christianissimo Luis | XIII. en lengua Española, | (*Traduction de ce titre en français*). A PARIS, | Chez LOVYS BOVLLANGER, ruë Sainct | Iacques, à l'Image S. Louys. | M. DC. XXXVI. | AVEC PRIVILEGE DV ROY.

In-8° de 6 ff. prél. non chiffrés, 270 pp. et 4 ff. de table. Extraict du privilège du 1er septembre 1631. Transport de Salazar au libraire Louis Boulanger du 1er septembre 1636. Achevé d'imprimer du 1er septembre de la même année.

Le livre, dédié à messire Jacques Barrin, chevalier, seigneur de la Gallissonière, vicomte de Rezay, etc., conseiller du roi en ses conseils d'État et privé et avocat général en son grand conseil, se rattache au genre de la *Silva de varia leccion* de Pedro Mejía, en ce qu'il mêle les « secrets de nature » à la géographie, à l'histoire et à toutes sortes d'anec-

dotes : le tout sans grand intérêt, comme on peut croire; mais ce qui donne quelque prix au petit volume est l'avertissement préliminaire dont je transcris la version française :

Lecteur, quel que tu sois, bon ou mauuais, ie te fais sçauoir qu'on employe moins de temps à donner vn coup de dent qu'a guarir vne playe toute recente; vne dague d'acier est moins dangereuse qu'vne mauuaise langue. Ie dis cecy, parce qu'on trouue tousiours des mesdisans qui trouuent à redire à ce qu'ils ne sçauroient faire. Ie suis comme le chat qui ne retourne plus où il a esté pris vne fois. Vn iour est arriué vn effronté à la boutique d'vn libraire et dit que mon espagnol est du viel temps. Ie ne le connois pas, et si on ne me l'a voulu monstrer; mais ie voudrois l'auoir veu pour l'examiner : ie le ferois parler pour voir s'il me feroit taire, et m'ayderois du prouerbe qui dit que celuy qui veut iouyr du monde, doit ouyr, voir et se taire. On ne trouue que trop à Paris de tels mesdisans et en grand nombre; ie me console avec celuy qui disoit :

Bien souuent on m'a raconté,
Et vois que c'est la vérité,

Que celui qui longtemps viura
Beaucoup de douleurs souffrira,
Et que, pour vn petit plaisir,
Il aura plusieurs desplaisirs.

Ie ne me veux pas passionner de ce qu'vn seul dise mal de moy, puis que plusieurs ont mesdit de Dieu ; mais s'il eut parlé du subiect et matiere du liure, ie m'en fut consolé : d'attaquer mon langage, ie ne le puis dissimuler, pour ce que l'aueugle ne peut iuger des couleurs. O mon Dieu ! qu'à la fin de soixante et quatre ans de mon aage, apres auoir employé trente d'iceux a enseigner en France au Roy, à plusieurs princes, seigneurs et dames, apres m'auoir bruslé les sourcils pour mettre en lumiere 12 liures diuers, que ie mets icy, afin qu'il ne semble que ie les iuuente, qui sont les suiuants : *Les œillets de recreation,* en deux langues. — *Vergel de l'ame.* — *Flambeau de la conscience*, en deux langues. — *La maniere d'escrire lettres.* — *Miroir general de grammaire*, en deux langues, imprimé 4 fois. — *Fleurs diuerses et curieuses.* — *Heures de Nostre Dame.* — *Inuentaire general d'Espagne.* — *Les grandeurs de Paris et les exercices de ieunesse de Louys 13.* — Autre petite grammaire, et la traduction que i'ay faite de *L'honneste homme,* composé par monsieur Faret :

est-il, dis-ie, possible qu'à la fin de tant d'années et de trauaux, sans dormir de nuict et beaucoup estudié de iour, que quelqu'vn dise ce qu'il ne sçait? Ie supplie le lecteur discret de cueillir le bon comme l'abeille, et ce qui ne luy semblera pas bon pourra aggreer à quelque autre ; enfin, il ne demeure point de chair en la boucherie, elle se vend toute pour ce que les appetits ne sont point egaux. Ceste matiere a esté composée par d'autres et a esté compilée par mon industrie. Quand les predicateurs preschent, ils s'aydent des autres, comme de S. Augustin, S. Ambroise, etc. I'en ay fait de mesme...

Notre homme, on le voit, ne change pas; l'âge ne l'a rendu ni moins ombrageux ni moins plaintif, et il recommence sans se lasser les mêmes jérémiades, oubliant un peu, à ce qu'il semble, sa devise : *Patience et tolérance contre fortune adverse.* Encore un « mesdisant » qui lui veut du mal et conteste la qualité de son espagnol! Quel effronté! Salazar, à soixante-quatre ans, ne se fait pas à l'idée que son castillan a vieilli avec sa personne. Qu'on lui amène ce présomptueux, il saura le réduire au silence! Puis il jette un

regard attristé sur sa longue carrière et déplore que tous ses travaux, tous ses efforts n'aient abouti qu'à l'exposer au dédain d'un ignorant. Au moins sa lamentation nous vaut-elle cette fois une liste qu'on doit croire exacte et complète de ses œuvres publiées jusqu'à l'année 1636. J'y relève les titres de trois opuscules : *Flambeau de la conscience*, *La manière d'escrire lettres* et *Heures de Nostre Dame* qu'il ne m'a pas été possible de retrouver dans nos bibliothèques ; on s'en consolera, ces opuscules comptant certainement parmi les plus insignifiants de notre auteur.

Nous nous acheminons vers la fin, les infirmités de l'âge rendent sa production de plus en plus pénible, et Salazar ne sait plus rien tirer de son fonds pour l'offrir aux lecteurs. En 1642, il se décide pourtant à faire en guise d'étrennes un petit présent aux « curieux de la langue espagnole. » Reprenant ce titre de *Miroir* qui ornait sa première grammaire, il leur présente en quatrains espagnols un *Miroir de la vie humaine*, où chacun

pourra se contempler et découvrir ses taches.

ESPEIO | DE LA VIDA | HUMANA, | *EN TRES TRATADOS*, CON | *algunos Refranes à proposito del sugetò : por | los quales se vee à la clara la vida | de cada vno segun el tiempo | presente.* | Dirigido à los que aman la Virtud : y son | curiosos desta lengua. | *Compuesto por* AMBROSIO DE SALAZAR. | M. DC. XXXXII.

Pet. in-4° de 2 ff. prél. non chiffrés et 64 pp. Sans nom de libraire et sans privilège. Sur le titre, entre le nom de l'auteur et la date, la devise *Contra adversa fortuna, paciencia y tolerancia.*

Il n'a, en annonçant son recueil dans l'avertissement, oublié qu'une chose : nous en indiquer la provenance, car, sauf quelques raccords, et par-ci, par-là un quatrain, tout probablement appartient à autrui. Les deux premières parties du *Miroir* correspondent exactement aux premier et troisième chapitres des *Quinientos proverbios de consejos y avisos por manera de litania* de Fr. Luis de

Escobar[1] et en reproduisent la plupart des quatrains; la source du reste est à rechercher dans l'abondante littérature parémiologique espagnole.

Avec ce second *Miroir* et la troisième édition de ses *Tratados*, Salazar prend congé de son public de lecteurs et d'élèves; ces étrennes espagnoles de 1642 et 1643 sont ses dernières œuvres de maître de langue castillane. Mais avant de nous séparer de lui et de terminer cette étude, il nous reste encore à signaler une autre face de son piètre talent, une autre branche de son industrie qu'il exploita longtemps, non sans quelque profit, je pense. A côté de l'enseignement de la langue et du commerce des petits livres d'étude, Salazar avait ouvert dans sa boutique un comptoir de science héraldique espagnole, que beaucoup de nos gentilshommes, surtout ceux que des missions diplomatiques appelaient en Espagne ou qui se rencontraient dans le cercle de

1. Réimprimés dans le tome VII du *Refranero general* de Sbarbi.

la Reine avec des Espagnols de qualité, avaient intérêt à connaître. Salazar, à l'affût de tout ce qui pouvait grossir les revenus, sans doute assez minces, qu'il tirait de ses leçons et de la vente de ses livres de grammaire, imagina de fabriquer à l'usage de ces curieux de petits répertoires des familles les plus marquantes de la noblesse espagnole avec reproductions coloriées de leurs armes, dont les descriptions sont empruntées à l'*Almoneda general*. Selon les circonstances, selon ce qu'on lui demandait ou payait, il en mettait plus ou moins; parfois, aux notices généalogiques et aux blasons, il ajoutait quelques « curiosités d'Espagne », en général puisées aussi dans son *Almoneda*. Ces répertoires manuscrits, quoique fort grossièrement exécutés, réussirent, il faut le croire, car les demandes affluèrent. Salazar en exécuta autant qu'il put. Rien qu'à la Bibliothèque Nationale nous en avons neuf exemplaires[1], et il en existe dans plusieurs

1. J'en ai décrit sept dans mon *Catalogue des manuscrits espagnols et portugais de la Bibliothèque Nationale*, p. 146. Ceux

autres dépôts publics. Salazar les intitule le plus souvent : *Libro de las armas* (ou *de escudos de las armas*) *de los mas nobles señores de España*, et commence son énumération par la maison de Medinaceli. Dans le nombre, quelques-uns contiennent des dédicaces à des personnes de qualité, d'où l'on peut conclure qu'ils ont été faits sur commande. L'un des plus anciens[1], daté de Rouen le 1er janvier 1611, et qui est adressé à François de la Marche Gobelin, conseiller du Roi et contrôleur général de ses finances en Normandie, le personnage auquel il avait déjà offert ses *Œillets de récréation*, renferme dans son introduction l'aperçu suivant sur le tempérament et les mœurs des Espagnols et Espagnoles :

Los cuerpos de los hombres de España son dispuestos para çufrir hambre y trauajos, los animos

que je n'ai pas indiqués sont les numéros du fonds français 32,674 et 32,676. Deux de ces exemplaires, les numéros du fonds fr. 32,678 et du fonds espagnol 194, ont une dédicace impersonnelle, écrite et signée de la main de Salazar.

1. Bibl. nat., fonds franç. 32,677.

aparejados para morir. En todos se halla vna templança marauillosa; huelganse mas con la guerra que con la paz, y, si no tienen guerra de fuera, entre si se la buscan. Guardanse secreto los vnos a los otros, çufren qualquier tormento hasta la muerte, que tienen mayor cuydado del callar que de la vida. Son assi mesmo de gran ligereza, no saben tener sosiego; ay muchos entre ellos que precian mas vn caballo corredor que qualquier otro bien. No acostumbran ny iamas ai entre ellos aparato de banquetes ny sumptuosas comidas. Son muy celozos; las mugeres no salen de casa sino con mucho recato, y, quando salen, van cubiertas y acompañadas de sus criadas, segun el estado de cada vna. Nunca son las mugeres en las tiendas para comprar o vender, mas estan dentro de su casa, administrando las cosas della. No se hallara ninguna por las calles ny a comprar ny a otra cosa, porque los hombres tienen cargo dello; y, quando salen de casa, van con mucho fausto, aunque tengan poco poder, porque los hombres las tratan bien y las hazen galanas y hazen mucho caso dellas, aunque las subgetan mucho. Son muy calidissimos, y quando alguna es hallada en adulterio la matan. En España se consienten puterias publicas, donde ay orden en ellas como en algunos monesterios de monjas, porque ay vn gouernador de la casa que le llaman padre, y

son llamadas con campanilla a comer y cenar, y este dicho padre tiene cargo de administrarles lo que les es necessario.

Un autre de ces Gotha, compilé à Rouen en 1640[1], est dédié au chancelier Séguier, et dans l'épître dédicatoire Salazar dit qu'il en a réuni les éléments en Espagne en 1627. Possible qu'il soit, en effet, retourné dans son pays à cette date, mais la rédaction du manuscrit n'offre rien qui ne se retrouve dans les autres. Salazar finit par se lasser de ce métier de copiste et décida d'imprimer son nobiliaire pour lui assurer une clientèle plus nombreuse. Cette publication, qui coïncide avec celle de ses derniers travaux grammaticaux et littéraires, se présente comme suit :

LIBRO | DE ARMAS DE LOS MAYORES SEÑORES | de la España, con las colores en cada Escudo : Titulos casas y ren- | tas, con los puntos mas Señalados de sus hazañas Varoniles. | *Los*

1. Bibl. nat., fonds espagnol 346.

Arçobispos y Obispos con sus rentas : Ay muchas y muy buenas Histo | rias Sacadas de la General de Epaña (sic). | Hecha (sic) y ordenado Segun el assiento y calidad de cada vno | destos Señores. | *Por* Amrrosio de Salazar *Murciano.* | En Paris. | M.DC. XXXXII.

Petit in-4° de 2 ff. prél. et 78 ff. chiffrés. Écussons très maladroitement dessinés et coloriés à la main, qu'entourent une notice généalogique et une description des armes imprimées.

L'œuvre est achevée; l'homme est vieux et cassé. Combien de temps vécut-il encore et quelle fut la destinée de son patrimoine littéraire? On ne connaît pas la date de sa mort; mais il n'est pas très probable qu'il ait franchi le milieu du xviie siècle, peut-être même ne l'a-t-il point atteint. Ce qui ne fait aucun doute, c'est qu'il mourut très obscur et oublié, vraisemblablement en France, à Paris ou à Rouen. De son œuvre, qu'en pouvait-il subsister après sa mort? Salazar n'étant plus là pour tambouriner ses produits et les défendre

contre les morsures des « mesdisants », le public s'en détacha bien vite. D'autres « pédants » le remplacèrent auprès des fils de famille et des amateurs de langue castillane; d'autres fabricants de grammaires et de vocabulaires lui succédèrent : en particulier la maison Oudin, avec Antoine fils de César, continua et consolida ses affaires. Quelques livres de Salazar eurent des éditions dans la seconde moitié du XVII[e] siècle : le *Miroir de la grammaire* une seule à Rouen en 1659, le Faret deux, comme il a été dit, en 1656 et 1660, et c'est tout. Après, l'oubli profond. Et même de son vivant déjà, ou bien peu de temps après sa mort, Salazar passe aux yeux de ses compatriotes pour un brave homme un peu ridicule et dont le nom ne se prononce pas sans sourire. Un certain Marcos Fernández, qui se décore des titres de « maître des langues espagnole et françoise en l'université de Salamanca, ès courts de Paris et Brusseles, en l'université de Louvain, » etc., dans une *Instruction espagnole accentuée* rédigée à Munster en Westphalie en 1647 et publiée

à Cologne dans la même année[1], venant à parler des grammaires qui ont précédé la sienne, consacre cette phrase à notre interprète : « Que dirèmos de los lìbros que à traducìdo el buèn Salaçár, con sús ônce de obèja, que ni se sàbe si son gramàticas ô diàlogos ô istòrias?... » Dès 1647, le voilà donc, ou peu s'en faut, discrédité.

Ne tentons pas de le réhabiliter, point de *vindicación*, ce serait excessif ; mais considérons avec équité et indulgence le labeur qu'il a accompli au prix de longs efforts, ses trente années d'enseignement chez nous, tout ce qu'il a composé, écrit, imprimé, pour vivre, il est vrai, mais aussi pour rapprocher l'Espagne de la France, pour permettre aux deux pays voisins de se mieux pénétrer. Gardons-lui un souvenir bienveillant, à ce vieil Espagnol de la Ligue, transformé à notre profit en maître d'école et en instituteur, car il a droit à notre sympathie, malgré les défauts de son caractère inquiet et agité, ses maniè-

1. Un exemplaire de cet ouvrage, non cité par La Viñaza, se trouve à la Bibliothèque royale de Bruxelles.

res frustes, sa piaffe castillane et ses prétentions assez peu justifiées. A travers toutes les peines et les misères d'une existence médiocre, il a conservé une bonne tenue, il n'a point dérogé ni terni le noble nom qu'il portait. Salazar reste bien le digne ancêtre de cette longue lignée de maîtres de langue espagnole qui se continue encore chez nous. Au temps de ma jeunesse, c'était le colonel carliste qui s'efforçait d'enseigner aux Français à ne pas prononcer *muquer;* plus tard, nous avons vu arriver l'insurgé de Carthagène, ou bien telle ou telle autre victime des révolutions politiques de l'Espagne. Dans cette colonie un peu mêlée, les petits-cousins de Guzman de Alfarache tiennent quelque place; mais il s'y rencontre aussi beaucoup de braves gens courageux et ingénieux, qui contemplent d'une âme égale les hauts et bas de Fortune et opposent à la terrible misère de Paris une belle humeur imperturbable. Si leurs études ont été négligées, ils suppléent à ce défaut d'instruction première par une intelligence éveillée et une grande bonne vo-

lonté. Mais, hélas! l'espagnol n'est plus une langue noble. Les successeurs de Salazar n'apprendront plus à nos Bassompierre à demander *lugar* et à tourner des madrigaux aux *damas de la Reina;* ils auront surtout à instruire nos commis-voyageurs dans l'art d'entortiller les habitantes de Caracas, en sorte qu'elles préfèrent nos chapeaux et nos rubans à ceux des Anglais ou des Allemands. Il faut savoir se plier aux circonstances; souhaitons seulement que le castillan enseigné désormais chez nous vaille un peu mieux que le jargon innommé des prospectus de Hambourg ou de Brême. Vendons plus cher nos marchandises à « l'innocente Amérique », mais appliquons-nous à les lui présenter en un langage plus châtié.

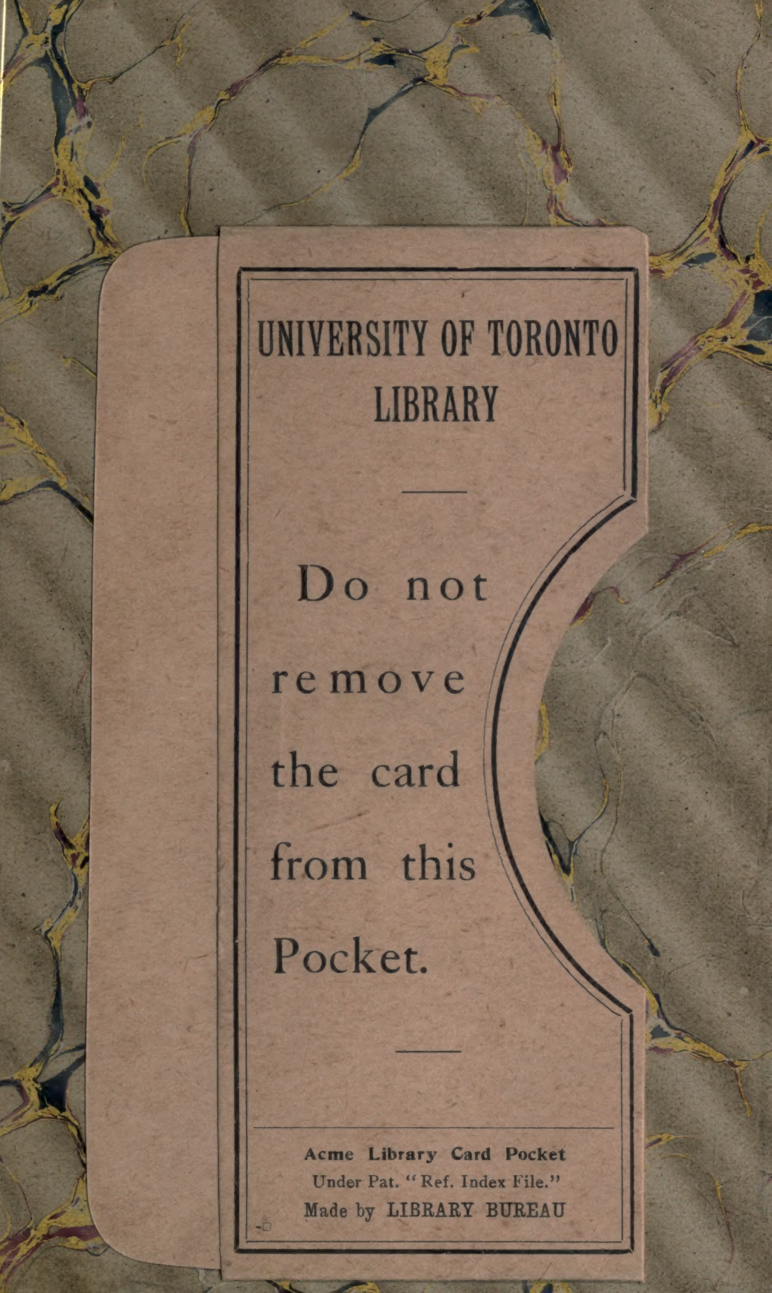
TABLE DES MATIÈRES

Toulouse, Imp. DOULADOURE-PRIVAT, rue St-Rome, 39. — 9135

BIBLIOTHÈQUE ESPAGNOLE

Toulouse, Imp. DOULADOURE-PRIVAT, rue St-Rome, 39. — 9135




UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not
remove
the card
from this
Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

